

LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

UN HOMME ET... SON OPPOSITION¹

Le 14 octobre passé, M. Bennett puni, toute la vengeance du peuple était apaisée, et il était à prévoir que M. Taschereau aurait du mal à repousser l'alliance Duplessis-Gouin, si contre nature qu'elle parût à quiconque se donnait la peine de la raisonner. M. Taschereau avait aussi contre lui d'être resté longtemps au pouvoir et d'avoir, durant ces longues années, accumulé contre lui tout ce qui peut se lier de mécontentements contre un gouvernement à qui on demande tout à la fois, malgré la crise, de faire de bonnes routes sans taxer, de punir rigoureusement les coupables sans jamais frapper les amis du pouvoir, de verser à temps les subventions aux hospices tout en souscrivant à la politique de pension de vieillesse dont le gouvernement fédéral a commencé par faire son affaire, de servir de comptable entre la Confédération et les municipalités pour le règlement des allocations de chômage, de garder dans ses administrations un nombreux personnel sans restreindre le budget, et ainsi de suite. Entre les 16 députés que M. Duplessis a réussi à faire élire et les 26 qui portent les couleurs de l'Action libérale-nationale, il n'y a unité d'opinion sur aucun principe essentiel. En fait, c'est autant par prudence que par respect pour la vérité que l'ACTION CATHOLIQUE constate: « Le parti Duplessis-Gouin est tout jeune; au vrai, les éléments qui le constituent ne se sont soudés que peu de jours avant le scrutin. » Quand on proposera d'interdire aux ministres l'accès aux conseils d'administration, M. Paul Gouin se rappellera que c'est au nom de son illustre père, membre des conseils d'administration de la Royal Trust Co. et de la Banque de Montréal, qu'il a dénoncé M. Taschereau. M. Oscar Drouin se souviendra qu'au commencement de 1935 il se posait en adversaire de cette limitation de la liberté des ministres. M. Duplessis entend-il imposer une nouvelle politique à M. Taschereau pour permettre aux « habitants » d'avoir chacun sa chute d'eau à exploiter? On pourra lui répondre que c'est sir Lomer Gouin qui imagina d'affermier les chutes pour 99 ans ou 75 ans moyennant une redevance annuelle d'un dollar par cheval-vapeur. Quand M. Taschereau voudra mettre fin au régime qu'il a institué pour régler les relations du capital et du travail (par l'extension juridique de la convention collective de travail), si on lui en fait un crime au nom des encycliques, il n'aura qu'à répondre que ce sont les encycliques, que les abbés Lavergne et les Grégoires laïques de tout acabit ont invoquées contre lui, pour le faire condamner par toutes les populations travaillistes de la province de Québec. Et qui est-ce qui devra se contenter de cette explication, si ce n'est M. Paul Gouin, défenseur de l'ordre social chrétien? au dire de ses supérieurs, les Jeune-Canada. M. Smart, en écoutant dissenter sur les encycliques, sentira le besoin d'aller se promener en bas de l'escalier et M. Gault éprouvera sans doute le même besoin. En fait, M. Taschereau n'aura qu'à laisser aller l'opposition pour qu'elle se révèle aussitôt impuissante, si elle ne se résigne pas à se laisser guider par les événements, comme ont fait ses prédécesseurs. On pouvait reprocher à M. Taschereau beaucoup de choses sans tomber dans la fantaisie, mais, chose curieuse, on lui a surtout reproché des choses irréalisables et sur lesquelles les éléments d'opposition eux-mêmes seraient bien en peine de se mettre d'accord. Ce n'est pas qu'en notre pays il soit impossible de s'entendre sur certains principes d'opposition, et même M. Grégoire aidé de l'abbé Lavergne pouvait trouver ce terrain d'entente. Nous pouvons quand même constater, sans forcer la vérité, qu'entre M. Duplessis et un honnête Jeune-Canada, entre M. Gouin et feu son père, entre M. Grégoire, M. Smart et M. Martin Fisher, il n'y a absolument rien, rien de commun. Le rôle d'une opposition, dans le parlementarisme britannique, consiste d'abord à opposer, à combattre; mais il faut d'abord que l'opposition puisse se réunir quelque part, et le propre de l'opposition Gouin-Duplessis, c'est que les salivards qui la suivent ne peuvent se réunir nulle part, et qu'ils se servent des encycliques uniquement pour arriver au pouvoir.

(1) Avec nos excuses à Claude-Henri Grignon.

Le clergé dans la politique

Sous cette manchette, « Des prêtres participent à la lutte — l'abbé Lavergne, curé de N.-D.-de-Grâce (de Québec)... l'abbé Laliberté, du Séminaire de Québec... l'abbé Gravel, curé de Thetford... », on lisait le lundi 25 en première page du SOLEIL ce fait-divers que l'ACTION CATHOLIQUE n'a pas contredit et que la GAZETTE de Montréal a confirmés pour ce qui est de l'abbé Lavergne:

Des membres du clergé ont participé, en fin de semaine, à la lutte électorale et sont allés appuyer à divers endroits des candidats opposés à l'administration libérale. Aujourd'hui, on mentionne les noms de trois prêtres qui ont parlé, à des rassemblements politiques.

Dans Montmagny, l'abbé E.-V. Lavergne, curé de Notre-Dame de Grâce a tenu une assemblée à Cap St-Ignace, hier après-midi, en faveur de la candidature de M. J.-E. Grégoire. Dans la soirée, il adressait aussi la parole à Montmagny même en faveur du candidat oppositionniste. L'évêque E. Trépanier, de Québec, parla aussi à cette assemblée.

BENITO S'AMUSE



JADIS, EN RUSSIE

SOUVENIRS D'UNE VOYAGEUSE

« Qui n'a pas vu Avignon au temps des Papes — assure plaisamment le cher Daudet — n'a rien vu. »

C'est une ville énorme, très vieille, toute pleine d'un passé dont s'effarient toujours nos esprits latins, et qui nous attirait à la fois par je ne sais quelles affinités lointaines et secrètes. Ses splendeurs orientales nous émerveillaient, sa nonchalance asiatique étonnait, à l'aube de ce vingtième siècle tout bouillonnant d'idées neuves, agité de ferment multiples, impatient de changer le vieux monde. Son Kremlin défiait notre sens de l'harmonie par ses lignes incohérentes son amas de coupoles et de minarets, la profusion de ses couloirs. Ses murs crénelés racontaient de tragiques histoires. Les dômes d'azur et d'or de ses mille églises rutilaient au soleil, leurs cloches, du matin au soir, chantaient leurs hymnes mélancoliques ou triomphales. Et des monastères tout blancs, où des grandes-duchesses priaient sans fin, disait-on, pour expier, dans une austérité rigide, des abominations mystérieuses, nous semblaient un anachronisme plein de saveur.

Une piété de Moyen-Age enveloppait la ville. En pleine rue, des cierges brûlaient devant une icône brillante d'orfèvreries précieuses. Des femmes se prosternaient, courbées en deux. Des hommes se signaient, du triple signe de croix orthodoxe. Dans les tramways même, on se levait pour saluer, au passage, telle statue miraculeuse devant laquelle, toujours, priaient avec ferveur quelque pèlerin dont le costume misérable et pittoresque re-

tenait le regard: le moujik, avec sa touloupe de peau de mouton, comme un berger de Noël, — la femme, en jupes bariolées, les jambes enveloppées de chiffons, chaussée d'écorce de bouleau... Leurs yeux étaient remplis d'extase...

Il y avait aussi une monstrueuse cathédrale, splendide de coloris, écrasante par ses formes titaniques, qui s'élevait au cœur de cette Place-Rouge... Yvan le Terrible — le bien nommé — l'édifia il y a des siècles, à la gloire du Sauveur. Puis, il fit crever les yeux à l'architecte, afin que jamais plus, ailleurs, il ne pût réaliser un pareil chef-d'œuvre.

Il y avait une richesse insolente à côté d'une misère atroce et résignée. Et partout, une passivité de race qui se résumait en ce « nitchev » — à quoi bon! peu importe! — exprimant à lui seul tout le nihilisme, tout le fatalisme ancestral.

C'était une corruption à peine dissimulée du haut en bas de l'échelle administrative. Craigniez-vous que vos malles ne soient la proie des douaniers à la frontière? Une vingtaine de roubles habilement distribués parmi le haut personnel, et vous passiez. Vous refusiez-vous à semblable manœuvre? Tous vos bagages devenaient suspects. Vos bouquins les plus innocents vous étaient rendus « caviardés » en maints endroits. Il fallait veiller à la sécurité de l'Empire et ne point laisser pénétrer, en cette sainte Russie, les poisons corrosifs de la démocratie française.

SUITE À LA PAGE 4

Les auditeurs du Cap St-Ignace et de Montmagny écoutèrent les orateurs.

DANS LOTBINIÈRE

L'abbé Maurice Laliberté, professeur de Rhétorique A au Séminaire de Québec, a tenu une assemblée politique, hier avant-midi, après la messe paroissiale, à Ste-Croix de Lotbinière. Les paroissiens ne furent pas peu surpris de trouver à la porte de l'église l'abbé Laliberté qui les invita à attendre en leur annonçant qu'il leur parlerait de politique. Quand l'assistance fut assez considérable, ce prêtre du Séminaire monta sur le banc du crieur public et fit une charge contre le gouvernement Taschereau. Des assistants posèrent quelques objections à l'abbé Laliberté et ce dernier y répondit et quand il eut terminé sa harangue, les quatre cinquièmes des gens crièrent de vigoureux hurrahs pour l'honorable M. Francœur, ministre des Travaux publics et candidat du gouvernement Taschereau dans le comté de Lotbinière.

ASBESTOS, 25. — Hier, dans une assemblée publique, M. l'abbé Pierre Gravel, de la cure de Thetford, a prêté le concours de sa présence et de sa parole au candidat conservateur, M. A. Caudreau. Cette intervention n'a pas provoqué d'incidents.

Le même jour l'ACTION CATHOLIQUE publiait cette dépêche de Montréal:

Le R. P. Archange, o.f.m., devait parler hier après-midi, à l'école Souart, à l'assemblée politique tenue en faveur du candidat actionniste, M. Candide Rochefort, sous les auspices de la jeune génération.

Le R. P. Archange ne s'est pas rendu à cette assemblée. Le R. P. Archange n'a pas parlé à cette assemblée mais il a envoyé au Comité des Actionnistes la lettre suivante:

« Montréal, 24 novembre 1935.

« Cher monsieur,

« Me Meloché,

« Ecole Souart,

« Montréal.

« J'avais accepté de parler à la salle Souart, ignorant que je devais participer à une assemblée politique.

« Son Excellence Monseigneur Gauthier m'a fait demander

ce matin, par M. le chanoine Valois, de m'abstenir de porter la parole à votre réunion. Devant ce désir de mon supérieur hiérarchique, je n'ai qu'à m'incliner.

Toutefois, je tiens à faire savoir à ceux qui se sont présentés pour m'entendre que cette intervention de l'autorité ecclésiastique, M. le chanoine Valois me l'affirme, a été faite à la requête du parti libéral, qui a craint que je ne réprime et condamne ouvertement le régime actuel. Vous pouvez être de son avis.

Après avoir privé de son droit de vote une grande partie du clergé — ma communauté de 65 religieux, en particulier — voici que ces hommes, sans conscience, nous empêchent de parler, parce que — d'après un journal anglais protestant — « le clergé compose la classe la plus intelligente, la plus honnête et la plus exempte de préjugés de notre population. »

« Ceux qui font le mal, a dit Notre Seigneur, haïssent la lumière. »

Que mes concitoyens en prennent note et votent en conséquence.

Veuillez agréer mes respectueuses salutations.

Père ARCHANGE »

Le SOLEIL écrivait en page de rédaction le jour du scrutin:

(...) Cette année, par deux fois, un peu moins aux élections fédérales et beaucoup plus aux élections provinciales qui se terminent aujourd'hui, ce qu'on était convenu d'appeler l'influence indue s'est exercée ouvertement. En apparence, cependant, l'épiscopat n'a pas pris parti. A Montréal certain prédicateur trop osé a reçu ordre de se taire. Par contre, toute la presse soi-disant catholique, la bonne presse, quotidienne ou hebdomadaire, a livré un assaut au parti libéral et au gouvernement de M. Taschereau. Un journal très excentrique, qui prend la croix pour enseigne, a traité le premier ministre et ses collègues d'ennemis perfides de la religion. Les autres ont parlé de révolution nécessaire, de l'électorat ne votait pas au gré des groupes d'opposition. Parmi les plus violents adversaires du régime actuel, nous nous vu, plus particulièrement dans le district de Québec, les prêtres fulminer du haut de la chaire contre le parti libéral et ses chefs. Dans nombre d'écoles, des religieux et des religieuses ont fait prier les enfants en commun pour obtenir la défaite du gouvernement. C'est à se demander si

Sommaire

En page deux:

La critique des livres

En page trois:

Les heures troubles de l'Europe ANDRÉ BOWMAN
L'idéal latin LOUIS MADELIN

En page quatre:

Tout le monde et son père... JEAN-CHARLES HARVEY

En page cinq:

Parlons du Salon d'automne EMILE VENNE
D'avoir vécu Bergson CARMEL BROUILLARD, o.f.m.
L'humour d'un saint GUILLAUME LAVALLÉE, o.f.m.

En page six:

Questions de langue HENRI ROULLAUD

En page sept:

L'art de prendre des notes HÉLÈNE ROLLIN

En page huit:

La Y.M.C.A. (suite et fin) JEAN-ROBERT BONNIER
Le lasso Commandant STÉFANI

En page neuf:

Les films du jour LOUIS PELLAND
A propos d'une conférence- H. DE ST-DENYS GARNEAU
audition LOUIS PELLAND
Atout... cœur

En page dix:

L'Angleterre et la réciprocité JEAN-MARIE NABEAU
Chronique financière AUGUR

En page onze:

L'Afrique australe A. R. B.
Comment les Italiens ont préparé l'expédition d'Abyssinie Général A. NIESSEL

En page douze:

Pasteur Dr G. A. SÉGUIN
Le froid qui conserve (suite et fin) LÉON LORTIE

L'antique querelle d'autrefois va recommencer entre le libéralisme canadien et l'autorité religieuse. (...)

Le même jour, dans un entrefilet, la GAZETTE annonçait:

Le cardinal Villeneuve est parti pour Rome, avant la campagne électorale, dans le but d'obtenir, dit-on, les pouvoirs nécessaires pour agir envers les membres du clergé qui auraient commis des abus politiques. Dans cette question, la hiérarchie ecclésiastique ne peut agir aussi longtemps que les dogmes et la foi de l'Eglise ne sont pas en danger. Agissant sous le couvert de cette protection, des prêtres, dans des centaines de chaires à travers la province, ont attaqué le gouvernement sous prétexte de donner des conseils aux fidèles, affirme-t-on librement...

Si cet entrefilet de la GAZETTE est fondé, il faudra attendre patiemment le rapport du cardinal-archevêque de Québec, car il arrivera très en retard. Son Eminence ayant été retenu en route par de multiples explosions de kodaks et d'innombrables réceptions offertes à lui et à sa suite de chevaliers et de secrétaires.

Quant à l'assertion du Père Archange sur la radiation d'une communauté religieuse de 65, elle rappelle celle qu'on fit courir à la veille des élections provinciales de 1931, concernant la prétendue suppression de tous les Cleres de Saint-Viateur après leur départ d'Outremont pour Joliette, peu de temps avant le scrutin. Les noms étant restés inscrits à Outremont, l'histoire ne comportait pas la moindre parcelle de vérité. En réalité! c'est pour faire un discours en faveur de M. Candide Rochefort que le Père Archange voulait parler. M. Rochefort méritait-il cet excès d'honneur, c'est ce qu'un avenir prochain dira, si M. Paul Gouin n'entreprend pas de parler pour ce député. Se rappeler d'ailleurs que le Père Archange est notoirement très échauffé.

Les gens du Crédit social

D'après le JOURNAL d'Edmonton, la Ligue albertaine du Crédit social aurait adressé aux maisons d'affaires d'Edmonton une circulaire (datée du 1er octobre), pour leur demander de souscrire à sa caisse électorale et lui permettre ainsi « de faire représenter le gouvernement de l'Alberta à la Chambre fédérale ». On a cru jusqu'ici, dit le JOURNAL, que les députés à Ottawa représentaient d'abord leurs électeurs, mais M. Aberhart est évidemment en train de changer cela: ce qu'il veut créer, c'est un nouveau mode de représentation.

A cette demande de fonds, une maison d'Edmonton a répondu qu'il était contraire à ses principes de souscrire aux caisses électorales. M. Herbert A. Webster, secrétaire du comité central de la Ligue du Crédit social, lui a fait observer là-dessus qu'on ne s'était adressé à elle que parce qu'elle avait eu dans le passé le privilège de traiter des affaires avec le gouvernement.

Par où l'on voit que les procédés électoraux de M. Aberhart et de ses lieutenants ne diffèrent aucunement de ceux qui se pratiquent habituellement dans les vieux partis. M. Aberhart vise à se faire une clientèle politique et il prend pour cela les moyens voulus. Mais c'est un prédicateur d'Evangile et il prétend être dans la politique pour la réformer. Défions-nous des réformateurs!

Olivar ASSELIN

Montréal, 27 novembre 1935

LA CRITIQUE DES LIVRES

Histoire de l'Okhrana
(la police secrète des tsars, 1880-1917).
par Maurice LAPORTE.
Préface de Vladimir Bourtzév, 242 pp.
Payot 1935. 18 fr.

L'Okhrana n'avait qu'un but : défendre le principe monarchique. Programme simple, mais difficile d'application. Pendant 37 ans, entre okhraniks et terroristes, ce fut une guerre sans merci, dans laquelle la monarchie, finalement, sombra.

Sous Pierre le Grand, on tolérait chez les intellectuels russes un certain libéralisme; mais ses successeurs lui firent la guerre. Cependant, les tracasseries policières, loin d'avoir raison des idées libérales, donnèrent naissance au terrorisme.

Plus que jamais la police devenait nécessaire. Aussi, pendant tout son règne, Nicolas se contenta d'un régime policier qui tendait à transformer 180 millions de sujets en autant d'automates auxquels toute aspiration spirituelle, tout progrès matériel, étaient interdits. La police, représentant ce que le régime avait de plus odieux, devait naturellement subir une bonne part des assauts du terrorisme. L'agent secret dépeint était impitoyablement abattu. Les rangs se vidaient.

L'Okhrana, assurément, a failli complètement à sa tâche. La réaction qui visait à étouffer dans l'entourage du tsar toute velléité de pensées avait eu pour conséquence d'écarter ceux qui auraient été utiles pendant les journées difficiles de 1917. On les écartait même par des moyens radicaux : c'est sous les balles d'un terroriste soudoyé par l'Okhrana que tomba le président du conseil Stolypine. La police politique devrait bien se rappeler que son rôle est de prévenir les attentats et non de diriger la politique et de provoquer des assassinats.

L'étude de Laporte renferme une

Au Pays du Romancero

Le premier Lundi d'Art libre, sous l'égide du Cercle National Français, aura lieu le 2 décembre à 9 heures précises au Majestic Hall et sera consacré à l'Espagne. Quelques glanes sur l'Espagne pittoresque et artistique intitulées « Au Pays du Romancero », audition du poème « Le Cid Campeador » de Barbey d'Aurevilly, et trois danses espagnoles, compléteront cette soirée.

EXAMEN DE LA VUE
(troubles musculaires)
ET
AJUSTEMENT DES VERRES

Lorsque vos verres sont fabriqués dans nos laboratoires, d'après nos méthodes scientifiques, ils sont parfaits.

Grâce à nos nouveaux instruments de précision, « l'œil » n'est plus « l'œil ».

TAIT-FAVREAU

LORENZO FAVREAU, O. O. L.

Siège social :

265 est, rue Sainte-Catherine

Tél. : LA 6703

Succursale du nord :

6890, rue Saint-Hubert

Tél. : CA 9344

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal

Cane postale 4018 Tél. : PL 8511

Directeur : OLIVAR ASSELIN

ABONNEMENT : 1 an 6 mois

Espagne 3.50 2.00

Royaume-Uni 3.50 2.00

France 3.50 2.00

Etats-Unis 3.50 2.00

Canada 3.50 2.00

Autres pays 3.50 2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal

et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur : Pierre ASSELIN

Secrétaire de la rédaction : Jean-Claude Martin

Directeur de la Publicité : F.-X. Lizotte

riche documentation recueillie dans les archives de l'Okhrana ou de la bouche même de révolutionnaires. L'auteur trace l'histoire de cette puissante organisation et décrit abondamment ses méthodes qui sont celles de la police politique de tous les pays. Leur étude vous permettra même de comprendre bien des choses qui se sont passées chez nous.

Pour le lecteur de « romans de détectives », un agent secret c'est un homme d'une rare habileté, capable de déchiffrer au moyen de légers indices les complots les plus secrets. La réalité est autre. La police secrète la plus effective, c'est celle qui subventionne le plus d'indicateurs dans les milieux ennemis, en un mot celle qui a le plus de traîtres à sa solde. En 1912, la liste de paye de l'Okhrana ne comptait pas moins de 26,000 collaborateurs. Le principal moyen d'action de ces agents était la provocation suivie de délation. Quand un indicateur était devenu inutile, la police n'hésitait pas à le brûler, c'est-à-dire qu'elle le compromettait vis-à-vis de ses collègues des milieux révolutionnaires. Le traître découvert était abattu.

L'un des provocateurs les plus remarquables fut certainement Azev, un ingénieur juif. Maniaque criminel, pendant 15 ans il trompa à la fois la police et les révolutionnaires. L'un des agents les mieux cotés de la police, il est en même temps le chef de l'organisation terroriste la plus active. Avec une égale humeur, il organise l'assassinat du ministre Plehve, laisse sciemment assassiner généraux et ministres, prépare un attentat contre le tsar et envoie à la mort ses compagnons de la révolution.

L'histoire russe, qui semble souvent inexplicable, trouve beaucoup de solutions dans les archives de l'Okhrana. Voulez-vous connaître les dessous de la politique russe pendant 37 ans ? Voulez-vous démêler les agissements de Lénine antérieurs à 1917 ? Voulez-vous savoir le rôle de Staline, de Krassine et de Litvinov dans le vol de la banque de Tiflis ? Ne manquez pas alors de lire l'ouvrage de Laporte.

La préface est de Vladimir Bourtzév, révolutionnaire russe qui fit tant pour déjouer la police des tsars. Laporte nous dit comment il réussit à démasquer Azev. Voici quelques détails biographiques dont l'auteur ne parle pas et qui à la vérité n'entrent pas dans le cadre de l'ouvrage. Bourtzév est l'un de ceux qui fondèrent en 1901, avec Azev, la plus fameuse organisation terroriste de la Russie. En 1915, il vient se mettre au service de son pays. Sitôt entré en Russie, on l'arrête. Jugé pour ses anciens crimes il est condamné à la détention perpétuelle. Pour ne pas trop indisposer contre l'allié russe ses députés socialistes, le gouvernement français fit demander la grâce de Bourtzév par son ambassadeur. En acceptant, Nicolas II se donna le malin plaisir d'ajouter : « Rappelez-moi donc dans quelles circonstances mon ambassadeur à Paris est intervenu pour faire gracier des condamnés politiques français. » Emprisonné par les bolchévistes en 1917, Bourtzév fut relâché l'année suivante. Il se réfugia alors en France.

J. R.

Au pied de l'Olympe

par Paul Argithea

Librairie Stock, 7, rue du Vieux-Colombier, Paris, 1935, 272 pages, 12 fr.

Il faut absolument déplorer l'ignoble méthode qui consiste à mêler aux tableaux objectifs de la vie de suggestives vignettes du vice. Paul Argithea recourt trop souvent à ces moyens répugnants d'amorcer la clientèle et de gonfler le tirage. Il nous donne toutefois une formule incisive pour distinguer l'artiste véritable du banal vendeur de papier sali. C'est un des avantages positifs de cette technique de feuilletoniste vulgaire. On s'efforce quand même d'admirer l'habileté moyenne avec laquelle l'auteur dirige l'intrigue sociale de son volume. *Au pied de l'Olympe* remue toute une population, la décrit dans ses mœurs, ses traditions, son ignorance et son fanatisme religieux, pieusement entretenu.

Réunion littéraire

Ces jours derniers avait lieu la 124^e réunion littéraire des *Disciples de Calliope* sous la présidence d'honneur de M. Roger H. Stanton, C.A. Au début de la soirée, M. Jacques Rodier-Saucier, président du cercle, fit une conférence sur les *Aspects musicaux du génie de Beethoven*.

La soirée se termina par quelques remarques spirituelles du président d'honneur.



par un pope superstitieux. Ces paysans de Thessalie, hantés d'impuisants souvenirs d'histoire et de mythologie, figurent dans un drame lugubre qui rappelle, par le déplacement général des masses, la fameuse et surannée théorie de l'unanimité. Argithea loge près de Paul de Kock, mais pas loin plus de Romains. Comme dans un document strict, on passe en révision les périodes de l'année avec ses travaux, et surtout ses foires, car les descendants des antiques pelages n'ont gardé de leurs ancêtres que le goût des jeux olympiques, des fêtes champêtres et des impeccables déesses. Parmi ces personnages divers, on serait diablement embarrassé d'en trouver de sympathiques. Tous sont d'incorrigibles orgueilleux, des voleurs, des exploités, des rampants. Dimitri Nikas, au nom ironiquement prophétique, le héros central, a de généreuses idées; mais sa volonté et sa morale subissent de radicales banqueroutes. C'est un vaincu. La gracieuse Rina, la veuve Travlou, le maire Vardas, l'inspecteur Mandrin, exhibent de cancéreuses putréfactions. Le plus intéressant de cette galerie de magots est encore Provas, l'homme aux chiffres et mauvais économe. Ces êtres, dont les caractères ethniques semblent réels, ont certainement le tort de parigoter. Imaginez la stupeur des Immortels et d'Homère quand Vardas zigouillera Kavras. Scandale qui montera du pied au sommet de l'Olympe.

Carmel BROUILLARD, o.f.m.

La Vocation

par Avesnes

Réédition, Librairie Plon, collection à 3 fr. 50, n° 201.

C'est un curieux de bouquin. Le but qu'Avesnes s'y propose, c'est-à-dire la réhabilitation de la carrière maritime, mériterait un meilleur sort. Dans son livre défilent, les bras ballants, un nombre inconcevable de personnages qui n'ont pratiquement rien à voir à l'action principale; la question est d'intérêt local et, par suite, limitée. Les digressions sont longues, fréquentes, entrecoupées quelquefois de traits d'une sensualité ou d'un sadisme aussi inutiles que déconcertants. L'auteur se proposait évidemment une peinture; il n'a réussi qu'une de ces photographies floues, odieuses, américaines, qu'on retrouve dans les journaux à grand tirage au lendemain des feux d'artifice et des fêtes nationales. Comme c'est presque toujours le cas dans ces sortes de photos, le personnage principal de *Vocation* ne peut se découvrir qu'à la suite d'une élimination patiente de tous les détails et personnages inutiles, fastidieusement accumulés autour de sa personne. *Vocation* représente assez bien ce que l'on pourrait appeler un roman à compartiments et même à cloisons étanches.

Helgvor du Fleuve Bleu

par J.H. Rosny, aîné

Réédition, Librairie Plon, collection à 3 fr. 50, n° 202.

Voilà un livre ! Les personnages en sont des êtres primitifs qui vivent, pensent, parlent, agissent en primitifs. L'histoire est attachante, et on peut la parcourir sans crainte de se heurter à des canyons en papier maché ou à des cavernes en stuc. On y respire à l'aise. Les hommes y sont forts, puissants, les femmes, sauf une, passives, sou-

Logique

Rachel... Flaubert » portent toutes sur des types que nous rencontrons et dont la personnalité nous amuse ou nous déroute.

Le dernier conte, *Rencontres*, est navrant dans sa simplicité. C'est l'histoire de deux petits enfants qui se rencontrent quotidiennement au Trocadéro où les conduisent leurs gouvernantes. Le garçonnet n'a plus de mère et le père de la fillette est mort. Malgré que Claudie soit vive et violente et Bob myope et craintif, ils finissent par s'entendre. Ils échangent leurs confidences, chacun réussissant, sans toutefois mentir directement, lui à décrire son père comme un être idéal, elle à faire de sa mère le portrait d'un ange de douceur et d'affection. Les parents se rencontrent, s'épousent, et les enfants, navrés, s'aperçoivent qu'ils se sont mutuellement déçus. Bravement ils cachent leur chagrin et se taisent, se sentant encore plus orphelins que par le passé, jusqu'au jour où, laissés seuls à la maison, ils s'éveillent au milieu de la nuit. Ils ont peur et se rejoignent dans l'appartement qui sépare leurs chambres, etc... « ils descendirent ainsi de compagnie jusqu'au fond de leur chagrin. Et, peu à peu, ils remontèrent... » jusqu'à ce qu'elle dit : « Bob, je serai ta maman », et lui : « Claudie, je serai ton papa ».

Réal VILLEMONT

Les Juifs, et nous Chrétiens

par Oscar de Frenzy

Préface du T. R. P. Devaux, supérieur général des Prêtres de Notre-Dame de Sion. Chez Flammarion, à Paris. Un vol. 12 francs.

Ce livre suscitera maintes discussions ardentes, car il aborde sans réticences la question juive que de séculaires passions, de part et d'autre, ont souvent rendue si pénible ou si difficile à résoudre !

L'auteur n'ayant d'autre dessein que de chercher la lumière, déballe d'abord son terrain : c'est aux Juifs eux-mêmes qu'il demande ce qu'ils pensent, ce qui lui permet de dissiper maintes légendes absurdes ou d'en retenir la part de vérité dont elles sont nées. Il s'efforce ensuite à définir l'attitude qui s'impose aux chrétiens et qui ne consiste pas à transiger sur les vérités humaines et divines, méconnues par les Juifs, mais à réprocher une hostilité systématique et généralisée que ne justifie ni la raison, ni l'histoire, ni la charité, ni même la foi.

Edition définitive des Oeuvres et Discours

de Benito Mussolini

Troisième volume publié en France (qui sera le tome ix de l'édition définitive). *La doctrine du fascisme — La crise — Reconstruction de l'Europe — L'Etat corporatif*. Traduction de Maria Croci, Flammarion éditeur. Un volume, 20 francs.

L'édition italienne des *Oeuvres et Discours* de Mussolini comprend actuellement huit tomes; l'édition française comprendra tous les tomes de l'édition italienne plus un tome supplémentaire que, pour déferer au désir de l'auteur, les Editions Flammarion ont fait paraître il y a quelques mois sous le titre : *Vie de mon frère Arnaldo*.

Voici donc le troisième volume de l'édition française des *Oeuvres et Discours* du Chef du Gouvernement italien.

Il est d'une actualité saisissante; il se rapporte, en effet, aux années 1932 et 1933, — années qui ont di-

rectement provoqué tous les événements cruciaux des mois que nous sommes en train de vivre.

Dans ce volume, le lecteur trouvera, d'abord, la série des allocutions familières prononcées par le Duce.

Il y trouvera aussi — avec leur inimitable accent, qui rappelle souvent la langue de Napoléon — les pages où l'auteur nous livre ses pensées profondes sur des problèmes de politique ou d'envergure européenne ou mondiale.

Le volume renferme enfin — pages de base, magnifique condensé de pensée — un exposé définitif de la *Doctrine du Fascisme*, présentée par son créateur lui-même.

La lecture de beaucoup de ces pages étonne : nos hommes d'Etat, à nous, en effet, n'ont point coutume, hors du secret de leurs chancelleries, de s'exprimer librement sur le compte des nations voisines.

Le Duce, lui, dit toujours, et hardiment, et sans détour, tout ce qu'il pense, — en regardant les gens dans les yeux.

Il révèle, forte, vivace et nuancée, la plus puissante des pensées politiques de ce temps.

Le tome I, actuellement en vente au prix de 20 fr. l'exemplaire, contient : *Campagne pour l'intervention de l'Italie — Mon journal de guerre — Naissance du fascisme*.

Le tome II, actuellement en vente au prix de 13 fr. 50 l'exemplaire, contient : *Vie de mon frère Arnaldo*, précédée du *Livre de Sandro Mussolini* (mon neveu), par Arnaldo.

Jules AURIC

Une idée

C'est celle qu'aura eue M. Barbeau, chef de la maison C. Barbeau « limitée », marchands d'appareils radio-phoniques, 281 ouest, rue Craig, en offrant de louer des radios à prix nominal aux malades ou aux convalescents. Les convalescents aiment à garder contact avec le monde extérieur. Ils le pourront à l'aide d'un radio que Barbeau ira lui-même installer à leur chevet, toujours moyennant un prix nominal.

« Technique »

C'est la revue officielle de l'enseignement industriel en notre province. Le numéro de novembre, consacré au meuble, a été rédigé sous la direction de M. Jean-Marie Gauvreau, diplômé de l'Ecole Boule, directeur de la section du meuble de l'Ecole technique de Montréal. Ses illustrations, en noir et en couleurs, nous montrent des mobiliers domestiques, des mobiliers de bureau, des meubles séparés. Le texte, anglais ou français, est fourni par M. Augustin Frigon, ancien directeur de l'enseignement industriel, récemment nommé à la Commission de l'électricité, le directeur de l'Ecole, M. Alphonse Bélanger, M. Gauvreau, M. André Fréchet, directeur honoraire de l'Ecole Boule, lequel donnera bientôt un cours à Montréal sous les auspices de l'Institut scientifique franco-canadien, M. Maillard, directeur de l'enseignement des beaux-arts dans la province de Québec, et plusieurs autres. En somme, très beau numéro, qui fait honneur à M. Gauvreau.

En vente au Canada depuis plus de 100 ans.



FLACON
Plat
Cette Réelle Saveur de Hollande
85¢

GIN 26 40
\$1.90 \$2.65
de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695 1309

• POLITIQUE EXTÉRIÈRE •

Les heures troubles de l'Europe

Situation compliquée

La France a récemment avalé quelque quatre cents décrets-lois, mais rien ne dit que le Parlement, qui a effectué sa rentrée jeudi, sera capable de les digérer. La commission des finances a déjà exécuté des coupes importantes dans les projets d'économie présentés par le cabinet Laval. Ces modifications, relativement bénignes, risquent fort d'être suivies par d'autres qui ne le seront pas. Le ministère pourra-t-il longtemps résister à la pression de la gauche, c'est une chose dont on a le droit de douter. Le parti radical qui a récemment tenu ses assises exerce un effort soutenu pour amener M. Laval à changer d'orientation en matière de politique extérieure, surtout depuis l'attitude, un peu imprévue, adoptée par l'Allemagne devant le conflit anglo-italien.

On semble, dans les milieux de gauche, craindre moins l'influence allemande que celle de l'Italie, ce qui est certainement une erreur fort grave. L'attitude pacifique calculée de Berlin donne le change et le Front commun exploite cette nouvelle situation dans un sens qui n'est peut-être pas entièrement favorable aux intérêts bien compris du pays.

Sur cette question extérieure se greffe un problème intérieur, un de ces problèmes permanents qui, périodiquement, déchainent les passions populaires : celui des économies gouvernementales pratiquées sur une vaste échelle.

On sait que M. Laval, effrayé par les dépenses toujours croissantes et par la situation économique et financière de plus en plus grave, a voulu marquer un temps d'arrêt dans cette course à l'abîme en promulguant ses décrets-lois, destinés à combattre la vie chère, à réaliser des économies urgentes, à mieux aménager les dépenses et à introduire quelques importantes réformes dans l'administration du pays. C'était, à tout prendre, une expérience quasi désespérée de redressement, expérimentée qui est arrivée presque à terme et qui va se résoudre soit par une crise ministérielle, soit par un renforcement de l'autorité.

Certains indices font croire que le Parlement, sous la pression de l'opinion radicale, tente de reprendre la place qu'il avait vir-

tuellement perdue depuis que, sous une autre pression, il avait été obligé d'accorder au ministère les pleins pouvoirs. Le Parlement tente d'autant plus de reconquérir sa position dominante que, du centre-gauche jusqu'à l'extrême-gauche, on a l'impression que les décrets-lois placent les Chambres en face d'un fait accompli et préparent un mouvement de réaction, parlementaire ou même extra-parlementaire. C'est cette dernière perspective qui effraie le plus les chefs et le groupe du Front commun ainsi que leurs alliés. Pour le malheur de la France, c'est contre ce mouvement de redressement qu'ils luttent. En deux mots, une bonne moitié des parlementaires veulent revenir au petit jeu de parlementarisme pur qu'ils jouaient si bien dans le passé.

Pendant ce temps, la masse de la population s'impatiente. Des ligues se forment pour parer à la crise politique que l'on sent imminente, les passions s'exaspèrent et les agitateurs en profitent. On envisage de plus en plus la possibilité d'une action extra-parlementaire, qui pourrait devenir inévitable en cas d'aggravation de la crise économique ou en cas de dévaluation.

On peut donc être assuré que le Parlement va tenter de renverser M. Laval à la première occasion et essayer de s'imposer de nouveau à son successeur. Les ligues vont visiblement tenter un effort en vue de prendre le pouvoir ou tout au moins d'imposer au gouvernement un minimum de revendications.

Mais la décision finale appartiendra en définitive au peuple qui ne s'est pas encore prononcé.

« A l'ouest, rien de nouveau »

Ce petit jeu de cache-cache auquel se livrent le Parlement et le cabinet ne revêtirait pas, après tout, une importance primordiale, si la situation internationale n'était pas aussi tendue et si la France n'avait pas pour voisine une Alle-

magne fanatisée. Malheureusement, les belles époques du parlementarisme de dilettante sont passées pour ne plus revenir et la France doit résoudre certaines questions très délicates avant qu'il ne soit trop tard. La première de toutes est celle de la sécurité; la seconde, celle des alliances; la troisième, celle de la paix.

Depuis la rupture du front de Stresa, il est devenu nécessaire d'armer. Mais cela n'est pas suffisant pour assurer la sécurité. La France doit chercher de nouvelles alliances, ou tout au moins raffermir les anciennes. Le resserrement des relations franco-russes est une manifestation de ce nouvel état de chose. Mais, en raison des changements qui se produisent dans les relations entre peuples et entre gouvernements, ce qui est vrai un jour peut ne plus l'être le lendemain, et l'on assiste parfois à des revirements aussi subits que déconcertants... pour les témoins non avertis.

Enfin, pour maintenir la paix, il faut opter pour une formule répondant à une réalité, c'est-à-dire conjuguant des intérêts permanents, qui ne sont pas nécessairement sentimentaux. C'est ainsi que l'on a vu l'Allemagne tendre subitement la main à la Pologne, l'Italie sourire à l'Autriche et à la Hongrie, les Grecs et les Turcs oublier leurs luttes séculaires.

Aussi ne faut-il pas s'étonner du mouvement insidieux qui se propage en France en faveur d'un accord avec l'Allemagne de M. Hitler. Les pactes locaux étant susceptibles de revêtir mille et une formes, certains milieux ne voient aucune raison valable de « refuser » de s'entendre avec Berlin.

C'est ainsi que s'est engagée une bataille silencieuse entre partisans et adversaires d'un accord avec la Germanie. On trouve de temps à autre dans les journaux une nouvelle indiquant que des conversations sont en cours entre les diplomates français et allemands. Tout récemment, même, Berlin a presque fait des offres fermes à Paris, et l'on parle plus

que jamais de la mission de M. Ribbentrop.

Les partisans du statu quo diplomatique font remarquer qu'il est nécessaire, sinon indispensable, de rester fidèle à la Petite-Entente et à l'alliance russe, parce qu'il n'y a rien à espérer de l'Allemagne et que cette dernière ne cherche qu'une chose : la domination de l'Europe centrale, en attendant l'hégémonie sur le reste du continent. Cette école politique insiste sur les dangers d'un isolement progressif de la France, en cas d'abandon des alliés actuels, et ne compte pas outre mesure sur l'aide éventuelle anglaise, encore moins sur celle de l'Italie. Le maintien du statu quo est indispensable au maintien de la paix : toutes les autres formules préparent la guerre. Les partisans de cette politique d'équilibre font remarquer que l'Allemagne ne cherche qu'à gagner du temps, à obtenir sa liberté d'action dans l'Est, quitte à se retourner ensuite vers l'Ouest.

Il y a certainement quelque chose de vrai dans cette affirmation. L'Allemagne ne peut, dans l'état actuel des choses, s'engager dans une campagne de conquêtes du côté oriental. Le système en existence est donc essentiellement stabilisateur. La zone démilitarisée du Rhin met l'Allemagne en état d'infériorité manifeste, en cas de conflit. Berlin ne peut attaquer d'un côté sans avoir ses arrières parfaitement protégés. Le gouvernement nazi procède alors à des sondages, pour voir s'il n'y a pas moyen, à l'aide de promesses, d'assurer sa sécurité pendant son attaque vers l'Est.

On objectera à cela que l'Allemagne n'aurait qu'à remilitariser la rive gauche du Rhin pour être à l'abri. Mais là intervient le facteur britannique. Une remilitarisation de la zone occidentale serait une menace non seulement contre la France, mais aussi contre l'Angleterre. Or, toute la diplomatie germanique tend à ne pas effrayer les gens de Londres ou de Paris. On ne peut donc procéder à une remilitarisation. Il

ne reste qu'à circonvier les chancelleries, après avoir tenté, non sans succès, d'influencer l'opinion publique.

D'autre part, l'école opposée assure que l'on peut conclure un accord avec l'Allemagne, moyennant certaines conditions. D'après ce qui a transpiré des conversations diplomatiques, on peut affirmer que M. Laval poserait les conditions suivantes, préalables à un accord franco-allemand :

1) Une réaffirmation solennelle par l'Allemagne du traité de Locarno, qui serait doublé d'un pacte de non-agression à l'Ouest;

2) Une affirmation non moins solennelle que Berlin n'attaquera ni la Tchécoslovaquie, ni la Russie pendant une période de cinq ans.

Théoriquement, ces conditions sont presque parfaites. Il reste à voir ce qu'elles vaudraient dans la pratique, puisqu'elles ne correspondraient pas, dans la réalité, aux intérêts, aux buts et aux intentions secrètes du gouvernement allemand. Elles seraient viciées à la base et auraient comme résultat à peu près certain le lâchage de la Petite-Entente et de la Russie. Une fois isolée, que deviendrait la France en face d'une Allemagne en délire ?

La bataille diplomatique continue. Pour le moment, on en est à la période d'opérations préliminaires qui se traduisaient pendant la guerre par le communiqué célèbre : « A l'ouest, rien de nouveau ». Mais ce communiqué était suivi, à plus ou moins brève échéance, d'un communiqué annonçant une victoire.

Dans le cas qui nous occupe, nous ne savons pas trop qui le signerait.

Le problème naval

C'est le 5 décembre que s'ouvrira à Londres la conférence navale de limitation des armements. En raison de la situation actuelle, on peut prévoir, à vrai dire, sans grand risque de se tromper, que cette conférence aboutira surtout au réarmement

sur mer, la formule de Washington étant devenue inacceptable pour des puissances comme le Japon, la France, l'Allemagne et l'Italie. L'Angleterre même n'est peut-être pas, au fond, si désireuse de limiter les armements marins qu'elle paraît l'être, car il s'agit pour elle de se rééquiper entièrement. Les progrès de la science et de la technique ont évolué au point qu'on ne peut plus envisager en 1935 les problèmes navals sous le même angle qu'on les envisageait en 1920. D'autre part, la situation nouvelle en Extrême-Orient pousse le Japon à adopter une nouvelle politique, dite d'indépendance, dans laquelle les proportions limitatives ne joueront plus aucun rôle. Cette manière de voir de Tokio est parfaitement compréhensible : la Russie renforce ses positions dans le Pacifique et les Etats-Unis possèdent des bases navales très utiles, d'où pourrait partir, en cas de conflit, une attaque sérieuse contre la flotte nipponne.

Le renforcement inévitable de la flotte japonaise obligera naturellement l'Angleterre à procéder à une révision de son armée navale et des bases fortifiées placées sur les grandes lignes de communications. Par voie de conséquence, le problème méditerranéen devient plus actuel que jamais. La France et l'Italie n'ont plus qu'une ressource : construire une flotte correspondant à leurs besoins.

D'autre part, la menace allemande contre la Russie se traduit par un programme de constructions moscovites, qui est lui-même d'un programme allemand d'expansion sur mer.

Tant que la question n'intéressait que trois puissances, il était possible de trouver une formule relativement facile à accepter et à appliquer. C'est ce qui est arrivé en 1920. L'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon ont déterminé les proportions respectives de leurs flottes et tout a été dit.

Il n'en est plus de même à l'heure actuelle. Quatre autres grandes puissances ont leur mot à dire dans le problème naval. Et le problème étant presque insoluble, la conférence coulera, tout comme un vulgaire cuirassé torpillé.

André BOWMAN



Une vue exceptionnelle du Fuji-Yama prise d'un avion survolant les « Cinq Lacs ». On distingue à droite le lac Motosu, à gauche le lac Shoji, avec, dans le lointain, les lacs Nishi et Kawaguchi. En raison de la beauté du paysage, le gouvernement japonais a transformé cette région en parc national.

Photo du TOKYO ASAHI

L'idéal latin

Le FRONT LATIN, une nouvelle revue destinée à défendre les intérêts de la civilisation latine, reproduit de l'ECHO DE PARIS un article de M. Louis Madelin intitulé L'idéal latin.

...Il y a un idéal latin, c'est le moins chimérique qui se puisse imaginer ; car il sort tout entier d'une réalité, vieille de vingt siècles, et c'est ce qui fait sa force et assure sa pérennité.

Que, cinq cents ans, une ville ait imposé sa loi à un Empire qui — bien avant la naissance du Christ et bien après — s'étendait des bords de l'Euphrate aux rivages de la Bretagne, des sables du Sahara aux bouches du Rhin, c'est, dans l'histoire du monde, un fait qui n'a nullement fini de porter ses conséquences. C'est que cette « loi », beaucoup moins subie qu'adoptée par cent nations d'Orient et d'Occident, n'était pas celle de despotes aveugles. Rien, dans l'Histoire, ne fut moins extravagant que la domination romaine. Le mot « faire la loi » a deux sens : il peut s'entendre : imposer un joug ou créer un ordre. Les armes de

Rome n'ont pas imposé un joug ; elles ont créé un ordre.

Les légions ont apporté aux peuples une loi qui d'abord a pu leur paraître dure et que, cependant, la plupart, les légions vaincues par la Barbarie et l'Empire de Rome dissous, ont gardée ou reprise. C'est que cette loi avait pour principe et pour fin le règne de l'ordre et que, par surcroît, cet ordre se confondait avec une culture intellectuelle supérieure. Lorsque Rome a paru en Orient et en Occident, tout y était désordre : en Orient, décadence, et, en Occident, barbarie, et mon cher et regrettable confrère Camille Jullian n'a jamais pu me convaincre que la Gaule elle-même eût pu, sans l'arbitrage de Rome, sortir du désordre paralysant que, de la Garonne au Rhin, créait la rivalité des « nations gauloises ».

La loi romaine, un peu dure et sèche, était claire comme la langue qui lui servait d'expression. La force de Rome était dans cette clarté souveraine, dans les formules brèves et

nerveuses qui rendent le discours latin presque intraduisible. Les institutions de Rome portées aux quatre coins du monde connu étaient, elles aussi, d'un ordre rigoureux, mais, plus que la loi, elles n'étaient despotiques, en ce sens qu'elles n'imposaient pas une domination, mais étendaient la cité avec l'empire et en faisaient rapidement participer les sujets à la vie publique. « *Civis romanus sum* », disait avec orgueil, après un demi-siècle, tel Gaulois, ou tel Syrien, ou tel Africain petit-fils des vaincus. C'est ce que cria l'apôtre Paul quand, à Jérusalem, il en appelait du gouverneur à « César ». « Je suis citoyen romain. J'en appelle à César. » Ce petit Juif était citoyen romain. Ainsi s'explique que la loi romaine fut acceptée : elle était la garantie de tout citoyen romain, et la cité s'étendait au monde.

Elle n'eût cependant pas suffi, peut-être, à imposer l'idéal romain qui était l'ordre, si elle ne s'était accompagnée d'une culture. L'un des plus grands événements de l'histoire de l'humanité a été, me semble-t-il, la conquête de la Grèce par Rome, parce que, suivant

un vers justement célèbre, « la Grèce conquise conquiert son rude conquérant ». Les Romains des premiers siècles étaient de durs paysans, devenus de durs soldats à l'esprit inculte, mais d'une nature intelligente ; ils n'avaient pu, heureusement, résister à l'influence de l'Hellade ; ils avaient adopté les goûts de ces Grecs et leur culture, mais en redonnant à cette culture une virilité qui était dans le sang latin. Du mariage des deux esprits sortait cette splendide littérature qui, sous Auguste, atteignait son apogée, et c'était précisément l'époque où la conquête des Gaules venait de s'accomplir. Les écoles, bientôt plus nombreuses que les camps, assurèrent, plus que la Loi, l'influence de Rome. La culture gréco-latine pénétra l'Occident...

J'ajouterais que, par surcroît, Rome, qui apportait aussi ses dieux — ceux de l'Olympe adoptés — n'y tenait déjà plus assez pour songer à imposer cette mythologie usée aux peuples oumis. Elle ne tenait, au I^{er} siècle de notre ère, qu'au « culte de César et Rome » et si, jugeant les premiers chrétiens des dissidents de ce culte

officiel, elle les avait d'abord sévèrement traités, elle allait, après Constantin, laisser le Christianisme faire, lui aussi, ses conquêtes. Mais parce que l'Occident parlait latin l'Evangile s'enseigna en latin et que, pour les peuples, le Christianisme semblait venir de Rome, Latinisme et Christianisme, loin de s'opposer, parurent, dès le III^e siècle, se marier à leur tour. Lors des invasions, les évêques chrétiens se faisaient les défenseurs des cités latines, il parut même qu'en face de ces barbares païens le monde latin et le monde chrétien ne faisaient qu'un. Ainsi, au moment de succomber, en apparence, sous les coups des barbares, l'idéal s'était-il complété : la vieille loi romaine fondant l'ordre, après s'être fortifiée de la culture hellénique, empruntait, aux yeux des peuples, un prestige nouveau en se confondant avec cette Eglise, certes venue du lointain Orient, mais qui déjà s'était, aux abords du Tibre, romanisée.

...Sous les afflux barbares, l'esprit latin a subsisté dans trois nations qui l'ont propagé au delà des mers avec leur sang et leur culture. Ainsi a sur-

vécu et s'est bientôt dégagé un monde latin qui, si divisé qu'il parût en nations, a gardé, consciemment ou non, un idéal commun qui est, exactement, l'aspiration au règne de l'ordre par la justice, de la civilisation par le culte de l'esprit et de l'âme.

Le monde est aujourd'hui menacé par deux périls : l'entrée en scène d'une barbarie à prétentions scientifiques que la Russie entend opposer à la civilisation latine et chrétienne, et l'invasion du matérialisme utilitaire qui, en grande partie, nous vivons sur les rives du Mississipi. Si l'esprit latin veut maintenir son empire sur les intelligences et les âmes, faire triompher contre les menaces le vieil idéal latin devenu chrétien, la culture qui, par Rome, nous est venue d'Athènes, la civilisation en un mot, il faut que les fils de Rome unissent leurs efforts ; mais, pour que ces efforts communs soient efficaces, il est nécessaire, cela va de soi, que ces enfants de la vieille mère resserrent leur amitié. La civilisation sombrerait dans une lutte fratricide qui, d'aventure, les mettrait aux prises.

Louis MADELIN
de l'Académie française

Tout le monde et son père...

Autour des derniers Prix David

Je sors d'un bain d'éloquence. Quelle douche! Vous êtes impitoyables, ô rédempteurs de peuples qui m'assurez, par la radio aux cent mille bouches, que vous seul possédez la recette infailible pour empêcher la rotation de la terre, et que, sans votre coup d'épaule à la machine ronde, pour la détourner de son cours, nous allons tamponner une autre planète et tourner en chair à pâtée! Je cherche à m'évader de vous, prophètes de malheur, en me réfugiant dans le giron de notre sainte mère la Poésie, en me baignant Aux sources claires de mademoiselle Jacqueline Francoeur. Je sors d'un bain pour entrer dans un autre. C'est le seul moyen qui s'offre à moi de me laver du style politicien... Mais ne vous froissez pas, chers politiciens! J'ai frayé avec vous bien longtemps. Quelques-uns d'entre vous sont mes meilleurs amis. J'ai rencontré chez vous, quoi qu'on dise, des tas de «bons diables». Je ne vous reproche pas de n'être pas tous également éloquentes; la faute en est à la nature partielle. Mais je vous dis sincèrement: «Vive la poésie!»

Je n'ai pas lu le manuscrit de mademoiselle Francoeur. Raison de plus pour en parler: dans un pays où tant de gens traitent de choses qu'ils ignorent et parviennent, par ce moyen, aux plus grands honneurs, j'ai bien le droit de tenter ma chance. Voici des poèmes que personne n'a lus, sinon le R. P. Brouillard et Albert Pelletier, et tout le monde s'en occupe. Cela me rappelle l'histoire de la comète de Halley. Les journaux en étaient pleins, sa photographie était partout, des millions d'hommes pouvaient la contempler chaque nuit, tandis que moi je n'en pouvais jamais voir la queue. Le jury du Prix David a-t-il fait une erreur en décernant un prix pour une œuvre non imprimée? C'est l'opinion de M. Camille Bertrand, qui a écrit dans la REVUE des LIVRES: «Nous ne cacherons pas que le public s'est étonné de voir que le jury ait pu couronner une œuvre manuscrite, dont rien, jusqu'à ce moment, ne laissait même soupçonner l'existence. Nous craignons fort que la critique soit d'autant plus sévère que l'on s'est hâté de prévenir son jugement. C'est un mauvais précédent à établir».

Mademoiselle Francoeur y aurait sans doute gagné elle-même à se faire éditer avant le concours. Elle aurait eu pour la défendre toute la critique douce, la critique à infusion de thé ou de camomille, ainsi que deux hommes directement intéressés: son éditeur et son imprimeur, le premier pour la belle réclame obtenue, le second pour le paiement assuré de sa typographie. Vraiment, mademoiselle Francoeur «n'est pas d'affaires»: elle a cela de commun avec le poète.

Il me semble que, par simple courtoisie, surtout pour une femme, et par loyauté envers un public auquel il faut permettre de se rendre compte par lui-même, la critique n'aurait pas dû précéder la publication de *Aux sources claires*. Les opinions exprimées jusqu'ici, même si elles sont vraies, auraient pu attendre: elles n'en auraient eu que plus de force. L'auteur lui-même pourrait bien jouer un tour à ses sévères censeurs en ne publiant jamais, attendu que rien ne l'y oblige. Alors personne ne saura trop quoi en penser.

Le peu que j'ai lu de ses vers — cinq petits poèmes publiés dans le TROUPEAU d'octobre 1935 — me conviendrait moi aussi que l'œuvre était loin de valoir mille sept cents dollars. Ce n'est pas avec des strophes comme celle-ci:

*Souvenirs! Souvenirs! C'est par vous
L'âme mon âme
Aux choses du passé se rattache
L'aujourd'hui.
C'est en vos lampes d'or que s'entrelient
La flamme
Dont le chaos des ans illumine sa nuit.*

qu'on peut décrocher convenablement une telle récompense. Baudelaire et Verlaine, pauvres gueux, mangeurs de vache enragée, n'en eurent jamais autant; mais ce n'est pas une raison pour tomber une jeune fille qui a mérité le prix à peu près autant que d'autres qui l'ont eu avant elle et qui eurent plus de coups d'encensoir que de coups de boutoir.

Depuis Paul Morin, qui reste malgré tout notre plus parfait ciseleur de vers, deux de nos poètes seulement, à mon sens, méritaient le prix maximum de poésie: Robert Choquette et Alfred DesRochers. Le malheur a voulu que tous deux se présentassent la même année devant le jury du Prix David, qui se vit dans l'obligation de séparer le magot en deux parts égales. J'étais alors un des jurés. La faute n'en était pas à nous, mais aux poètes eux-mêmes, qui auraient dû s'entendre pour venir à des époques différentes. Même quand on est poète, il n'est pas tout à fait défendu d'être pratique. Le jury a souvent conscience de

couronner des travaux qui ne valent pas la somme mise à la disposition de l'auteur. Croyez-en quelqu'un qui en connaît parfaitement les tourments, les scrupules, les hésitations. Plus d'une fois, il s'est dit: peut-être vaudrait-il mieux ne couronner personne cette année. Mais aussitôt surgit une crainte dans l'âme de chaque juge: si on s'abstenait deux ou trois années de suite, comme la chose peut arriver facilement, de décerner des prix, n'y aurait-il pas danger que le Gouvernement, dans une période de stricte économie, supprimât totalement un encouragement dont on semblerait ne pas se soucier? En outre, il y a, dans le cœur de chaque juge, comme un sentiment de pitié qui lui inspire le raisonnement suivant: si cette somme d'argent ne va pas à un écrivain, elle rentrera dans le trésor de la Province et ne servira jamais plus à la littérature. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'occasion de rendre heureux un pauvre diable qui a sûrement moins de ressources que la Province? Huit fois sur dix, c'est ce raisonnement qui a prévalu.

C'est dire qu'il y a quelque chose de déficient dans la loi et qu'il serait opportun d'en changer. On a décerné qu'il y aurait, chaque année, deux prix de mille sept cents dollars pour les travaux de langue française, et deux prix de six cents dollars pour les travaux de langue anglaise. Ce sont tous des premiers prix indivisibles en principe, mais que l'on peut, par exception, quand des œuvres sont jugées d'égale valeur, partager en deux. Ainsi deux romans reconnus également bons obtiendraient chacun huit cent cinquante dollars. Ces règlements marquaient un progrès sur les anciens, qui laissaient au jury la libre disposition d'une somme de cinq mille dollars, que l'on morcelait, chaque année, en huit ou dix petits prix plus ou moins

insignifiants décernés pour des écrits encore plus insignifiants.

Mais toute loi est perfectible, l'expérience l'enseigne tous les jours. Que l'on n'accorde que deux premiers prix par section, j'en suis; ce n'est pas là que la législation est imparfaite; mais on devrait laisser au jury le soin de déterminer si telle œuvre jugée la meilleure dans tel concours vaut deux cents, cinq cents, mille dollars et plus. En sorte que, par les temps de disette littéraire, on serait libre de ne donner que le quart, le tiers ou la demie du gros magot de mille sept cents dollars. Le reste de la somme — et ceci est essentiel, à mon point de vue — ne devrait pas rentrer dans les coffres de la Province, mais constituer une réserve qu'on appellerait le fonds spécial du Prix David et qui permettrait au jury, le jour où il se produirait une œuvre vraiment transcendante, de récompenser le talent à son mérite. Rien n'empêcherait non plus que l'on puisse, avec ce fonds accumulé, organiser des concours spéciaux pour telle ou telle branche de la littérature, en marge du Prix David. Ces concours extraordinaires seraient ouverts à tous les écrivains, y compris aux anciens Premiers Prix qui, eux aussi, auraient besoin de ce stimulant. Bien que l'artiste par nature soit désintéressé, il n'en est pas comme lui pour avoir toujours besoin d'argent.

Si ce projet est mauvais, qu'on veuille bien le démontrer. Je ne mettrai aucun fanatisme à le défendre. Il vaut mieux, dans tous les cas, que les critiques amères et stériles contre certaines décisions d'un jury qui ne pouvait «contenter tout le monde et son père» et qui a fait de son mieux. Je suis d'autant plus à l'aise pour le dire que je n'étais pas juge, cette année, n'ayant pas la grâce sanctifiante pour discerner le beau du laid. Je tiens au contraire à féliciter ce tribunal littéraire pour avoir reconnu le mérite de Claude-Henri Grignon, si vivant, si robuste, si pittoresque et si réaliste. Nul doute que Berthelot Brunet — qui m'amuse beaucoup et qui doit avoir une gueule intéressante — sera, cette fois, de mon avis.

Jean-Charles HARVEY

De l'éducation agricole

ON PEUT donner de l'éducation en général la définition suivante: «C'est l'ensemble des efforts réfléchis par lesquels on aide la nature dans le développement des qualités physiques, intellectuelles et morales de l'homme, en vue de sa perfection, de son bonheur et de sa destination spéciale».

L'éducation est le complément de l'instruction, un complément nécessaire à tous les points de vue. Elle suppose un idéal conçu vers lequel on achemine les individus — jeunes et adultes, mais principalement les jeunes — alors que l'esprit est anxieux de rechercher la signification des choses, de s'enrichir de connaissances, et que la volonté est plus malléable que chez l'homme fait.

*«Les premières leçons peuvent
Tout sur les hommes
Et l'éducation nous fait ce que
Nous sommes»*

a dit un sage. D'où il découle que c'est la jeunesse qu'il importe avant tout de former en développant son intelligence par des méthodes d'éducation éprouvées, afin de la diriger vers les carrières les plus propres à lui permettre d'exercer ses facultés et d'utiliser ses ressources le plus efficacement possible.

Pour les jeunes ruraux qui grandissent sur le sol paternel et aspirent au jour où ils auront un coin de terre bien à eux qu'ils exploiteront pour leur bénéfice personnel, l'éducation agricole est tout indiquée.

Il existe une grande différence entre l'instruction et l'éducation. La première représente l'acquisition de théories pures et simples, tandis que la seconde est constituée par l'ensemble des notions, des efforts qui, dans le cas des ruraux, doivent former le caractère, développer l'intelligence, éveiller l'ambition, faire aimer le progrès et attacher les jeunes à la terre en tirant le meilleur parti de tout ce que la science est en mesure de mettre à leur disposition. La seconde est le complément nécessaire de la première.

L'Administration de la province de Québec n'a jamais négligé ce vaste champ d'action; mais il est incontestable que depuis un quart de siècle environ elle a développé son éducation agricole sur une haute échelle et à un remarquable degré d'efficacité.

Trois grandes écoles d'agriculture, l'Ecole supérieure d'agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière; l'Institut agricole d'Okla; le Collège MacDonald, dispensent l'enseignement agricole supérieur à des centaines d'élèves annuellement. Ce sont ces belles institutions qui ont formé l'important corps agronomique dont la province de Québec a raison d'être fière et qui travaille constamment en étroite coopération avec le cultivateur et l'aide à améliorer son exploitation en mettant à sa portée les ressources infinies de la science agricole appliquée.

Deux écoles moyennes d'agriculture,

établies à Rimouski et à Ste-Martine, forment une élite de cultivateurs pratiques; l'Ecole de médecine vétérinaire d'Okla a formé depuis 1886 environ 400 médecins vétérinaires; l'Ecole de laiterie de St-Hyacinthe enseigne les méthodes les plus modernes de la fabrication du beurre et du fromage; une Ecole des Arts Domestiques, fondée à Québec en 1930, donne des cours gratuits aux institutrices, religieuses et laïques, et contribue à faire revivre chez nous la petite industrie campagnarde comme à former le goût de nos intelligentes et actives fermières; enfin une Ferme-Ecole provinciale, établie à Deschambault, inculque aux jeunes, par la théorie et la pratique, les préceptes les plus modernes de culture, les notions indispensables de l'alimentation rationnelle des troupeaux, et donne des cours abrégés d'un semaine aux fils de cultivateurs durant les vacances d'été.

Avec l'aide financière du gouvernement provincial, huit académies rurales ont été organisées depuis 1930 un cours spécial d'agriculture et plus de trois cents élèves bénéficient maintenant de cette innovation, comme ils bénéficient également des bourses accordées par le ministère de l'Agriculture.

Un mot aussi de la petite école du rang, celle où l'enfant reçoit sa première formation, celle qui influera le plus sur son avenir. Là également les autorités provinciales travaillent à développer chez les tout jeunes l'amour du sol et de l'agriculture bien comprise, en créant des jardins scolaires à domicile, en distribuant des brochures à la portée des intelligences en éveil, en donnant des graines de semence, en organisant des musées et des expositions scolaires et en faisant enseigner les éléments de la comptabilité agricole.

Enfin le ministère de l'Agriculture maintient une Section des jeunes agriculteurs qui accomplit auprès des futurs terriens un magnifique travail d'éducation et de propagande. Environ 3,000 jeunes gens, groupés en 92 cercles, sont sous la juridiction de cette section, dont l'œuvre efficace se traduit éloquentement par les succès que remportent annuellement nos agriculteurs en herbe aux expositions régionales et provinciales, ainsi que dans les divers concours ouverts par l'Exposition Royale de Toronto à tous les cercles de jeunes agriculteurs du Canada.

Préparer les fils de cultivateurs pour l'avenir, c'est une œuvre sociale, la plus noble, la plus féconde que le ministère de l'Agriculture ait poursuivie jusqu'à date — et qu'il poursuivra non moins intensément dans l'avenir — parce que l'agriculture est et restera la principale source de vie, le facteur indispensable de la prospérité de la province de Québec.

(Ministère de l'Agriculture de la province de Québec)

Jadis, en Russie

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

La classe dirigeante — qui ne dirigeait rien du tout — recevait, dès l'enfance, une instruction extrêmement soignée. Une vieille bonne — la traditionnelle «nana» au dévouement inlassable — veillait sur les premières années. Plus tard, une institutrice anglaise et une autre, française ou allemande, distribuaient, à tour de rôle, leur enseignement respectif. Il n'était pas rare qu'à 10 ans le petit Russe put lire, sans difficulté, des vers charmants de Gogol ou des contes de Tourguénief, de notre Mme de Sévigné, les «Nursery Tales», ou Grimm, dans le texte original.

Par un contraste saisissant — qui se rencontre néanmoins partout — des soldats à l'exercice étaient assez ignorants pour ne pas reconnaître leur droite de leur gauche. Les sergents-instructeurs leur faisaient mettre du foin dans une botte, de la paille dans l'autre, et la marche militaire était scandée d'un «foin-paille, foin-paille» qui équivalait à la «droite-gauche, droite-gauche» de nos caporaux.

Le luxe avait des raffinements exquis. Et là aussi, que de contrastes! Un grand seigneur pouvait sombrer dans l'orgie la plus basse, parmi des meubles splendides, à côté d'une bibliothèque où des livres, à la robe somptueuse, enfermaient les plus hautes pensées de la philosophie ou les fées enchantées de l'imaginaire. Notre âme ne devait-elle pas s'affiner au contact de la Beauté?... J'ai le souvenir d'un hall de marbre blanc où de grands ours bruns — butin de chasse — se dressaient, avec de torchères de bronze dans leurs pattes roides. Des poissons japonais, dans un bassin de cristal, agitaient l'arc-en-ciel de leur corps de monstres sous un feuillage toujours vert. Et une admirable collection de tabatières anciennes s'alignait aux murs. L'une d'elles, de précieuse mosaïque, ayant appartenu à la grande Catherine, la représentait, lisant l'Encyclopédie...

(Aux premières heures de la Révolution, tabatières, ours et poissons furent massacrés à coups de hache, et leur propriétaire pendu haut et court à la porte de son hôtel princier.)

On allait écouter les pièces d'avant-garde du parfait Tchekov, Nijinsky et la Karsavina dansaient dans un décor des Mille et Une Nuits. Châlapine jetait aux voûtes dorées du grand Opéra ses notes les plus pures.

A la sortie du théâtre, dans la neige d'hiver, des pauvres, pieds nus, vous tendaient la main, et les agents de service les chassaient du plat de leur sabre.

Que la vie était douce! Le confort y atteignait, en raffinements divers, ce que l'américanisme le plus moderne n'a pu donner encore. Tout un peuple de domestique vous servait, avec — surtout chez les vieux — beaucoup plus d'empressement sincère que d'obsequiosité. Ils vous baisaient volontiers les mains en vous appelant d'un tas de petits noms doux, si caressants en russe: «ma colombe, mon pigeon blanc, ma bien-aimée, ma petite âme». Cela vous tenait chaud au cœur, les jours de pluie! Le portier, chamarré comme un roi nègre, avait un large sourire, et le veilleur de nuit qui par 40° attendait ses maîtres, retour de bal, en allumant un grand brasier dans la rue, était si heureux quand on lui souhaitait le bonsoir! Il y avait

la «cuisinière blanche» qui faisait des pâtés au chou — le Koulibiak — à damner un anachorète, et la «cuisinière noire» qui lavait les casseroles. Il y avait l'homme des samovars, et celui qui servait à table, souvent vêtu à l'ancienne mode, en bottes, barbe longue et cheveux coupés en rond autour de la tête... Tout ce monde vivait tranquille, à l'abri de la misère, comme chez nous les serviteurs d'autrefois. Quand la maîtresse de maison grondait un peu fort, en criant, par exemple: «Tu n'es qu'un chien, un ver de terre... Je peux t'écraser sous mon pied...», ils renchérisaient encore, les larmes aux yeux, pénétrés de leur infirmité: «Oui, oui, barinia, tu as raison, je ne suis rien...»

Ils se souvenaient du servage. Mais la jeune génération s'émancipait bien un peu, je dois le reconnaître. Encore un lustre ou deux, pensais-je parfois, et ces demoiselles les femmes de chambre, un jour de mauvaise humeur, nous jetteront leur tablier à la tête, tout comme leurs sœurs de France... Un lustre, ou deux? J'avais compté sans Lénine et Trotsky...

Qu'y avait-il encore dans cette vieille Russie, mystique et voluptueuse? Il y avait les troïkas et leurs sonnaillages charmantes. Et les beaux «orlofs» noirs qui faisaient voler votre traîneau dans une poussière de neige... Il y avait les mansardes d'étudiants affamés, et les caves où l'on préparait les complots et les bombes... Il y avait les universités où toute une génération ardente discutait de Karl Marx, de Proudhon, de Jaurès et de Tolstoï... Il y avait, à Saint-Petersbourg, un moine étrange qui s'appelait Raspoutine... Il y avait la Cour, ses splendeurs et ses misères.

Et il y avait la Sibérie, cette lointaine Sibérie que j'imaginais telle une immense plaine de glace où, sur des routes infinies, s'en allaient éter-



«La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé.»
Lancel

Ecoutez l'Emission Sweet Caporal. Tous les mercredis soirs, à 8 heures.
CKAC Montréal
CHRC Québec
CHLP Montréal
CKCH Hull
CRCS Chicoutimi

**CIGARETTES
SWEET
CAPORAL**

Nous acceptons maintenant, comme série complète, 52 "Mains de Poker" portant n'importe quel numéro.

nellement, vers leur destin de mort — ou de gloire future — un Dostoïevsky, un Gorki, et tant d'autres...

FRANCINE

Fayette et Fayolle

Les DÉBATS publient cette intéressante lettre d'un de leurs lecteurs:

Dans un récent numéro de votre journal, un de vos lecteurs a rectifié, conformément à l'étymologie, l'orthographe du nom de Lafayette; il a ainsi apporté à la science à peine ébauchée des noms de personnes une intéressante contribution. Son opinion m'a suggéré un rapprochement assez curieux que je me permets de vous soumettre.

Après ses exploits, qui amenèrent l'Angleterre à signer, avec la France, le traité de Versailles de 1783, Lafayette, comme on sait, fut nommé maréchal de camp. C'est à la valeur et aux talents militaires d'un autre fils de la vieille terre des Arvernes, devenu maréchal comme le vainqueur de Yorktown, que sont dus en grande partie les succès décisifs de nos armes en 1918: victoires de Mézières, de Sedan, de Chimay, notamment, qui conduisirent un autre ennemi à signer un autre traité de Versailles. J'ai nommé le maréchal Fayolle.

Fayette et Fayolle sont du même terroir et son synonymes. Fayette, avec ses deux t et son e muet est un diminutif. Il vient du vieux français fayé (bas latin faia) qui signifie «forêt de hêtres», «hêtraie». La Fayette est la

«petite hêtraie». Il faut distinguer ce mot, à mon avis, de Fayet (bas latin fagetum), qui signifiait simplement «hêtraie».

Fayolle est formé du même premier terme faia et du diminutif oula, pris au latin ulus ou commun avec lui; d'où faioula, en dialecte faiole, français fayole, fayolle, signifiant, lui aussi «petite hêtraie». C'est bien le sens que possède ce mot, d'après Mistral, dans les dialectes méridionaux.

Faye, La Faye, Lafaye, Fayet (souvent mal écrit Faillet), Le Fayet, Fayette, La Fayette, Fayolle, La Fayolle sont donc des noms de lieux devenus noms de personnes. Ils évoquent les sombres futaies dont les allées ressemblent à des nefs de cathédrales; mais le hêtre a aussi laissé son nom dans de plus riants paysages; tel ce bouquet d'arbres des Cévennes qui abrita bien souvent, sans doute, le berger et ses chèvres et qui s'appelait Quatre-fages, «les quatre hêtres».

L'origine du nom de Lafayette me paraît donc confirmée par celle d'une multitude de noms propres qui sont pour ainsi dire de la même famille. On y voit, sans beaucoup chercher, que le hêtre ne le cède en rien au chêne dans la gloire des noms français...

Fin! — le Trouble du Chauffage!

Le COKE LASALLE se fait chaque jour de nouveaux partisans. Il est vite allumé et son feu ardent brûle ensuite très longtemps sans requérir de soins. Et vous économisez \$4.00 la tonne sur le coût de votre combustible.



DE VOTRE FOURNISSEUR OU DIRECTEMENT DE — MARQUETTE 6221

LM190SF



ARTS et LETTRES

D'avoir vécu Bergson

ON ne s'attend peut-être qu'à un inventaire de souvenirs et d'anecdotes. En réalité, le livre de Gilbert Maire¹ forme une vivante introduction à la pensée de Bergson. Mais au lieu de procéder intellectuellement, selon la sèche et statique méthode des manuels, avec la trahison latente des *status questionis* et des *resolves*, et avec l'imperturbable sérénité des thèses tronçonnées et fermées, l'auteur établit une dépendance causale entre sa biographie et la philosophie bergsonienne. Il indique les rythmes puissants qui soulèvent son moi profond et le rendent perméable, adapté et fidèle aux notions de durée pure et de connaissance intuitive.

Gilbert Maire était, par ses expériences personnelles, comme prédestiné aux influences de Bergson. L'aventure idéologique et morale qu'il nous raconte est extrêmement caractéristique des mentalités modernes. C'est un document d'époque, exclusif à notre temps et que les penseurs d'avant Descartes qualifieraient de monstrueux. Rien aussi ne légitime davantage le bergsonisme réel, celui que n'ont pas embrouillé, gâté et compromis les esthètes verbeux et les spécialistes de l'introspection. Certes, tout homme possède, sur les données immédiates de la conscience, sur l'évolution créatrice et l'instinct, des objections qu'il oppose au théoricien français. Il suspecte, comme une fausse retraite, le silence dont Bergson capotonne les origines de l'élan vital et de la matière. Sous l'héracritisme universel, il distingue un postulat contradictoire à sa vie psychique. Malgré ses fondamentales divergences, il doit quand même s'abstraire de ses conclusions et de ses interprétations pour envisager loyalement, objectivement, le splendide édifice.

D'abord qu'il n'oublie pas que le système bergsonien n'est pas une métaphysique; mais, comme l'affirme Bergson lui-même, «un approfondissement de l'expérience». Du fait encore que celui-ci définit la philosophie «une science de la vie», et non pas selon la traditionnelle pensée, la recherche des causes suprêmes, on peut tout de suite conclure à une certaine exclusion du complément spéculatif qui parachève toute métaphysique. Bergson s'interdit de dépasser la zone, non pas du sensible, mais du concret. Sa philosophie dès lors reste éminemment expérimentale, incluant la totale participation, réaction et enquête de l'âme depuis les sens jusqu'à la fine pointe, depuis la sensation schématisée et claire jusqu'aux contacts obscurs de l'intuition. Elle est complètement vitale, j'allais dire vivable.

En se contentant de sommaires

¹ *Bergson, mon maître*, éditions Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères, Paris, 1935.

états psychiques, sans souci de les relier à des finalités spéculatives, on pouvait, avant de connaître Bergson, l'avoir vécu. C'est le cas de Gilbert Maire, qui, par une espèce de préparation individuelle et fatidique, expérimenta les thèses bergsoniennes avant de les étudier. La lecture de *L'Évolution créatrice*, *Des données immédiates de la science*, *Des deux sources de la morale et de la religion*, etc., n'amena que d'heureuses confirmations, des épanouissements techniques et des jouissances littéraires.

Dès ses premières années d'études, il commença l'apprentissage intime de cette philosophie. Sans en réaliser l'exact contenu, il vécut une période décisive où les deux durées s'imposèrent à son esprit. Une maladie, scolairement et philosophiquement opportune, l'arracha pour quelques mois aux corvées du lycée. Dans la moite langueur de la convalescence, il éprouva cette sensation vive d'écoulement, de variation constante, d'actif progrès des choses. Avant celle de la lettre, l'initiation ontologique s'empara de lui : « Cette oisiveté vivait uniquement sur le rythme du temps intérieur; or, un temps que la mesure épargne est à peu près identique à la durée bergsonienne, qu'il importe d'expérimenter plus encore que de comprendre. Enfantines, adolescentes ou adultes, les perceptions qu'il enveloppe n'iront point d'elles-mêmes s'inscrire sur le cadran. »

Sans jamais compliquer son écriture de formules hermétiques, il rallie de vastes synthèses du bergsonisme. Au plus peut-on lui reprocher le culte de l'image en feu d'artifice. Les pages sont nombreuses qui plongent directement sur les vertigineuses perspectives du philosophe, et la pureté du regard, par un miracle de traduction, ne s'altère jamais. On n'éprouve jamais, comme chez Proust, la sensation qu'on tourne au-dessus de menaçants abîmes. Gilbert Maire est un esprit lucide et en outre, synthétique. C'est même à cette qualité dominante qu'il attribue l'insuccès de ses études lycéennes et la honte du renvoi formel. Habitué par son père, latiniste, helléniste, préhistorien, collectionneur, bibliographe érudit, à de libres et capricieuses excursions dans la science, il supporta mal les méthodiques, parcimonieuses et limpides distributions scolaires. Il en résulta un conflit mortel avec ses maîtres, et le jeune Maire, cancre réputé, désespoir de sa famille, fut jugé incapable d'instruction. Il faudrait ici retracer — elles sont d'une actualité franchement canadienne — les pages où l'auteur critique, non pas l'organisation des écoles, mais les *procédés de certains professeurs imbeciles*...

A ce moment du récit intervient l'action personnelle de Bergson. Il opère, par la *sympathie*, le sauvetage de cette intelligence juvénile. L'on

A travers les chefs-d'œuvre



Antonello da Messina, né à Naples en 1431, fut le premier sans doute à apporter à la technique italienne, après un séjour dans les Flandres, les ressources du vernis à l'huile. L'influence flamande se remarque surtout dans son admirable série de portraits où il est égal aux plus grands et dont le « Condottiere » que nous reproduisons est un exemple d'un caractère impérieux.

soupçonne les explications senties que M. Maire élabore de cette force intérieure, de cette intelligence immédiate, de cet accord instinctif qui constitue un des points cardinaux du bergsonisme. Au delà des théories et des controverses, un nouveau Bergson surgit : l'homme dont l'emprise se voile sous les modalités de l'intérêt, l'ami dont les conseils et les conversations rejoignent les inquiétudes et les erreurs de l'autre. Le changement fut radical. Le nom de Gilbert Maire réintégra les palmarès. Lui-même apprécia le rôle indispensable des humanités.

Après avoir lu ce drame scolaire, avec ses épisodes puérils chargés par contraste d'appréhensions graves, un second aspect de la philosophie de Bergson s'éclaire en nous, mieux compris, plus estimé. C'est une déplorable tactique que d'expliquer cette pensée comme un théorème, loin de la vie et des sens, en pleine abstraction. Ce livre nous évite de telles méprises. Si, par fidélité historique, il néglige d'importantes propositions du système, celles qu'il développe s'incrustent en nous inoubliables. Après cette scène du lycée, la sympathie continuera d'unir le maître et le disciple. Les autres chapitres, même les offensifs, n'en sont qu'une longue illustration. Elle guidera le jeune Maire dans ses études supérieures. Elle le dressera contre les apostats véreux de la France maçonnique. Quand la fureur antibergso-

nienne de Maurras le contraindra au choix définitif, à l'abandon de compromissions utiles, la sympathie encore le dirigera loin de l'ACTION FRANÇAISE vers le maître. Le maurrassisme, bâti sur l'intellectualisme gréco-latin, fautier d'idées claires et positivistes, répugnait à ce fervent de l'intuition. Seules les convergences politiques, une commune haine de la Sorbonne et de Combes, auraient pu le retenir; mais ces attaches se révélèrent impuissantes. Il resta fidèle au petit juif génial, au philosophe distant et charmeur dont il voulait, dans *Bergson, mon maître*, « ne donner rien de plus qu'un simple témoignage ».

Écrit par un penseur et un écrivain, ce livre contient une remarquable variété de genres. Les dissertations philosophiques, jamais arides, mais métaphoriques et colorées comme des pages de Bergson lui-même, abondent. Une pédagogie normale, hardie, singulièrement accusatrice, suggère de souhaitables améliorations. Les portraits littéraires, ceux de Boudhors, Rauh, Franck, Leroy-Beaulieu (un chef-d'œuvre d'humour et de malice), arrêtent par de concrètes évocations la marche des idées pures. Enfin, ce qui n'est pas pour déplaire, la polémique réchauffe par-ci par-là la température moyenne des souvenirs et lance, comme un disque lumineux et sifflant, la bonne et vengeresse invective.

Carmel BROUILLARD, o.f.m.

L'humour d'un saint

Sir Thomas More, le chancelier de Henri VIII, a été canonisé en avril dernier. L'Eglise catholique, en l'inscrivant au catalogue des saints, a voulu rendre hommage à l'élan de sa foi, à son attachement à la Papauté, au renoncement de sa vie couronnée par le martyre. En plus d'être un saint, Thomas More est un humoriste, et s'il a été canonisé non à cause de son humour mais malgré lui, on peut quand même en conclure que l'humour n'est pas un obstacle à la sainteté, car, comme le notait un des biographes du Bienheureux, « la grâce s'accommode merveilleusement à l'originalité de chacun ». D'ailleurs More n'est pas un cas isolé et nous pourrions citer nombre de saints chez qui la bonne humeur n'a pas nui, loin de là, à la pratique des vertus les plus mortifiantes. Quoi de moins guidé que la sainteté d'un Bernardin de Sienne, d'un Philippe de Néri, et, plus près de nous, celle d'un Jean Bosco ?

L'humour est une qualité bien anglaise. On peut vérifier cette assertion à la lecture des auteurs anglais les plus caractéristiques : Francis Bacon, Swift, Chesterfield, Dickens, et, parmi les écrivains modernes, Lytton Strachey, Bernard Shaw et Chesterton. L'humour entretient leur verve et en fait des bavards délicieux. Si un Newman reste continuellement sur son quant-à-soi, en revanche un auteur spirituel comme le P. Faber lit, la veille de sa mort, les *Aventures de M. Pickwick*. Pour l'Anglais, l'humour est presque une vertu; c'est, pour le moins, une très grande qualité, une partie essentielle de sa philosophie. « Il est impossible, écrit M. Cazamian, d'exagérer la place tenue par l'humour dans la vie morale de l'Angleterre... Un grain d'humour allège et assouplit toutes choses... L'humour se relie profondément à une philosophie latente de la vie qui s'harmonise avec les compromis, les adaptations libres dont l'équilibre anglais est fait. » M. André Maurois, ce prospecteur averti de l'âme anglaise, écrit à son tour : « Chez un Anglais, même mystique, il y a toujours un mélange d'humour; j'entends par là que, tout en regardant avec un sérieux ému les passions et les luttes des hommes, l'Anglais s'en détache toujours comme s'il les regardait d'une autre planète. » Cela est si vrai que la nation anglaise s'amuse même du ridicule dont l'affuble souvent le sarcasme d'un Bernard Shaw. Aussi n'est-on pas étonné de trouver cette demande dans une vieille prière anglosaxonne du XVIII^e siècle que je traduis librement : « Donnez-moi, Seigneur, le sens de l'humour; faites-moi la grâce d'apprécier les plaisanteries, de trouver du bonheur dans cette vie et d'en faire bénéficier autrui. » Ne possède pas qui veut ce sens de l'humour et l'auteur anonyme de cette curieuse prière le savait bien. « Il est beaucoup plus facile, observe Chesterton, d'écrire un bon article de tête au TIMES

qu'une bonne plaisanterie au PUNCH. Car la solennité découle des hommes naturellement, mais le rire est un bond. Il est facile d'être lourd, difficile d'être léger. Satan est tombé par la force de la gravité ». Voilà, à défaut de définition, une apologie de l'humour. L'humour est difficile à définir. Il se rapproche du bon sens exprimé avec esprit. Il ressemble à la *festività* italienne avec, en moins, cette expansion, cet épanouissement qui fait « la nique aux soucis ». L'humour, parce qu'anglais, est plus froid, presque puritain; il n'a pas la légèreté, le pétillant de l'esprit français. D'ores et déjà on peut voir quelle importance y attache le Britannique. Thomas More, dans l'éloge de son protecteur le cardinal Morton, note qu'il jouissait d'un « humour incomparable ». Voyons quel était celui de More lui-même.

Humaniste renommé, avocat, membre du Parlement, ambassadeur, More partage sa vie entre l'étude, la prière et les bons mots. Un moment, il se croit appelé à la vie religieuse et songe à entrer chez les Franciscains, mais son confesseur l'en détourne. Il se décide alors à se marier et prend pour épouse une femme très petite. A qui lui en demandait le motif : « Oh ! répondit-il, c'est parce que, de deux maux, il faut choisir le moindre. » De deux mots, il choisira toujours le plus comique. Dans son livre fantaisiste, intitulé *Utopie*, il signale que dans cette île imaginaire « il est défendu de confier la garde des fous à qui serait de trop noire humeur pour rire de leurs bons mots et de leurs grimaces ». S'il est fidèle à tous ses devoirs d'état, à son oraison quotidienne, il n'entend pas se priver des facettes de son bouffon. Il mande un jour à ses filles : « Si vous voulez me faire plaisir tout à fait, lorsqu'il n'y aura rien à écrire, écrivez-moi longuement sur ce rien. Cela doit vous être bien facile, à vous autres filles, qui êtes bavardes de nature et qui avez toujours un mot à dire sur des riens... » Et pourtant, nous assurent les Saints Livres, on nous demandera compte d'une seule parole inutile ? Mais, dans la bouche d'un Anglais, un bon mot n'est jamais inutile. Aussi, comme More se sert de cette prérogative ! Il écrit, encore à ses enfants : « On m'assure que vous êtes devenus d'habiles astronomes et que non seulement vous connaissez l'étoile polaire, mais encore la constellation du Chien et tout le troupeau céleste ; on m'assure même, chose plus remarquable, que vous savez distinguer le soleil de la lune. » Aussi Erasme, qui l'a bien connu, nous donne-t-il la note juste quand il affirme de son ami : « Il n'est aucune des choses de ce monde qui ne lui donne du plaisir, même les plus sérieuses ». On le verra bien quand, humoriste impénitent, il demandera assistance pour graver les

P. GUILLAUME LAVALLEE, o.f.m.

SUITE A LA PAGE 6

Parlons du Salon d'automne

BIEN QUE les académies, depuis qu'il en existe, aient eu le désir, et parfois aussi la fatuité, de grouper non seulement les plus hauts talents, mais encore de diriger l'admiration vers les plus belles œuvres, elles n'ont guère réussi dans l'ensemble qu'à déterminer des moyennes. Se gardant prudemment loin de l'idéal flamboyant, le génie, elles évitent aussi les excès effrontés. Elles sont des modérateurs.

Cela est vrai de la Royal Canadian Academy of Arts. Son salon d'automne¹ n'est en gros ni meilleur ni pire que les précédents. Il est moyen. S'il est toujours acquis qu'on découvrirait facilement plus mauvais que la moins bonne des œuvres exposées, il est non moins acquis qu'il doit exister chez nous des œuvres supérieures aux meilleures qu'on trouve à ce salon. Il mérite une visite. Elle peut être fructueuse; elle ne peut pas être enthousiaste.

C'est donc à bon escient qu'on peut examiner ce qui fait cette moyenne.

Préalablement, insistons, l'occasion est bonne, sur la discipline dominatrice de tous les arts : métier à la base, pensée au sommet. Le métier, condition sine qua non de toute réussite, n'est pas suffisant, fût-il porté au plus haut degré de perfection. Le métier seul est sec. Pour créer de la beauté, il faut insinuer,

élancer ou imposer une pensée. Plus l'habileté technique de l'artiste sera développée, plus l'expression de la beauté de son rêve sera puissante. Mais malheur à qui s'y confine, son œuvre n'est plus que description stérile.

Comme tout se tient, on peut reprendre une parole du Père Peil-laube² : « Une grande pensée fait une grande vie, et une petite pensée fait une petite vie », et dire : « Une grande pensée fait une grande œuvre, un grand artiste, et une petite pensée fait une petite œuvre, un petit artiste. » Et c'est ainsi qu'on comprend la boutade de Whistler : « Le sujet est indifférent en art », comme ce qu'Alcibiade disait de Socrate : « Il ne parle que d'ânes bâtés, de forgerons, de cordonniers et semble toujours dire les mêmes choses dans les mêmes termes... Mais qu'on pénètre dans ses discours on découvrirait qu'ils sont divins... » La pensée domine et déborde. Qu'importe l'objet qui la fait éclater, cela c'est le secret de la poésie, le jeu savant des correspondances secrètes de l'artiste avec l'univers.

Ne nous y trompons pas, la poésie, la pensée qui doit dominer l'artiste et qu'il doit faire dominer, n'est pas une question de théorie, telle ou telle manière d'étaler la couleur, tel ou tel caprice de dessin plus ou moins alam-

liqué. On l'a cru, l'art a pataugé. La merveilleuse chanson de la beauté veut impérativement moduler ses thèmes dans l'âme de l'artiste d'abord. L'idéal, fruit d'une culture profonde, d'une grave compréhension du monde, est l'aspiration vers l'infini. Celui qui peut créer le porte en soi. S'il en souffre, il rugira de douleur; s'il en jubile, il exaltera son bonheur.

L'art exige des pensées exultantes et exaltantes. Alors la manière, le métier se modelent d'eux-mêmes; les « trouvailles » n'attendent pas des combinaisons de cénacles, elles se pressent sous la brasse ou le couteau du peintre, elles font frémir le ciseau du sculpteur, et se multiplient les formes sous le crayon de l'architecte.

Il n'est point de ces pensées vibrantes au Salon d'automne. On y découvre beaucoup d'œuvres plaisantes, honnêtes, correctes, dont l'analyse deviendrait rapidement fastidieuse. Entre autres, un nombre considérable de paysages d'été, d'automne ou d'hiver.

Citons. De M. Beatty, *Wood, Interior et The New Roof*, où de jolis arbres colorés par l'automne enveloppent de leurs feuillages brillants ou sombres une maison récemment radoubée. C'est agréable. De M. Bridgen, *Autumn Landscape*, où friselise une fine lumière. *Evenings*, avec un aimable ciel rose. *In Harbour*, où des colorations violacées et adamantines sont habilement mariées, de même *The Old Back Road*, intéressant par ses nuages énormes et adroitement variés par M. Britton. Vous pouvez remarquer *La place Jacques-Cartier*, fidèle description par M. Adrien Hébert; des paysages à la manière de Jackson par M. Cloutier, qui ressemblent plus à ceux de son maître par la mollesse que

par la puissance; de M. Dalton, *Port Hope in Winter*; des couleurs ! de M. Earle, *The Gaspé Coast*, pour voir comme avec un beau motif on peut faire une triste chose (son *Clearing Weather*, avec ce petit village frappé de soleil, est autrement agréable); de M. H.-L. Masson, *Hull, Québec*, des neiges mornes, c'est pourtant si beau la neige inondée d'éclatante lumière; de Rita Mount, deux tableaux aux fines nuances de mauve, de rose, de vert, *Late Afternoon, Barachois et Fishing Boats, Anse à Beaufils*, mais des fabriques y sont affreusement dessinées; de Robert W. Pilot, *The Blue House, Chambly*, paysage d'hiver quand le jour est gris et ennuyeux; de Charles W. Simpson, un tableau clair et aéré, *On the Beach*. D'autres encore, mais pourquoi allonger cette liste de paysages ? Je me répète.

Insistons sur les compositions de M. A. C. Leighton, *Skoki, Canadian Rockies*. Une masse énorme de rochers pâlement bruns domine un premier plan où de petits arbres se piquent en noir auprès d'un cours d'eau, noir aussi. Un beau décor où quelque conte de fée pourrait développer son thème de grandeur et de brillantes aventures.

Quelques toiles amusantes, ou de fantaisie. En *White and Green*, Marion Long harmonise des tons subtils, un rêve de féminité. Autre fantaisie, remarquablement exécutée sans modifier l'épiderme de la toile : *Voyageurs*, par M. Heming. Aspect et fini de laque japonaise. Un canot glisse sur l'eau. Très nette la « pince » et la proue se reflètent dans le miroir liquide. Le reste de l'embarcation et les voyageurs s'enfoncent dans une pénombre profonde tournant au noir. A gauche, une branche

givrée impose un premier plan. C'est très décoratif. C'est aussi un caprice. Et pourquoi ne pas s'arrêter un moment devant cet inquiet indien, coiffé d'une énorme tête d'oiseau qui fait la garde dans *Thunder Mountain* de John F. Clymer ?

Parmi les portraits. M. Jongers connaît admirablement son métier, et il a une réputation : il a peint Lord Bessborough. L'adresse du peintre ne se dément pas, mais je me demande si c'est le modèle qui ne pensait pas, ou s'il n'a pas pu inspirer de pensée à l'artiste. M. Adam Sherriff Scott a peint M. Laliberté si visiblement triste qu'on croirait que les poses étaient trop longues, ou qu'il broyait du noir. M. Scott aussi connaît son métier. Cependant le portrait qui a le plus d'élégance en ce salon c'est *Portrait of my wife* par Kenneth Forbes. Les doux tons verts de la robe, la délicatesse générale du coloris, l'aisance de la pose donnent fière allure à la composition. C'est très grande dame. Voilà un tableau qui porte une pensée. Remarquons-le. Soulignons aussi la hardiesse souple de cette *Marie* par Iewton, vêtue d'une éclatante robe rouge, sa tête est encadrée d'un vol de géolands. Cette tête est peut-être un peu richement traitée. Mais quand même, le paysage volontaire où s'écrit le portrait signale un tempérament. *Betty*, du même, oblige à croire que ce peintre est capable de fort belles œuvres.

Voilà le ton pour la peinture. Dans la salle des gravures et dessins vous découvrirez nombre d'œuvres hautement estimables. D'abord un nu dessiné par M. Mohlstock³ avec une maîtrise véri-

³ Ci-devant Premier prix de modèle vivant à l'École des Beaux-Arts de Montréal.

table et beaucoup de sensibilité. C'est une grande promesse. *Québec (lino cut)* de M. Paradis mérite l'attention comme les gravures de M. Phillips. De S. H. Maw, *An Ontario Farm*, gravure. Etc. Vous vous attendrez. Il y a pour vous charmer ici.

Sculpture. Mlle Sylvia Daoust expose une tête, *Arthur Labonté, guide de chasse*, étonnante d'expression et d'analyse. L'évocation d'un type et le portrait d'un homme. Ceci est du bel art. Une pensée domine. Il faudrait s'arrêter longtemps. *Bathing Scene* de Cameron présente une caricature qui n'est pas drôle. M. Laliberté reste égal à lui-même avec *Angoisse*. Un honorable effort de M. Sloan pour exprimer consciencieusement une belle anatomie féminine très contournée, qu'il intitule *Salomé*. Très beau métier sans doute. Mais quelle insensibilité *Salomé*. Sans commentaires, car l'espace va manquer, remarquons : *Madame F. R.*, de Henri Hébert ; *Chinese Sketch*, de Mme Pauline Johnson ; *Seated Torso*, de Florence Wyle. Ce dernier pour se dire que si les statues antiques n'ont souvent ni bras ni tête, c'est par accident. Va-t-on se mettre à sculpter des ruines, ou des morceaux de ventres maintenant ?

Il y a de jolies aquarelles, sans qu'aucune n'exige une mention particulière. Quant à l'architecture, les photographies sont bien prises, et bien présentées. C'est tout pour l'architecture.

On pourrait recommencer l'énumération, et faire d'autres citations. Votre visite au salon vous en convaincra. Quand je vous disais que c'est un salon moyen !

Emile VENNE

¹ A la Art Association of Montreal, jusqu'au 22 décembre 1935.

² Doyen de la Faculté de philosophie à l'Institut catholique de Paris.

Questions de langue

Extrait d'un excellent ouvrage paru il y a une trentaine d'années et que nous reproduisons par tranches, parce qu'il est encore et plus que jamais d'actualité.

SUITE

— Mais Ville ou Cité, dit M. Laurent à Justine, n'est-ce pas la même chose? — Non, pas tout à fait.

Ville. — On appelle ville l'assemblage, le groupement d'un grand nombre de maisons disposées par rues et donnant asile à un nombre assez considérable de citoyens.

Cité. — C'est, ainsi que la ville, une circonscription locale, mais qui comprend la collection des citoyens. Une ville pourrait être déserte, inhabité, en ruines. Une cité, non.

Ce qui constitue la plus grande différence entre ces deux termes, c'est que le mot cité appartient au langage noble, au langage poétique. En français, dans le langage courant, on n'emploie jamais le mot cité, à moins que ce ne soit pour désigner la plus ancienne partie de certaines villes. Ainsi il y a la Cité de Paris. C'est une petite île formée par la Seine, au centre de la ville, et où Paris, sous le nom de Lutèce, a pris naissance. Elle est connue sous le nom d'île de la Cité, ou, plus simplement, la Cité tout court.

Permettez-moi d'appuyer ces observations d'un exemple:

Je suppose que, rentré au Canada, vous vouliez acheter une maison de rapport à Paris, et qu'à cette fin vous vous adressiez à un notaire parisien, officier ministériel en qui on peut avoir toute confiance. Vous lui écrivez dans ce sens:

«J'ai séjourné quelque temps à Paris et je désire y faire un placement foncier. Veuillez donc acquiescer en mon nom une maison de rapport dans n'importe quelle rue de la cité, à la condition toutefois que le prix d'achat ne dépassera pas deux cent mille francs et que le revenu ne sera pas inférieur à sept et demi pour cent».

Les propriétés particulières sont rares dans la Cité, il n'y a que l'île traverse, à pied, en longueur ou en largeur, en quelques minutes, et qui est occupée par de vastes monuments: Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu, la Préfecture de police, le Tribunal de commerce, la caserne de la Cité, le Marché aux fleurs, la Morgue, le Palais de Justice et ses dépendances; la Sainte-Chapelle, le Dépôt, la Conciergerie.

Il y a, par conséquent, des chances pour que le notaire vous réponde:

«Dans les conditions de prix et de rendement que vous fixez, il n'y a pas un seul immeuble à vendre dans la Cité».

Selon vos ordres formels, le notaire n'aurait cherché une propriété que dans la Cité et non dans la ville, dans n'importe quelle rue.

Vous seriez étonné d'apprendre qu'il n'y a pas de propriétés à vendre à Paris, mais le notaire ne le serait pas moins que vous du choix que vous auriez fait.

L'erreur ne tiendrait qu'à l'emploi du mot cité pour ville.

M. Laurent avisa un jour, dans le voisinage de sa demeure, une boutique sur laquelle il vit: «Atelier de relieur». Comme il tenait à consigner ses notes journalières autrement que sur des feuilles volantes, il voulut faire faire un livre avec une reliure spéciale. Il entra.

— Monsieur, dit-il, pouvez-vous me faire un livre blanc?

La demande était baroque; mais le relieur crut avoir affaire à un bourgeois tout à fait ignorant des termes de la reliure. Il pensa qu'il s'agissait d'exécuter une reliure blanche, et il répondit:

— Oui, Monsieur. Mais je vous ferai observer que le blanc est la couleur du Saint-Père, et qu'on lui réserve presque exclusivement ce genre de travaux.

Ce fut au tour de M. Laurent à tomber des nues.

— Mais le pape n'a rien à voir là-dessus, et je ne pense pas commettre un attentat à son autorité ni à sa majesté en faisant faire un livre blanc à mon usage.

— Sans doute, Monsieur, et je peux exécuter votre ordre. Seulement, je vous préviens que les peaux blanches coûtent sensiblement plus cher que les peaux de couleur. Voulez-vous du chagrin ou du maroquin du Levant?

— Oh! je ne veux pas de luxe. Il me suffira d'avoir un livre blanc solide.

— La peausserie en blanc ne se fait que dans les ateliers de luxe.

— Enfin, combien cela me coûtera-t-il, pour un livre de trois cents pages environ?

— De quel format est votre livre?

— Mon livre?... quel livre?... — Mais le livre que vous voulez faire relier.

— Je ne vous ai pas dit que je voulais faire relier un livre. Je vous demande de me faire un livre blanc, mais vous emploieriez la peau de la couleur qui vous conviendra le mieux, blanc, noir, vert ou bleu, ça m'est égal.

Le relieur pensa qu'il avait affaire à un mauvais plaisant.

— Monsieur, dit-il d'un ton pincé, si vous êtes sérieux expliquez-vous plus clairement; mais si vous voulez badiner, je vous préviens que j'ai autre chose à faire et qu'il me plaît peu de vous donner la réplique.

M. Laurent, qui se heurtait pour la première fois à Paris à un industriel manquant de complaisance, répondit à son tour avec aigreur.

— Je ne badine pas. Je suis étranger, Américain, et si je m'exprime mal, je sais du moins fort bien ce que je veux.

Le relieur se radoucit.

— Eh bien, Monsieur, excusez un mouvement d'humeur, et expliquez-moi ce que vous voulez.

— Je veux un livre blanc, rayé en travers et divisé dans le sens de la hauteur par trois filets rouges.

— Bon! bon! bon! fit le relieur. Mais c'est un registre qu'il vous faut?

— Un registre?... oui, en effet, c'est un registre. Mais un petit registre.

— C'est que je ne fais pas cet article-là.

— Comment, un relieur ne fait pas de registres?

— Non, Monsieur, il faut vous adresser à un papetier.

— Quoi!... on spécialise, on divise les métiers à ce point, à Paris!

— Ce n'est pas de la spécialité, ni de la division. Le métier de relieur et celui de papetier sont bien différents. Je n'ai ni l'outillage ni les ouvriers pour faire un registre, de même que le papetier n'a ni l'outillage ni les ouvriers pour faire une reliure.

— J'apprends du nouveau... Mais je ne voudrais pas vous avoir dérangé pour rien. Pouvez-vous du moins me faire une douzaine de petits pads?

— J'ignore totalement ce que vous faites une douzaine de petits pads?

— Hélas! soupira tout bas M. Laurent, et moi qui passe à Montréal pour un citoyen parlant bien le français. Puis il dit tout haut:

Pad. — Nous appelons pad une certaine quantité de feuillets de papier blanc, fixés sur un carton et légèrement collés en tête de façon à les empêcher de voler. On les arrache un par un, au fur et à mesure des besoins.

— Fort bien, Monsieur; mais nous appelons

Bloc-notes ou

Bloc — ce que vous appelez des pads. Mais c'est encore le papetier qui vous livrera cet article.

— Voudriez-vous, Monsieur, puisque j'ai tant fait que de vous faire perdre votre temps, ajouter deux minutes à ce temps perdu pour me faire connaître la différence qui existe entre un relieur et un papetier.

Relieur. — C'est celui à qui on confie des livres en feuilles ou des livres brochés. Il les coud, les travaille, les rend solides et d'une ouverture facile. S'il y a lieu il répare les déchirures, lave les livres tachés ou piqués, et finalement les enferme dans une couverture protectrice et élégante selon le prix qu'on veut y mettre. Naturellement les reliures de luxe et de prix sont réservées aux livres rares ou précieux.

— Alors, le relieur, en France, ne fait absolument que la reliure des livres imprimés? demanda M. Laurent.

— Absolument, répondit le relieur.

— Au Canada, reprit M. Laurent, les reliures font bien cette besogne, mais ce genre de reliure se nomme:

— Livres de pratiques. — Ce n'est autre chose que ce que vous nommez simplement reliure.

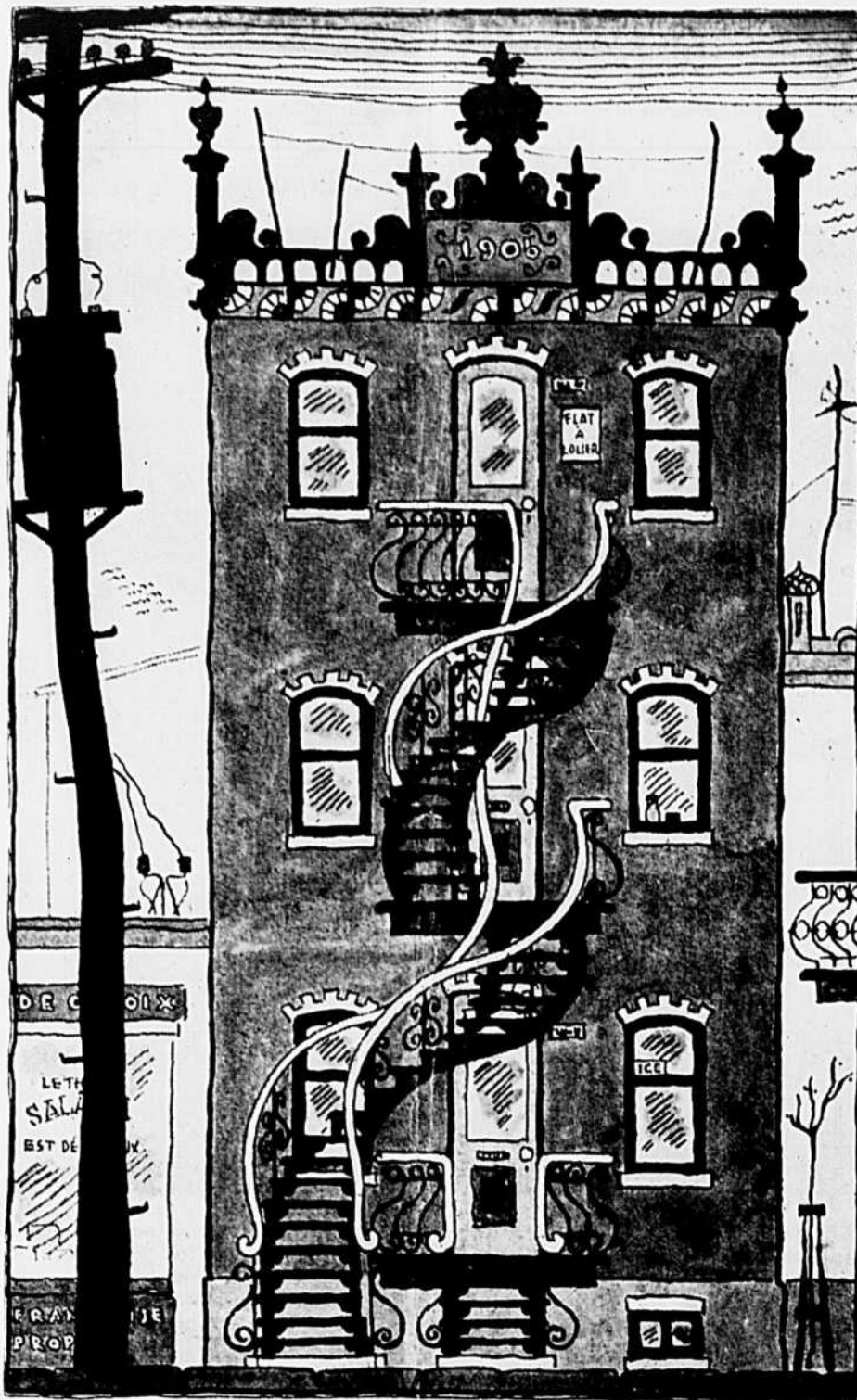
Le relieur continua:

Papetier. — C'est celui qui travaille, manufacture les papiers non imprimés.

Henri ROULLAUD

A SUIVRE

L'architecture, art majeur



No 6 — Type Sainte-Cunégonde

Mme Colette Yver

DE GRANDS YEUX bleus rêveurs, baignés de douceur et de bonté; un visage d'une étonnante jeunesse, sous l'ample voile noir nimbé de blanc qui l'enveloppe comme une coiffe — telle apparaît Mme Colette Yver à ceux qui l'approchent pour la première fois. On est frappé du contraste qu'offre la grâce souriante de cette physionomie avec la gravité de cette sombre parure.

Et cette opposition se retrouve jusque dans le pseudonyme que l'écrivain a rendu célèbre: un prénom frais, charmant, alerte, jusqu'en sa coquette désinence, associé à un nom plus austère, qui évoque les frimas et le givre de la saison chère aux fervents d'étude et de méditation.

Il n'est pas jusqu'à l'œuvre de Colette Yver — l'une des plus prenantes et profondes de la littérature d'aujourd'hui — qui ne nous rappelle aussi cette antithèse. Peu d'écrivains contemporains ont fouillé avec plus d'acuité et de clairvoyance les grands problèmes de l'heure, les transformations d'une société bouleversée par la «promotion de la femme». Et la merveille est que l'auteur de ces romans, dont la thèse se cache sous une donnée séduisante, soit en même temps l'une des plus enthousiastes amies de la jeunesse moderne, une des observatrices qui ont le mieux compris ses aspirations les plus neuves.

A cette dualité de tendances où l'étude et l'observation la plus pénétrante s'allient et se complètent, on peut en partie attribuer le succès et la portée de l'œuvre de Mme Colette Yver. Sans perdre de vue toutefois qu'ils sont dus avant tout à ses puissantes qualités de romancière et d'écrivain.

Le don d'attacher, d'émouvoir, de passionner, elle le possède en contour de race. Mais l'édifice plaisant de l'intrigue serait sans prix à ses yeux s'il ne s'ouvrait sur de larges perspectives. Qu'elle étudie dans Princesses de Science, qui lui valut le prix Femina en 1907, ou dans les Dames du Palais, le rôle nouveau, au foyer, de la femme médecin ou avocate, qu'elle nous peigne, dans un de ses derniers romans: Lettres à un jeune mari, un de ces désaccords conjugaux qui deviendraient irréparables, si la douleur n'était là pour révéler à temps deux êtres l'un à l'autre — Colette Yver reste penchée sur les mêmes problèmes d'actualité. Son vœu est que la femme nouvelle, sans renoncer à suivre la route qu'elle s'est péniblement frayée dans la forêt des idées, ne se détourne pas de certaines traditions solides comme de vieux chênes et qui font la force du mariage. La culture féminine ne doit pas être un élément de dissociation.

Une des caractéristiques de cette œuvre, c'est qu'elle s'attache à peindre des types et des milieux. Lorsqu'on cherchera, dans l'avenir, d'exactes tableaux de notre temps, nul doute que les romans de Colette Yver ne soient de ces livres témoins qu'on consultera fructueusement. Haudequin, de Lyon, l'une de ses œuvres les plus marquantes, nous offre une vision inoubliable de la ville et de l'industrie des «Soyeux». Et l'intime

conflit que l'écrivain encadre dans cette ville blanche «qui regarde le Rhône de ses milliers de fenêtres régulières, grand temple où naît, pour la joie de l'univers, la soie divine et éblouissante», ce drame-là n'est lui-même que la frémissante toile de fond sur laquelle se détachent deux figures d'un incomparable relief.

De vastes enquêtes sur notre temps, Mme Colette Yver en a mené sous toutes les formes. N'est-elle pas quelquefois délaissée la fiction pour étudier de plus près la femme d'aujourd'hui et les carrières offertes à ses diplômés rudement conquis?

Mais le meilleur titre de l'écrivain, quand elle revient à son œuvre de romancière, est que ces analyses achevées n'ont pas l'air de s'imposer à nous. Son art est de nous les livrer par notations, par petites touches, à la manière des impressionnistes. Rien qui sente le morceau plaqué, le motif tant bien que mal adapté à une broderie conventionnelle. On ne peut plus séparer l'intrigue du milieu où elle nous introduit, des caractères qu'elle nous révèle, tant les uns et les autres, comme dans une trame balzacienne, nous apparaissent étroitement liés.

Mme Colette Yver aime tant sa bonne ville de Rouen, l'admirable panorama de clochers et de tours qui fut familier à son enfance comme à celle de Gustave Flaubert, qu'on la croit volontiers normande. L'Académie de Rouen a consacré cette erreur en appelant l'écrivain dans sa docte compagnie. La vérité est que Rouen, où le père de la romancière était fonctionnaire, fut la ville de ses premières années, au temps où elle s'appelait encore Antoinette de Bergevin. Mais son pays, c'est la Bretagne. Une vieille famille établie depuis des siècles dans le Finistère lui a légué cette foi profonde, qu'elle met si souvent, avec son temps et son talent, au service des plus nobles œuvres.

La découverte morale, la ferveur du souvenir, voilà les oasis où elle se réfugie. Assombrie par un précoce veuvage — elle perdit de bonne heure son mari, M. Huzard, grand lettré dont l'influence sur sa carrière fut décisive — elle ne s'est jamais isolée dans la tour d'ivoire de son deuil. La vie était là, qui l'appelait, sollicitait ses dons d'artiste et d'écrivain pour de multiples apostrophes. Elle a fait sien, dans une œuvre forte où la femme française reconnaît son image, le mot profond de Leibniz: «La science du bonheur est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.»

(De REVIRE)

Histoire hitlérienne

Qui explique l'indulgence dont bénéficient outre-Rhin les banquiers juifs!

«Un médecin juif est un juif, un professeur juif est un juif, mais un banquier juif est un banquier.»

Notes bibliographiques

L'Inde perdue
par Claude Farrère,
de l'Académie française
Un vol. in-16, chez Flammarion.

Y a-t-il plus belle, plus dramatique, plus étincelante histoire à conter que celle de la conquête et de la perte des Indes par les Français?

Dans le décor de légende d'un pays auquel les nababs aux richesses fabuleuses, les palais remplis de trésors incroyables, la végétation, les races, les religions, donnent une couleur extraordinaire et mystérieuse, quelques Français établirent, au XVIIIe et au XIXe siècle, un immense empire. L'incompréhension de la métropole le leur fit perdre au profit des Anglais, malgré la suprême tentative de Suffren.

Quelle éblouissante suite d'images représentent les noms de la Bourdonnais, de Lally-Tollendal, de Bussy, d'Hayder Ali, de la Begum Johanna, de Dupleix surtout!

A leur appel, Claude Farrère n'a pas su résister.

Dans son Histoire de la Marine française, il a montré l'historien complet qu'il pouvait être, possédant à la fois l'esprit de synthèse le plus pénétrant et cette puissance d'évocation qui n'appartient qu'à lui. Ces mêmes dons se retrouvent dans L'Inde perdue — son premier livre depuis son élection à l'Académie française — qui paraît chez Flammarion dans la collection «L'Histoire», si triomphalement inaugurée par le Sainte-Hélène, d'Octave Aubry.

On ne peut quitter le livre, une fois qu'on l'a ouvert.

Jules AURIC

Les Anglais

par André Maurois

Angleterre: ce mot-là, c'est pour l'esprit de M. André Maurois l'évocation d'une image, celle d'une très vieille maison cinte de parterres fleuris et dont le lierre escalade les murs, une maison dont la première pierre a été posée il y a des siècles et des siècles, bien souvent transformée, rajeunie, mais en conservant toujours amoureux le charme noble de son passé, une maison compliquée, aussi, dont les ailes d'âge très différent ont besoin pour vivre d'une vie commune d'un étrange réseau de couloirs et d'escaliers.

«L'Angleterre ressemble à cette vieille demeure. Aucun Napoléon n'a bâti pour elle, de toutes pièces, son Université; aucune assemblée révolutionnaire n'a substitué d'artificiels départements à ses traditionnels comtés. Elle a grandi au hasard des erreurs et des luttes... Conquise et conquérante, elle a reçu de ses maîtres normands à la fois sa discipline et ses libertés, l'une rendant les autres possibles. A une excellente constitution, qui n'a jamais été volée, votée, ni même écrite, elle a dû la vie politique la plus stable. Elle a été une grande nation militaire sans avoir d'armée, et une grande nation de juristes sans avoir de code... La confusion et la continuité constituent son domaine, plutôt que la logique. De cela un esprit méditerranéen pourrait s'irriter, mais vainement. L'Angleterre est ce qu'elle est et ce n'est pas nous qui changerons le produit de vingt siècles.»

Dans cette vieille demeure, qu'il aime et qu'il comprend, et dont il connaît intimement les aîtres, M. André Maurois a donc voulu guider notre promenade par un petit livre qui offre une claire et intelligente synthèse de l'Angleterre, de son peuple, de son esprit et de son cœur. Aussi bien, travaille-t-il depuis plusieurs années à une Histoire de l'Angleterre qui verra, nous l'espérons, bientôt le jour et à laquelle l'ont admirablement préparé ses longs séjours là-bas et ses célèbres études sur les hommes d'Etat et les grands poètes d'Outre-Manche, de Disraeli à Byron et à Shelley. Le livre qu'il publie aujourd'hui, pour nous faire prendre patience, est donc une manière de préface à l'œuvre aux vastes proportions qu'il poursuit.

Cadres fixes de l'Angleterre et mœurs nouvelles — car la vieille demeure obéit à la loi du temps et de l'aristocratie pays des grands parcs que Taine visitait il y a quelque soixante-quinze ans est présentement,

par excellence, le pays des classes moyennes —, les éléments constitutifs du caractère ethnique, le climat et ses brumes, qui a créé chez l'Anglais ce goût si profond du fantastique, l'insularité qui l'a modelé et lui a dicté toute sa politique extérieure, le mélange des races et des cultures, celtiques et romaines d'une part, germaniques de l'autre, la vie locale et le besoin de liberté, l'union des classes sociales ignorant l'âpreté des luttes devant l'Angleterre et le Roi, lien permanent entre le passé et l'avenir, l'unanime hostilité au service militaire, l'amour de la mer et de la marine qui l'a dotée de la plupart de ses vertus civiques, les institutions parlementaires et la monarchie, la religion qui la marque plus qu'aucun autre peuple peut-être — car presque tous ses hommes politiques sont croyants et pratiquants, et le fin Disraeli a souvent dit que l'«on ne peut gouverner l'Angleterre contre le vote non-conformiste» —, l'éducation et les grands collèges d'Eton, d'Oxford et de Cambridge s'attachant à former des caractères plutôt que des esprits, les plaisirs enfin, voici, brossé par le plus intelligent des peintres, le tableau de cette société britannique dont les réactions en apparence capricieuses nous étonnent souvent, nous déçoivent parfois, nous irritent même, parce que nous ne saisissons pas leur mécanisme et que nous nous heurtons à toutes sortes de malentendus que l'étude de M. André Maurois vient admirablement dissiper.

Armand RIO

L'humour d'un saint

SUITE DE LA PAGE 5

marches branlantes de l'échafaud. «Pour la descente, ajoutez-il, je me tiendrai d'affaire tout seul.» Et il recommande au bourreau «de ne pas trancher sa barbe qui, elle, n'est pas coupable de haute trahison». Humoriste, il doit l'être encore au ciel, et si, là-haut, il y a des processions, je ne peux me le représenter qu'au dernier rang, avec Philippe de Néri, car au premier il ferait rire tous les autres saints.

On a, dans le passé, accusé Thomas More d'hérésie, de communisme, et un personnage considérable comme le cardinal Zigliara a été jusqu'à taxer l'Utopie de livre «aussi fou qu'impie». Une connaissance, même superficielle, de l'humour anglais, aurait sans doute prévenu ces accusations.

Tout Thomas More, il va sans dire, n'est pas enfermé dans les quelques anecdotes que nous avons rappelées. Mais ces anecdotes nous montrent que la joie la plus complète peut accompagner la sainteté. Sir Thomas a eu la générosité de ne pas reculer devant le martyre pour défendre l'intégrité de ses principes religieux.

Pourtant, il ne s'est jamais départi de sa bonne humeur, et voilà pourquoi, selon la définition anglaise, il est un saint accompli.

P. GUILLAUME L'AVALLÉE, O.F.M.

(Les Trois-Rivières)

COURS AUX PROSPECTEURS

à l'Ecole Polytechnique

LEÇONS THEORIQUES

à 8 heures du soir lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, à partir du 2 décembre prochain.

LEÇONS PRATIQUES

à 2 heures le mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Le cours se terminera le 8 janvier

Pour tout renseignement s'adresser au professeur A. Mailhot, directeur de l'Ecole Polytechnique, 1430, rue Saint-Denis, Montréal.

Le directeur du Service des Mines, A. O. DUFRESNE

LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES

publiées par RAPHAEL OUMET

Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet.

Cet ouvrage, exclusivement consacré à nos écrivains, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici.

Les «Biographies Canadiennes-Françaises» ont depuis longtemps acquis une importance nationale.

La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

L'HÔTEL VICTORIA

QUÉBEC

Un hôtel où le service est de premier ordre, où la table est excellente, situé au cœur de la ville:

Et la femme...

Grains de sagesse

L'art de prendre des notes

ON recommande, non seulement aux écoliers, aux étudiants et aux étudiantes, mais aux lecteurs intelligents, de ne pas faire de lecture sans prendre des notes.

C'est un bon conseil et rarement suivi. Un certain nombre de lecteurs, après avoir fait preuve d'un beau zèle pendant quelques jours, cessent de s'astreindre à ce travail dont il n'aperçoivent pas l'utilité.

Ne nous hâtons pas de les accuser de négligence, ils ne savent pas comment faire ce petit travail.

Je ne veux pas parler ici de l'esprit dans lequel un livre doit être analysé, ni de l'étendue qu'il faut donner aux extraits : cela varie nécessairement selon les ouvrages et selon les lecteurs. Il s'agit seulement de la partie matérielle du travail qui n'est pas à dédaigner et dont j'ai moi-même retiré le plus grand profit.

Prendre des notes sur la première feuille venue et à la suite les unes des autres, ne permet pas de les classer et de les retrouver facilement quand on veut les revoir et s'en servir.

Avec un peu de méthode on évite cet écueil.

Il faut écrire ses notes sur de petites feuilles de papier toutes de même dimension, sur des fiches, selon l'expression consacrée.

En haut, écrire la nature du sujet auquel se rapporte la note; en bas, le nom de l'auteur et de l'ouvrage d'où elle est extraite. (On peut si l'on veut y ajouter la page du volume.) Sur chaque feuille ne mettre qu'une seule note.

Ces fiches sont rangées dans une boîte : on les sépare par groupes, à l'aide d'autres feuilles de papier plus longues, en inscrivant

sur la partie qui dépasse les indications des sujets traités. Cette classification est aisément faite et pratique.

Une telle méthode est avantageuse pour toutes les études littéraires, historiques et scientifiques et quand un étudiant en suivant ses différents cours, prend l'habitude de bien faire ce travail, il prépare ses examens d'une manière excellente.

Les lectrices ordinaires, en notant, après la lecture d'un livre, le nom de l'auteur et quelques mots sur son oeuvre, y ajoutent leur impression sur le sujet et la forme de l'ouvrage : elles acquièrent ainsi des connaissances précises littéraires ou historiques.

C'est un travail facile et agréable qui développe la réflexion et le sens critique.

Ce qu'on a lu ne s'éparille pas comme la poussière soulevée et dispersée par le vent.

Trop souvent quand on parle d'un livre, d'un simple roman, vous entendez : c'est très joli... c'est tout, et ce n'est rien parce que celle à qui vous parlez ne sait plus de quoi elle parle; elle a oublié ou ne se souvient que vaguement du livre que l'on vante ou que l'on critique.

Se cultiver, c'est développer ses facultés intellectuelles : cela ne se fait pas sans un travail personnel. Celui que je vous recommande n'est pas considérable, et il peut être fait sans fatigue par des personnes qui ont quelques loisirs pour lire.

Choisissez bien vos lectures, lisez avec profit en écrivant des notes méthodiquement classées et vous serez surprises du plaisir et de l'intérêt que vous y trouverez.

Hélène ROLLIN

Grand chic



Cette très belle robe du soir, créée par Martial et Armand, est de taffetas libellule broché avec pastilles de velours, création Bianchini-Ferrier.

Une leçon complète de culture physique

Pour garder sa ligne, il faut donner au corps le minimum de mouvement qui lui est indispensable. Comme la vie contemporaine réduit chaque jour la somme d'exercice naturel que nous nous donnons, il faut y remédier par quelques minutes quotidiennes d'exercice forcé. Quel autre moyen que la culture physique ?

Elle rétablit, somme toute, la balance indispensable entre la dépense physique de l'organisme et le nombre de calories qu'il absorbe. Les progrès de la mécanique ayant exclu de notre existence toute une série de petits efforts que nos ancêtres accomplissaient machinalement, la chaudière humaine brûle, aujourd'hui, de moins en moins de cette houille que constituent les aliments. Nous marchons moins qu'autrefois : notre vie bousculée nous a accoutumés aux métros, aux autobus, aux taxis, aux ascenseurs. Nous sommes, involontairement, des sédentaires.

En un quart d'heure, en vingt minutes, la culture physique, si elle est faite d'une manière régulière et si elle s'applique à toutes les parties du corps que l'inaction condamne à l'empatement, peut imposer à tout l'organisme une dépense suffisante pour rétablir l'équilibre indispensable à la santé et par conséquent à la vraie beauté.

C'est pourquoi j'ai groupé pour vous quelques exercices qui constituent une séance courte et facile à faire. Chaque mouvement concerne plus spécialement une partie du corps ayant tendance, chez la femme en particulier, à subir l'enveloppement grasseux qui est ce que, toutes, vous redoutez le plus. Vous ferez chacun de ces exercices dix fois au début. Puis, sitôt passées les courbatures des premiers jours, vous en augmenterez le nombre. Vous y ajouterez progressivement des mouvements adaptés aux caractéristiques

de votre conformation physique. Voici ma petite liste :

Pour la mise en train. — Debout, talons joints, circumduction rapide des bras, le plus loin et le plus haut possible.

Pour les hanches. — Debout, sur la pointe des pieds, s'asseoir sur les talons en redressant les bras, et se redresser en ramenant les bras en arrière.

Pour le dos. — Tête baissée, dos rond, bras en avant, tirer les coudes, puis allonger les bras autant que possible en arrière, en redressant la tête.

Pour le ventre. — Couchée sur le dos, mains aux hanches, élever alternativement les jambes sans les reposer sur le sol.

Pour le ventre et les reins. — Couchée, bras tendus, s'asseoir en venant toucher alternativement chaque jambe, le plus près possible du pied.

Pour les cuisses. — Sur la pointe des pieds, mains aux hanches, fléchir les genoux et se redresser sans poser les talons au sol.

Pour les seins. — Dos rond, mains à la nuque, coudes en avant, tirer fortement les coudes en arrière en redressant la tête.

Pour la colonne vertébrale. — Debout, mains aux hanches, pencher le torse le plus loin possible en avant et en arrière.

Au début et à la fin de la séance, vous exécuterez dix fois un exercice qui consiste à remplir complètement les poumons d'air en ouvrant les bras, jusqu'à ce qu'ils soient latéralement étendus, et à respirer fortement par le nez en les rabaisant et en penchant la tête. Et surtout, vous ne ferez jamais un exercice, quel qu'il soit, autrement que devant la fenêtre ouverte, quitte à vous prémunir contre le froid.

Michel ARBAUD

(Tous droits réservés par l'ALI. Reproduction même partielle interdite.)

RECETTES

LES PETITS PAINS

Les petits pains que voici ne ressemblent pas aux petits pains français, la pâte est plus serrée et la croûte unie. Vous pouvez les servir au petit déjeuner ou au thé.

Pour 18 petits pains, prenez :

- 1 tasse de lait, 5 c. à café de sucre ;
- 1 c. à café de sel, 4 c. à soupe de beurre ;
- 1 pain de levure ;
- 1 œuf ;
- 4 tasses de farine.

Ajoutez au lait bouillant le sucre, le sel, le beurre et laissez tiédir. Faites fondre la levure dans deux cuillers d'eau tiède, ajoutez-la au lait et versez le tout dans une terrine. (J'insiste sur la température tiède du lait ; une température supérieure décomposerait la levure qui deviendrait alors inutilisable.)

Ajoutez à la préparation l'œuf bien battu et peu à peu la farine. Mettez

la pâte sur la planche, travaillez-la légèrement et formez-en un rouleau ; coupez-le en tranches. Avec les mains, travaillez vivement chaque tranche en forme de pain et déposez-la sur la plaque beurrée. Couvrez avec une mousseline et mettez dans un endroit tempéré jusqu'à ce que les pains aient doublé de volume.

Cuisez-les alors à four chaud 15 minutes.

PÂTE À FRIRE

Mettez dans une terrine ½ livre de farine, un grain de sel, 2 cuillerées d'huile ou de beurre fondu, un jaune d'œuf. Délayez la farine avec les trois quarts d'un verre d'eau tiède, en remuant la pâte avec une cuiller, de façon à ne pas faire de grumeaux ; incorporez-lui alors trois blancs d'œufs fouettés, bien fermes. Il est bon de préparer la pâte quelques heures d'avance, mais il ne faut lui mêler les blancs qu'au moment de l'employer.

GAUFRES SECHES

Mettez dans une terrine 8 onces de farine ; ajoutez 3½ onces de beurre fondu, 3½ onces de sucre pilé, un demi-zeste râpé, un jaune et 2 œufs entiers. Liez la pâte en la travaillant avec une cuiller ; travaillez-la fortement pendant 10 minutes afin de l'obtenir bien lisse.

Divisez cette pâte en morceaux de la grosseur d'un petit œuf ; aplatissez-les, et posez-les tour à tour sur le gaufrier beurré. Pressez fortement la pâte, et cuisez les gaufres des deux côtés.

Lire la RENAISSANCE, c'est se renseigner à peu de frais sur toutes les questions qui peuvent intéresser une personne cultivée.

Le droit au bonheur

Je sais bien qu'il y a le fameux droit au bonheur ; mais je vous répondrai à cela que ce sont des mots, encore des mots et rien que des mots... des mots commodes à prononcer, il est vrai, et qui suffisent, pour peu qu'on ait de l'intelligence, de l'esprit et une bonne dose d'orgueil à masquer l'affreux égoïsme qui les dicte.

Chacun peut espérer son lot de bonheur sur la terre, et même travailler de toutes les forces vives de sa nature à en augmenter la part ; mais, hors des limites sacrées du devoir, le bonheur n'est plus qu'un larcin assez banal, ne méritant pas qu'on le glorifie ni qu'on le pontifie.

Hier encore, cela s'appelait « pêcher » ; aujourd'hui les rebelles assurent que c'est le droit au bonheur. Elles relèvent fièrement la tête, font sonner haut leur sentiment courageux et leurs droits, et, pour conclure, elles accomplissent dans toute leur faiblesse de femme les actes éternels qui s'accroissent d'un peu plus d'humilité.

Quand toutes les jeunes filles indisciplinées ou oisives, toutes les femmes frivoles ou sottes, happeront au passage ce fameux droit au bonheur si commode qui les délivrera du remords, songez-vous à la belle génération qui va surgir ?

Cette jeunesse qui n'aura point, hélas, talent de Marcelle Tinayre, pérora sur son cas particulier et s'en glorifiera. L'une aura une mère ennuyeuse, l'autre, un père « barbant », celle-ci trouvera le nez de son mari mal fait, et celle-là déplorera son caractère, et les rebelles croîtront et multiplieront comme mauve herbe de chemin creux.

Elles confondront leur appétit de plaisir, le culte qu'elles ont de leurs personnes, avec le « droit au bonheur » ; ce seront, je le crains, de bien ennuyeuses pécotes !

...Ne faisons pas de nos filles des rebelles.

Yvonne SARCEY

(LA ROUTE DU BONHEUR)

Petit album

Chacun ne comprend que ce qu'il retrouve en soi.

Une erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle contient plus de vérité.

Le devoir que tu devines te lie dès l'instant que tu l'as deviné.

CHEZ WOODHOUSE

Vous économisez \$10 en achetant cette garde-robe complète (7 articles)

Voici l'aubaine de la saison

Procurez-vous une garde-robe complète tout en économisant \$10. Chaque article est confectionné d'après les plus nouveaux modèles. Ajustement et qualité garantis.

MANTEAUX très beaux, avec luxueux collets de fourrure (seal français, patte de caracul, Krimmer, loup, opossum ou castor brun).

ROBES élégantes et d'un très grand chic en nouveau crêpe de soie.

FOURREAUX de confection irréprochable en crêpe de soie de belle qualité.

BAS GOTHAM de coupe irréprochable. SOULIERS, modèles pour l'après-midi et pour le soir, en cuirs et en suèdes fins. Une paire de souliers. Prix régulier... \$5.00

Deux paires de bas Gotham Gold Stripe. Prix régulier... \$1.50

Un fourreau de soie. Prix régulier... \$2.50

Un chapeau de feutre ou de peluche. Prix régulier... \$3.95

Une robe d'après-midi. Prix régulier... \$7.95

Un manteau garni de fourrure. Prix régulier... \$26.75

Le tout, Prix régulier... \$47.65

En vente à

\$37.65

Premier acompte : \$3.77
Solde payable en six versements mensuels de \$5.65
SANS INTERET

WOODHOUSE & CO., Limited
105 RUE SAINT-CATHERINE OUEST, MONTREAL

London Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne
Southampton Middlesbrough Sunderland Bristol Cardiff Edinburgh Glasgow Belfast Dublin



HUITRES
arrivant de l'océan,
délicieusement fraîches et dodues.
"MALPEQUES"
en écaille ou à la mesure
HATTON
Rue Bonsecours — HA 3288

Souffrez-vous d'insomnie ?
PRENEZ SLEEPER
ET DORMEZ BIEN !
Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. SLEEPER calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPER, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA 2200, ou voyez : SLEEPER REG'D Immeuble Castle Montréal

Les oeuvres de jeunesse

La Y.M.C.A. (4)

Dans la région montréalaise

Sir George Williams College

La Central Y.M.C.A. abrite cette institution, née chez elle et qui est devenue aujourd'hui quasi-indépendante avec son administration et son budget propres. Le Sir George Williams College s'occupe de la partie éducative poursuivie par la Y.M.C.A. dans la région montréalaise. N'était la réclamation payée qui paraît périodiquement dans la presse anglophone, l'institution serait totalement inconnue du Canada français. Pour notre part, ce fut toute une révélation de constater de visu la besogne accomplie par cette énigmatique institution qui n'a pas d'immeuble à elle, ni panneau ou affiche extérieurs.

Dès sa fondation, la Y.M.C.A. de Montréal comprit l'importance des cours du soir comme complément de culture pour la jeunesse que les nécessités de la vie contraignent à laisser l'école prématurément. Aussi bien, elle institue en 1873 des cours du soir de sténodactylographie. A cela elle ajoutera avec les années un grand nombre d'autres matières de manière à offrir au studieux l'équivalent complet — moins une année, la dernière —

troisième étages de l'immeuble de la rue Drummond. Le matériel scientifique est renouvelé, les classes et les salles augmentées. En 1931, le Junior College of Arts, Science and College est lancé avec deux années complètes d'études secondaires (college work), menant au Diploma of Associate. En 1932, le Junior College offre des cours de jour comportant le programme d'études Pre-Professional and Associate. Enfin, le Junior College se mue en 1934 en une Faculté des arts, des sciences et du commerce.

Le Sir George Williams College comprend actuellement un groupe de six (6) écoles :

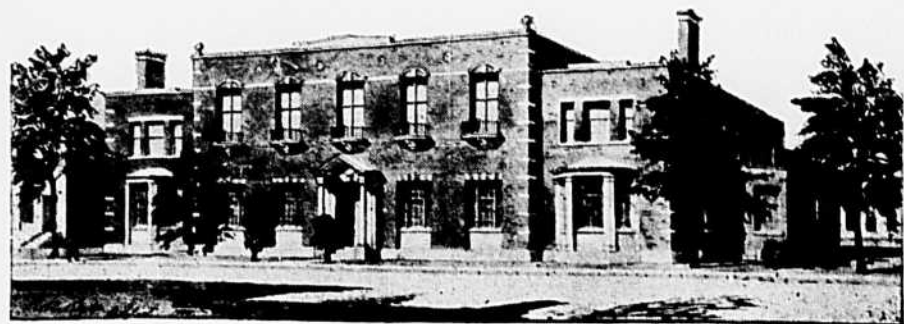
A) Faculté des arts, des sciences et du commerce (3 des 4 années du cours secondaire complet — college work).

B) Ecole des arts (beaux-arts et arts appliqués).

C) Lycée du soir (Evening High School).

D) Ecole commerciale du jour (Day Business School — pour les dames et jeunes filles seulement).

E) Institut commercial et technologique du soir (The Evening Institute of Business and Technology).



Immeuble de la succursale Southwestern de la Y.M.C.A.

du cours secondaire (Arts course). A l'heure actuelle, on songe fortement à combler cette lacune. A l'issue des études, le certificat permet au détenteur d'entrer de plein pied à l'Université McGill.

En 1920, la Y.M.C.A. inaugure le Lycée du soir (Evening High School). Comme les cours étaient de plus en plus suivis, les administrateurs, pour leur donner plus de prestige, décident en 1926 de donner à l'ensemble des classes le nom du fondateur de la Y.M.C.A. Ajoutons que deux autres institutions semblables — à Londres et à Chicago — portent également le nom de Sir George Williams. La même année, événement important, tous les cours deviennent mixtes (co-educational) sauf un. En 1928, la grande campagne de souscriptions de la Y.M.C.A. rapporte \$1,500,000 dont une partie est affectée à l'agrandissement et à l'outillage des écoles. En 1929, inauguration de la première année des arts, des sciences, du commerce et du génie. Vu l'aille nouvelle de la Central Y.M.C.A., rue Crescent, les écoles s'emparent des deuxième et

F) Ecole primaire du soir (Evening Grammar School — équivalent aux trois dernières années des écoles publiques protestantes).

On a sagement pensé à l'avenir, car les écoles peuvent recevoir facilement plus de deux mille élèves, soit le double de la fréquentation actuelle qui s'établit comme suit : 200 élèves de jour et 850 du soir. Les 136 différents cours sont confiés à 50 professeurs.

En compagnie du Headmaster, M. H. F. Hall, nous notons la bonne tenue des classes et des salles : un laboratoire de physique et de chimie pour 40 élèves ; un laboratoire d'électricité ; un laboratoire de biologie pour 30 élèves avec microscopes individuels, etc. ; une grande salle — Abner Kingman Hall — pouvant tenir 150 personnes assises ; une salle de conférences scientifiques avec sièges spéciaux et tableaux ad hoc ; trois studios pour le dessin, la peinture, le modelage, la sculpture ainsi que les arts appliqués tels que le dessin et le lettrage commercial ; 30 classes fonctionnant le jour et le soir ; enfin, une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes avec salle de lecture connexe sous la direction de deux bibliothécaires diplômés. Cette visite éclair est suffisante pour nous démontrer que la valeur de l'enseignement se compare aisément avec n'importe quelle institution de langue anglaise du continent.

Les succursales

Elles sont sept et connaissent des fortunes diverses. Quatre sont actuellement dans leurs meubles : Southwestern, Westmount, North-End et Notre-Dame de Grâce (celle-ci toutefois n'est installée que temporairement). Les trois autres : Railroad, International et Mount-Royal, sont dans des immeubles loués et se trouvent fort à l'étroit.

1) Southwestern. — Située rue Gordon, à Verdun, elle dessert, outre cette ville, Côte-St-Paul et Ville-Emard. L'immeuble, qui a été inauguré en 1930, est admirablement bien posté pour cet immense et populaire territoire. Peu d'habitations dans les



Croquis original de Paul Coze

environs. Par conséquent, tout l'espace qu'il faut pour l'exercice des sports extérieurs.

Succursale du type familial (Family Y.M.C.A.), elle loge une section féminine très active et relevant de la Y.M.C.A. Les sections féminine et masculine ont leurs salles propres et se partagent l'usage de la piscine et du gymnase. On y remarque un cafeteria. Il y a 500 membres masculins et 400 féminins.

2) Westmount. — Elle a pignon dans l'ouest de la Ville, rue Sherbrooke, face au parc Westmount. Clientèle huppée, riche. L'immeuble, inauguré en 1912, comporte tous les avantages modernes. Gymnase et piscine modèles. Le nombre des membres féminins est peu élevé. Parmi les membres masculins il y a un club d'hommes d'affaires qui est d'un grand secours pour la succursale. Les adolescents ont leur section et leurs jeux particuliers. Cercle oratoire où les leçons sont gratuites. L'immeuble renferme un cafeteria, des salons, une bibliothèque et 26 chambres à coucher. Les diverses sections donnent de nombreux diners-causeries. On compte près de 800 membres : 700 masculins et 100 féminins.

3) North End. — L'architecture est identique à celle de la précédente. L'immeuble fut en effet inauguré une année plus tard, en 1913. L'organisation est semblable, sauf quelques variantes. Les sports extérieurs sont très pratiqués. On compte environ 800 membres, dont 100 féminins.

4) Notre-Dame-de-Grâce. — L'immeuble est à un étage et en bois avec un immense terrain affecté au tennis, à la balle molle, au hockey, au ballon ovale. Peu de jeux intérieurs faute d'espace. L'été, on organise de nombreuses excursions à la campagne ainsi que des soirées de lutte, boxe, escrime, etc. Pas de section féminine. Les membres réguliers sont près de 550.

5) Railroad. — Située à la Pointe St-Charles, 360, rue Sébastopol, dans un quartier minable, cette succursale occupe un immeuble appartenant au Réseau de l'Etat. C'est à la demande expresse des autorités du Réseau que la Y.M.C.A. poursuit son œuvre auprès des cheminots. On n'y admettait jadis que des hommes. Aujourd'hui, nous dit M. Teet, secrétaire depuis 15 ans,

des adolescents et des jeunes gens la fréquentent. Le personnel est nettement insuffisant. Les revenus sont dérisoires. Aussi, pour subsister, faut-il recourir sans cesse au concours bénévole des membres.

L'immeuble n'est pas gai, noirci à l'année par les locomotives du voisinage. La piscine est en béton, pavée de briques et de petites dimensions. Les enfants seuls s'en délectent. Pas de culture physique faute d'instructeur. Le gymnase sert surtout au badminton, aux jeux de balle au panier, balle à la volée, etc. L'activité consiste surtout en la pratique des sports extérieurs sur des terrains mis à la disposition de la Y.M.C.A. par la Ville et le Réseau de l'Etat. De plus, on a organisé 90 jardins ouvriers en fournissant gratuitement graines de semence et outils. La population y est pauvre, sinon misérable. Quand une famille atteint l'aisance, elle déguerpit vers un quartier moins bruyant et plus sain.

6) International. — Comme son nom l'indique, le caractère de cette succursale est nettement cosmopolite. Toutes les nationalités se donnent ici rendez-vous, dans l'espace occupé au-dessus d'une banque, à l'angle des rues Ste-Catherine et de l'Hôtel-de-Ville. Il n'y a ni piscine, ni gymnase, ni sections athlétiques. Il n'y a qu'une salle de douches. En revanche, on y donne maintes causeries éducatives portant sur le civisme, la cuisine, et des cours de français et d'anglais. On y trouve quelques petits jeux d'intérieur. Les recettes défraient à peine le quart des dépenses. Le déficit est comblé par la Central Y.M.C.A. qui offre également l'hospitalité de sa maison aux membres pour l'athlétisme.

7) Mount-Royal. — La succursale occupe deux étages au-dessus d'un magasin, rue du Mont-Royal, près de la rue Papineau. Ameublement rudimentaire. Pas de piscine ni de terrain de jeux adjacent. Gymnase : cours de culture physique et pratique des sports individuels et d'équipe. Les sports d'extérieur sont très populaires et se pratiquent sur les terrains de la Commission scolaire protestante. Pas de section féminine bien que les épouses des membres viennent jouer au badminton. Le nombre des membres s'établit autour de 300.

Jean-Robert BONNIER

La langue du sport

Je renvoyais il y a quelque temps aux journaux français nos chroniqueurs sportifs en quête de cette élégance minime qu'on appelle la correction.

Quelques-uns d'entre eux n'y sont pas encore allés.

Voici, prises au hasard, quelques perles extraites de leur charabia.

« Cette fin de partie ne sera pas oubliée bien vite, car elle donna des milliers d'émotions ». On dit : « ne sera pas oubliée de sitôt » : — quant aux émotions, elles n'appartiennent pas à la catégorie des choses qui se comptent, du moins dans la langue de Boileau.

« Ollie Tucker connecta pour un coup dans le centre ». L'expression soulignée est empruntée sans doute à l'idiome tsonnontouan.

« Dès la première manche, Appleton fut dans le trouble ». Monsieur le chroniqueur, choisissez le français ou l'anglais, et laissez l'autre.

Ces perles fines se trouvent comme par hasard dans la page sportive du DEVOIR, 24 septembre 1935. Le DEVOIR veut-il gagner des médailles académiques ?

La vérité est que ces messieurs ne croient avoir rien à apprendre. (J'en cite un, mais ils sont légion). Ils vous répondent qu'ils sont gens pressés, qu'il faut beaucoup traduire, qu'ils sont souvent obligés d'accepter de confiance une rédaction étrangère. Pur mensonge, vous dis-je, de leur paresse, j'ose à peine dire : de leur suffisance.

La langue du sport est une langue technique. Il faut la connaître. Elle ne s'invente pas. Le chroniqueur devra indispensablement l'étudier dans les livres, puis s'en faire une habitude en lisant les chroniques bien faites (il

n'existe pas de ces chroniques au Canada, pour les sports).

On fait des efforts inouïs pour franciser les jeux dans les collèges et les écoles. La besogne accomplie dans la journée, chaque soir le rédacteur sportif s'amène qui la sabote avec un imperturbable sang-froid.

Auguste BENOIT

(La BOUSSOLE)

La flèche du Parthe

Une femme, excédée des ripostes grossières de sa servante, lui fait rassembler ses cliques et ses claques et la met à la porte.

Le chien était couché dans le vestibule.

En passant près de la bête, la servante s'arrête, tire sa bourse et lui jette vingt sous.

Comme la dame s'indignait de lui voir gaspiller ainsi son argent :

— Taisez-vous donc, not'dame, qu'elle répond. La pauvre bête a bien gagné un pourboire. Elle nettoierait si bien les assiettes que je n'ai jamais eu la peine de les laver.

Un bon mot

Tristan Bernard alla trouver un jour Michel Simon et lui dit : « Prête-moi cent francs tout de suite, je te dirai après pourquoi. »

— Voilà, dit le « petit beau-frère » de Jean de la Lune, maintenant, dis-moi pourquoi.

— Parce que j'en ai besoin », répondit l'auteur du Petit Café.

LE LASSO

Le peintre Paul Coze, qui est d'autre part un « chef scout », vient de consacrer au lasso un très intéressant ouvrage orné de croquis originaux et de photographies, écrit au retour d'un voyage au pays des cow-boys qui sont, chacun le sait, les rois du lasso⁽¹⁾. Nous y renvoyons les lecteurs désireux de se spécialiser dans la pratique de cet engin. Une analyse succincte de l'ouvrage nous permettra d'en retirer la « substantifique moelle ».

Le mot « lasso » vient de l'espagnol *lazo*, qui signifie piège.

La plus ancienne mention connue de cet engin semble être celle d'Hérodote : « Les Sargates, écrit-il, utilisaient les lacets de courroies qu'ils tressaient ensemble et confiants en elles, ils partaient en guerre. »

« Quand ils rencontraient leurs ennemis, ils lançaient directement leur corde dont l'extrémité portait une boucle. Alors, comme la corde encerclait ceux-ci, hommes ou chevaux, ils tiraient dessus. Pris dans un tel filet, l'ennemi succombait aussitôt. »

Les Grecs, d'après certains auteurs, auraient aussi utilisé le lasso.

En Amérique, après avoir servi à la chasse, il ne tarda pas à être employé comme arme de guerre. De nos jours, il sert aux gardiens de la Camargue.

Si l'on en croit le Dictionnaire Larousse, il aurait donné naissance à un jeu d'enfants « qui consiste à passer en courant le nœud coulant d'une corde dans un piquet fixé en terre ». Nous avouons n'avoir jamais vu d'enfants jouer à ce jeu.

Paul Coze donne tous renseignements utiles sur le choix et l'entretien du lasso, les différentes coses ou « hondas », et sur la technique du lancer :

Le lasso est une corde tressée (le plus souvent à 3 torsions), qui peut être en lanières de cuir, en fibre végétale, en chanvre, etc... Elle a généralement 10 à 12 millimètres de diamètre et sa longueur varie de 10 à 30 mètres. Son entretien est très délicat et l'on doit éviter soigneusement la poussière et l'humidité.

La corde est terminée par un nœud ou par une cosse ou « honda » métallique. Cette dernière facilite le glissement, mais elle offre le désavantage d'augmenter le poids.

Après avoir bien lové ou enroulé le lasso, on le lance par *coup droit* ou par *moulinet*. La première méthode convient au piéton arrêté ou en déplacement lent, la deuxième au piéton en marche ou au cavalier (voir le croquis). Il faut toujours débiter par la première et ne passer au moulinet que lorsque l'on est déjà entraîné au coup droit. Pour l'un et l'autre exercice, on commence à 3 ou 4 mètres sur but fixe, puis l'on s'éloigne à 8 ou 10 mètres ; enfin l'on s'attaque à un but mobile.

Dans le *coup droit*, la recom-

mandation essentielle est la suivante : le nœud coulant ne doit pas décrire une parabole pour aller s'abattre sur le but, mais être lancé directement, à toute force.

Dans le *moulinet*, on fait tourner le nœud coulant au-dessus de la tête par un mouvement du poignet. Le plan que dessine la boucle doit être parallèle à celui qu'elle aura en arrivant sur le but (fig. 2). Le moulinet présente cet avantage qu'il permet au lanceur de se déplacer, de pivoter sur lui-même et de lancer avec plus de vigueur.

Le lasso, pour les cow-boys, est un engin utilitaire servant à capturer les chevaux sauvages ou « bronchos » qui leur servent de monture, ou le bétail dont ils ont la garde.

Peu à peu, suivant la pente naturelle de tous les sports, ils ont créé des championnats ou « rodeos » qui se disputent, comme un match de ballon, devant de nombreux spectateurs. Paul Coze fait de ces rodeos une peinture très vivante.

De véritables jeux sont nés de la pratique du lasso, que tous les scouts connaissent aujourd'hui plus ou moins.

Commandant STEFANI
(De l'Éducation Physique)

La visite médicale de l'archange de bronze

Même les archanges ont besoin de soins médicaux surtout lorsqu'ils en ont été privés pendant 37 ans.

C'est pourquoi Saint Michel, capitaine des Anges, va être ausculté, spécialement en ce qui concerne la solidité de ses pieds, par un groupe de « docteurs » et architectes.

Ce Saint Michel est en bronze : statue de 13 pieds de haut, il est perché depuis 1898 sur la pointe du clocher du magnifique monastère-forteresse-église-prison du Mont Saint Michel à 425 pieds au-dessus des flots. Jusqu'à l'heure actuelle il a défié les tempêtes et la foudre : il semble robuste et solide.

Mais l'est-il ?

C'est ce que les « docteurs » vont s'efforcer d'établir. Ils ont été désignés par la Commission française des monuments historiques pour faire visite à Saint Michel, la première visite que les hommes aient rendu depuis plus d'un tiers de siècle à cet exilé que l'on a placé si haut que malheureusement personne ne peut se rendre compte de sa beauté et de sa noblesse.

Est-il encore solide ? Y a-t-il un risque qu'il se détache de la flèche et, perdant l'équilibre, s'effondre sur la merveille et mette en danger peut-être, la vie de touristes ou de pèlerins ? Les « docteurs » auront à répondre à ces questions. Si le diagnostic est « faiblesse des pieds » les remèdes appropriés seront prescrits immédiatement et sa position renforcée par les moyens nécessaires.

Cette visite médicale explique pourquoi la fameuse flèche est actuellement entourée par un échafaudage qui est lui-même une merveille en son genre. Les « docteurs » vont escalader cet échafaudage afin d'atteindre la statue, entreprise qui n'est pas exempte de danger.

UN PROGRAMME BIEN ÉQUILIBRÉ

Vous trouverez à la Y.M.C.A. tout ce qu'il faut pour vous détendre l'esprit et le corps. La culture physique, les jeux et la natation vous tiendront alertes. Si vous aimez le chant, le théâtre, la discussion, si vous voulez suivre des cours concernant les questions actuelles ou faire partie de comités sérieux, vous serez servis à souhait. Quels que soient vos goûts, vos ambitions ou vos besoins, le programme équilibré de la Y.M.C.A. vous donnera satisfaction. Venez vous renseigner sur place.

CENTRAL YMCA

1441 EST, RUE DRUMMOND Téléphone : MARquette 8331
WESTMOUNT NORTH END SOUTHWESTERN N. D. G.
MT-ROYAL INTERNATIONAL PTE-ST-CHARLES

La
BIÈRE EN
BOUTEILLE
se vendant
le plus
AU
CANADA

BIÈRE
BLACK HORSE
DAWES

LE
Mouvement
AUJOURD'HUI
est en faveur des

Cigarettes
GRADS

52 "Mains de Bridge", en série ou non, sont acceptées.

"UN CHANGEMENT POUR LE MIEUX"

L. O. GROTHE LTÉE — MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

La SCÈNE et L'ÉCRAN.

LES films DU JOUR

Stradivarius

Sandor Keleky, jeune officier hongrois, hérite d'un violon dont il reconnaît la qualité exceptionnelle. Il le fait expertiser chez un maître et on découvre que l'instrument est une pièce unique : le fameux violon Béatrix qui ne cessa de porter malheur à tous ceux qui le possédèrent de Stradivarius, qui le fit, à l'oncle de Sandor. Cette découverte trouble singulièrement un élève du maître, Maria Belloni, jeune italienne pauvre et honnête dont l'officier subit le charme. Celui-ci, brave comme on ne l'est plus, défie le destin et s'enfonce avec délice dans une idylle de plus en plus tendre avec Maria. Il va jusqu'à quitter l'armée pour l'épouser. Mais la guerre éclate, (on croirait vraiment que le violon en fut la cause) Sandor reprend son grade et part. Maria retourne dans son pays, maintenant ennemi de celui de son fiancé.

Le violon, que Sandor a apporté avec lui, continue la série de ses méfaits : le bataillon de Sandor est attaqué par un détachement italien et réduit à néant ; Sandor, gravement blessé, est transporté à bord d'un train-hôpital et soigné par un médecin qui n'est autre que le nouveau prétendant de Maria. Le violon, lui, par étapes, tombe entre les mains du médecin qui en fait cadeau à Maria. Celle-ci apprend que Sandor vit, le médecin comprend qu'il est de trop et se sacrifie. Maria brûle le violon et tombe dans les bras de Sandor.

In vraisemblable tant que l'on voudra, cette histoire n'est ni plus bête ni moins originale qu'une autre. Elle possède, en tous cas, cette qualité essentielle d'être bien racontée.

Stradivarius rappelle Barcarolle. La même atmosphère mystérieuse et romanesque enveloppe les amours tragiques de héros qui se ressemblent d'autant plus que, dans les deux films, les mêmes acteurs les interprètent. Cette filiation de Stradivarius à Barcarolle, on ne peut guère s'en plaindre puisque le premier fut excellent et que le second ne lui est en rien inférieur. On y retrouve les mêmes qualités techniques, le même découpage bien fait qui communique au film un rythme sans heurts, de très bonnes scènes rétrospectives qui retracent l'histoire du violon depuis sa fabrication à Crémone par le célèbre luthier, une excellente photographie et, par-dessus tout, une interprétation de valeur.

Edwige Feuillère, qui ne cesse de recueillir à la scène comme à l'écran des lauriers mérités, joint à un charme personnel un très beau talent qui la sert admirablement dans ces rôles pénibles d'amoureuses romantiques. Pierre Richard-Wilm continue à affirmer un talent certain. Jean Galland, artiste méconnu si l'on en juge d'après les petits rôles qu'on lui confie d'habitude, est parfait de sobriété, de pathétique contenu.

Fanfare d'amour

Deux musiciens, Jean et Pierre, ne peuvent trouver d'engagement, lorsque le hasard les fait assister à une répétition de l'orchestre féminin des Tullipes. Deux musiciennes manquent ; Pierre et Jean ont tôt fait de se procurer de charmants costumes de payannes hollandaises et de se faire agréer comme membres remplaçants. Comme chacun le sait, l'habit ne fait pas le moine et Pierre et Jean, malgré leurs jupes, sont très sensibles au charme des musiciennes, surtout de Gaby. Sous leurs costumes, tantôt masculins, tantôt féminins, Pierre et Jean se lancent dans des situations assez piquantes, jusqu'au moment où un spectateur entreprend d'embrasser Gaby. Jean oublie son costume, bondit

sur l'agresseur et dans la bagarre perd sa perruque. Les spectateurs croient qu'on a voulu se moquer en travestissant des musiciens en musiciennes. La bagarre devient générale et Jean en profite pour enlever Gaby.

La réalisation est tout aussi amusante que l'invention même. Richard Pottier, le metteur en scène d'Un oiseau rare, affirme une fois de plus ses talents de parfait cinéaste. Son film est monté de main de maître. Après un démarrage dont la lenteur tient à la complexité du sujet, le film devient étourdissant d'esprit, de trouvailles originales habilement exploitées par des prises de vues d'une étonnante ingéniosité.

Une excellente distribution s'ajoute aux autres qualités de Fanfare d'amour. Betty Stockfeld et Fernand Gravey y trouvent leur meilleur rôle. Gaby Basset, Jane Lamy, Carette et Larquey sont d'excellents acteurs qu'on a très bien su employer.

Louis PELLAND

ÉCHOS

Concert radiophonique

Dimanche prochain, 1er décembre, l'orchestre de la General Motors exécutera le programme suivant sous la direction d'Erno Rapee et avec le concours de Maria Jeritz, soprano :

Prélude de Lohengrin de Wagner (orchestre) ; « Adieu, forêt » de Jeanne d'Arc de Tschakowsky et « Voi lo sapete » de Cavalleria rusticana de Mascagni (Maria Jeritz) ; Polka et Fugue de Schuanda de Weinberger (orchestre) ; « Adagio pathétique » de Godard et « Kabarinika » de Tschakowsky (orchestre) ; « Liebesleid » de Kreisler et « Ich bin Verliebt » de Lehár (Maria Jeritz) ; Ouverture de Guillaume Tell de Rossini (orchestre).

Le rôle du critique

Au cours d'un récent discours l'éminent président de la Critique dramatique et musicale parisienne esquissait en ces termes le rôle du critique :

Justement parce que le théâtre a du mal à se défendre, il a de plus en plus besoin de nous. Seulement, nous nous trouvons en présence d'une sorte de dilemme. Faut-il lutter contre la crise du théâtre par une constante indifférence ou par une complète sincérité ? A mon sens, la réponse n'est pas douteuse, c'est la seconde qui doit l'emporter sur la première. Nous devons à nos lecteurs, aux auteurs, aux directeurs, aux artistes, nous nous devons à nous-mêmes d'être sincères, honnêtes, de ne point mentir et cela dans l'intérêt essentiel du théâtre. Lorsque les directeurs nous reprochent, comme aggravant la crise, nuisant à l'intérêt de leur métier, au développement de l'art dramatique, un excès de franchise de notre part, je crois qu'ils se trompent ; ce qui leur nuit à eux et nuit au théâtre, ce sont les articles complaisants, mensongers qui non seulement n'abusent personne mais nous feraient vite tenir en suspicion par nos lecteurs n'apportant plus désormais crédit à nos éloges mensongers, se détachant de nous, rejetant notre influence, résolus à ne se fier qu'à eux-mêmes, ce qui risquerait de les entraîner, de nous entraîner, d'entraîner à leur suite le théâtre assez loin et peut-être assez bas, car sans mesure du goût du public, il n'est pas tout à fait inutile de l'éclairer, de le régenter, de le redresser même parfois si l'on peut et l'on y parvient par une entière honnêteté critique, une totale sincérité. Cela, du reste, les directeurs, les auteurs, les artistes ont fini par le comprendre et depuis quelque temps l'accord règne entre auteurs, directeurs et critiques, les premiers ayant concédé, généreusement, intelligemment à ceux-ci le droit, le pouvoir, le devoir de dire, d'écrire sans ambages la vérité, ou ce qu'ils estiment être la vérité et elle semble finie, nous l'espérons du moins, l'ère des protestations, des ridicules représailles, ou pour employer un mot bien d'actualité, des sanctions punitives appliquées à des Aristarques trop sévères, c'est-à-dire trop francs.

Défense de voler !

En raison du tragique accident qui a coûté la vie à Will Rogers, la plupart des contrats des vedettes, metteurs en scène, scénaristes, etc., comporteront désormais l'interdiction formelle pour leurs bénéficiaires d'utiliser l'avion.

On estime en effet que la mort de Will Rogers représente pour la firme qui le comptait parmi ses vedettes, une perte réelle de 75 millions. Par ailleurs, durant ces derniers mois, les accidents d'aviation ont coûté de véritables fortunes aux studios. Une récente catastrophe, au cours de prises de vues, coûta à la firme 37,500,000 francs...



Lucienne Boyer, que le public montréalais applaudit de nouveau dans son spectacle des « Variétés continentales ».

ATOUT... COEUR

Et la partie est terminée. Nous ignorons les pertes matérielles. Du côté artistique, l'échec est complet. Que cette tentative sur laquelle on fondait tant d'espoirs ait tenu le coup durant la période prévue, cela ne compte guère puisque, selon toute vraisemblance, le crépuscule du théâtre s'annonce une fois de plus, peut-être définitivement. Car il était bien entendu que dans le cas où « la série Schauten » ne remporterait pas un succès raisonnable, se terminerait l'aventure.

Les quelques semaines de théâtre qui viennent de nous être données ne furent très brillantes ni sur la scène ni dans la salle. Ce qui revient à dire que si le théâtre est encore à l'agonie, c'est un peu la faute de tout le monde. Les faits sont là : d'une part, la direction nous avait annoncé des merveilles et n'a rempli qu'à moitié ses promesses. Si quelques acteurs étaient excellents, d'autres l'étaient beaucoup moins ou ne se donnaient pas la peine de prouver leur talent. Quant au répertoire, il déplaît à tous : au grand public, parce qu'il n'était pas suffisamment bouffé ou laïoyant, à d'autres parce que des pièces telles que Rouge et La route des Indes ne valent que par leur prétention à la haute comédie, alors que Mon ami Teddy, L'Amant de Mme Vidal et Atout... coeur ne cherchent qu'à amuser et d'une façon assez simpliste. On nous avait de plus promis que les acteurs sauraient leur rôle. Or, à quelques exceptions près, personne, du moins le lundi soir, ne possédait son texte de façon satisfaisante. On me saura gré de le dire aujourd'hui pour la première fois.

Que le public n'ait pas été pleinement satisfait, on le comprend. Qu'il ait poussé le mécontentement jusqu'à s'abstenir systématiquement d'assister aux spectacles, on le comprend moins, car ces spectacles, malgré leurs lacunes, valaient d'être vus.

Puisqu'il me faut rendre compte du dernier spectacle, je dirai seulement que la pièce qui sert de prétexte aux adieux de la troupe Schauten est agréable, sans plus. C'est une comédie légère, écrite par un cinéaste égaré au théâtre. Ainsi s'explique la manière de Félix Gandéra, qui supplée à la profondeur de son sujet par beaucoup de mouvement extérieur. D'autre part, le calembour tient trop souvent lieu d'esprit et, aux moments où la comédie menace de prendre un ton plus

élevé, d'ennuyeux sermons viennent tout gâter.

L'interprétation vaut par la présence de M. Schauten, qui laisse le souvenir d'un acteur consciencieux joignant à un très beau talent le plus solide métier. Les autres interprètes font excellente figure, comme par les semaines passées.

Un dernier mot : il faut que le théâtre vive et il ne peut vivre que par l'appui de l'Etat. Le théâtre réclame sa part du gâteau que se partagent les beaux-arts, la musique et la littérature.

Louis PELLAND

LE PROSCRIT

Drame Express

Personnages :

LABORIN, proscrit.

MÉLANEAU, montagnard.

La scène se passe dans une maison rustique, située dans un pays de montagne, à une certaine distance de la frontière. Il est nuit au dehors. La tempête fait rage. La pluie crible les vitres.

Mélanneau, le montagnard, est assis auprès de son feu.

On frappe à la porte... Silence... On frappe de nouveau. Mélanneau se décide à aller ouvrir. Entre Laborin, le proscrit couvert de boue, trempé de pluie. Il parle d'une voix haletante.

LABOURIN

Qui que vous soyez, ayez pitié d'un homme traqué... Ma tête est mise à prix...

MÉLANEAU, intéressé :

Combien ?

(Exit Laborin.)

FIN

Tristan BERNARD

Explication

Nous regrettons, et nous nous excusons, d'avoir privé nos lecteurs de l'avantage de lire, avant d'aller voir le film, le scénario de Coeur de père, que l'abondance de matière nous a empêchés de publier en même temps que l'appréciation de notre critique, ainsi que nous voulions le faire.

N. de la R.

A propos d'une conférence-audition

JEUDI SOIR, le quatorze (14) du courant, les moines bénédictins de St-Benoît-du-Lac donnaient dans la chapelle du collège St-Laurent une conférence-audition de chant grégorien. Le conférencier décrivit sommairement l'évolution historique de la musique grégorienne et appuya sur l'attitude des papes, spécialement Pie XI, qui recommandent instamment l'usage dans l'Eglise de cette musique religieuse, la seule qui soit proprement liturgique. Les moines bénédictins, qui furent toujours fidèles à la tradition grégorienne, tâchent à la réalisation de ce désir du souverain Pontife.

Nous applaudissons de tout cœur à cette initiative et nous souhaitons le succès à ces apôtres d'un art qui ne fut pas dépassé tant il semble penché au bord même de l'Harmonie incréée, comme nous ouvrant dans une surhumaine vision le secret abîme de joie. Quel bonheur ce serait, à tous les points de vue, qu'une si belle prière remplaçât les odieuses messes de Pérosi, la lourde pompe théâtrale de Dubois et tant d'autres platitudes et mélanges infects dont s'accompagne d'habitude le service divin dans nos églises.

Mais le tout n'est pas de chanter du grégorien ; Dieu sait quels massacres on en fait ! Il y a la manière de le chanter. La merveilleuse illustration que nous en donnèrent les moines fut leur meilleur argument en faveur de cette musique. Connaissance et maîtrise du rythme, du volume, qualité sonore, voilà ce qu'ils nous offrirent. Je suis sûr que tous ceux qui étaient présents conservent comme une perle parfaite leur impression de ce soir-là. Tout d'ailleurs concourait à créer une impression magnifique : l'atmosphère agréable de la chapelle, l'ogive élancée du chœur qui encadrait, échelonnés sur les degrés de l'autel, les moines en grandes robes noires, la tranche rouge de leurs livres à la main. Cela évoquait pour nous, cette atmosphère, le merveilleux tableau où les frères Van Eyck représentent le chœur des anges.

Nous devons aux moines de St-Benoît-du-Lac un de ces grands moments où l'être se retrouve libéré au-dessus de lui-même.

Malheureusement, cela était entamé, morcelé, par des explications techniques, assaisonnées de comparaisons d'un caractère vulgaire qui détonaient là, enseignement qui aurait pu avoir quelque intérêt pour des spécialistes mais qui, si longuement étalé, ne faisait qu'alourdir le programme.

Et puis, qu'il nous soit permis de remarquer qu'en servant gauchement les meilleures causes on risque de les discréditer. Quand donc finira-t-on de comparer les choux et les carottes à seule fin de dire que les choux sont supérieurs aux carottes ? Nous ne sommes pas seuls à souffrir de cette maladie qui est bien un vice de l'intelligence, étroitesse d'esprit qui est une fausseté d'esprit. Un conférencier français disait l'autre jour pour relever la France de la Renaissance par rapport à l'Italie de la même époque (réhabilitation oiseuse) que « la colonnade du Louvre vaut bien quelques tableaux bien réussis ». Non pas seuls, mais nous en souffrons d'une façon plus générale, à cause de notre manque de culture. Un professeur de philosophie, pourtant intelligent, se croyait obligé d'affirmer que « la philosophie est supérieure à la littérature ». Comme si une belle chose ne valait pas une chose vraie, comme si la Beauté n'était pas, au même titre que la Vérité, un attribut de Dieu.

Blonds ou bruns ?

Les anciens héros étaient-ils blonds ou bruns ?

Cette question, qui peut nous paraître, à nous, dépourvue d'intérêt, a, par contre, une grande importance en Allemagne, en ce temps de racisme aigu.

Un collaborateur de cette revue d'outre-Rhin, qui a consulté les textes des plus grands écrivains de l'époque, croit pouvoir affirmer que, sur cent cinquante-huit personnages de premier plan, ayant occupé l'avant-scène de l'antiquité, cent quarante étaient blonds, et dix-huit seulement bruns.

Parmi les premiers figurent les noms les plus illustres des sciences et des arts. Dans la Grèce d'Homère, les héros et les dieux étaient blonds... ainsi, d'ailleurs, qu'Achille, Agamemnon, Ulysse.

Les femmes de l'époque devaient, évidemment, préférer les blonds !

J'aurais bien envie de m'étendre ici (ou de tomber) sur un certain professeur de littérature titré et attiré. La plus véridique enseigne qu'on pourrait afficher à l'entrée de ses nombreux cours serait ainsi conçue : « ANTIQUAIRE EMPOUSSIÉRE, BOURDES EN TOUS GENRES ». Mais cela m'entraînerait trop loin, jusqu'à une sainte rage. Cela dépasserait d'ailleurs l'intention modérée de ces remarques, car l'être en question exigerait de notre sincérité un démolissage total, une propre pendaison !

Pour revenir au conférencier de jeudi soir, il affirmait qu'une messe grégorienne est bien préférable au concert où se lamente et se trémousse le chanteur, comme s'il éprouvait « les douleurs de l'enfantement » (sic). C'est évident, mais l'affirmation est réversible et l'on a souvent l'occasion de dire que tel bon chanteur nous a élevés plus près de Dieu que telle messe de grégorien hurlée à nous chasser du temple. Pourquoi comparer le meilleur d'un ordre au pire d'un autre ? C'est un procédé faux dont se passeraient fort heureusement toutes les bonnes causes. L'art grégorien et l'art « moderne », c'est-à-dire profane, apportent à l'homme chacun sa vérité ; ils ne s'excluent pas, tous deux ont droit de cité. Naturellement, il faut distinguer les ordres et, dans leur hiérarchie, mettre au sommet ce qui a rapport à la prière et au service divin. Mais cela ne donne pas droit de nier ce qui ailleurs participe à l'Etre.

Le malheur, c'est que de tels procédés, ou plutôt, car nous ne voulons d'aucune façon mettre en doute la sincérité de ceux qui parlent ainsi, une telle étroitesse d'esprit jette le discrédit sur les meilleures causes, sur des corps sociaux et même sur un ordre d'idées tout entier, qui n'en sont pas responsables.

H. de St-Denis GARNEAU

Une aventure amoureuse de Wagner à Bordeaux

Maurice Ferrus vient de rappeler dans son livre « Une aventure amoureuse de Richard Wagner à Bordeaux », un épisode de la vie du grand musicien qui explique que « Lohengrin » a été composé à Bordeaux.

Mme Jessie Laussat, épouse d'un négociant en vins de Bordeaux, admirait, paraît-il, en Wagner, le compositeur et adorait l'homme. Selon Maurice Ferrus, ce fut, pour tous deux, le coup de foudre, un vrai roman d'amour stimulé par la musique, les promenades au clair de lune, les tête-à-tête, etc... Mme Laussat offrit même de placer à la disposition de Richard, une pension de 3,000 francs, en raison de ses grands embarras financiers, et cette attitude empêcha qu'il ne demeurât indifférent.

Finalement, il revint en Suisse, où il reçut une lettre de Jessie, lui annonçant son intention de divorcer pour l'épouser. En même temps, elle l'avertissait que son mari, homme très jaloux, était au courant de leur intrigue, et lui conseillait d'être prudent.

Immédiatement Wagner partit pour Bordeaux, envoya une lettre d'amour enflammée à Jessie et s'efforça de la joindre. Mais elle, suivant la parole de Napoléon qu'en amour la seule victoire est dans la fuite, avait disparu avec son mari, et Wagner ne put jamais la revoir. Il lui écrivit cependant d'autres lettres qui furent interceptées et détruites avant qu'elles puissent parvenir à destination. Puis, son passeport n'étant plus en règle, Wagner dut retourner précipitamment en Suisse, et là finit son aventure de Bordeaux.

Cet événement lui inspira toutefois la composition de « Lohengrin ».

France Film

ALBERT PREJEAN et MAX DEARLY

PARIS-CAMARGUE

EN PROGRAMME DOUBLE

avec ROGER TREVILLE

et GERMAINE AUSSEY

Parlez-moi d'amour

Un film basé sur la chanson rendue célèbre par Lucienne Boyer

CINÉMA DE PARIS

France Film

PIERRE-RICHARD WILM EDWIGE FEUILLERE

et JEAN GALLAND

STRADIVARIUS

Un film qui rappelle l'histoire d'un violon célèbre

EN PROGRAMME DOUBLE

avec ARMAND BERNARD

et FLORELLE

NUIT DE NOCES

SAINT-DENIS

la Vie Économique

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

Le traité de réciprocité et l'agriculture canadienne

Il est trop tôt encore pour déterminer de façon certaine quels avantages les cultivateurs canadiens retireront du traité de réciprocité. Si les prix américains restent au niveau actuel, nos exportations de bestiaux, de beurre, de fromage vers les États-Unis augmenteront sûrement dans de larges proportions. On estime déjà à un cent la livre la hausse des prix intérieurs des produits de l'élevage. Une baisse des prix américains rendrait prohibitifs les tarifs fixés par les contingents du nouveau traité. Des renseignements qui viennent de Washington indiquent heureusement que le niveau actuel des prix américains ne bougera pas avant l'automne de 1936. Que ces conditions se réalisent et nos éleveurs canadiens sont assurés de vendre aux États-Unis une moyenne de 225.000 têtes de bestiaux. Les calculs les plus sûrs fixent déjà la plus-value de l'élevage canadien à environ 65 millions de dollars.

Profiteront aussi du nouveau traité les producteurs de beurre et de fromage des provinces de Québec et d'Ontario. La production du beurre, pour les neuf premiers mois de cette année, est déjà de 1.7 pour 100 supérieure à celle de l'an dernier pour la même période. Cette augmentation ne provoquera vraisemblablement pas une baisse des prix, à cause du nouveau débouché américain.

L'augmentation de la production agricole et le relèvement des prix ranimeront la vie économique du pays. A un pouvoir d'achat plus grand chez les ruraux correspondront inévitable-

ment une reprise des affaires et une liquidation plus facile des dettes agricoles.

On ne manquera certainement pas de dire, dans les milieux d'opposition systématique, que le nouveau traité frappe durement les jardiniers et maraîchers. En revanche, on ne songera pas que l'horticulture a souffert de la crise et de la mévente comme l'ensemble de la production agricole. De nombreux cultivateurs, qui avaient délaissé l'élevage et la grande culture pour l'horticulture, reviendront à leurs anciennes méthodes d'exploitation, surtout s'ils y voient une source certaine de profits. De cette façon, maraîchers et jardiniers ne se ressentiront pas trop des conséquences du nouveau traité. Ne profiteront-ils pas eux-mêmes de l'augmentation du bien-être général ?

M. King et l'« expérience »

Bennett

M. King et ses ministres n'ont pas tardé à se mettre à la besogne. Après le traité de réciprocité, c'est l'« expérience » Bennett qui fait l'objet des préoccupations du nouveau cabinet. Pour ne pas s'aventurer au hasard dans la voie des expériences économiques et sociales, M. King et ses collègues veulent savoir où nous conduisent les législations de M. Bennett. La Cour Suprême aura donc fort à faire avant le prochain congrès interprovincial. Ce qui retient l'attention des milieux politiques d'Ottawa, à l'heure actuelle, c'est le sort qu'on fera aux lois sur l'industrie et le commerce. Un bon nombre de sociétés qui comptaient beaucoup sur la réglementation (à la hausse) des prix, laissent déjà percer leur mécontentement. On abandonnera vraisemblablement toute idée de soutien des prix par voie d'action législative. Ce n'est pas le consommateur qui se plaindra des effets de cette déflation nécessaire. Toutes les demandes et requêtes adressées à la Commission chargée d'appliquer le New Deal canadien sont classées, jusqu'à ce que la Cour Suprême ait fait connaître sa décision. Le ministre King, en se montrant aussi prudent, ne fait en somme que

se conformer aux termes de son mandat. Le pays, qui a rejeté l'« expérience » Bennett, n'attend pas autre chose de son nouveau gouvernement.

L'Angleterre et la réciprocité

Dans la conclusion de son récent traité de commerce avec les États-Unis, M. King a passé outre aux conseils du GLOBE, qui préférait à ce traité l'extension de nos relations commerciales avec les pays de l'Empire britannique. C'est une belle chose que le loyalisme envers l'Angleterre, mais pas quand il prétend servir de règle intangible en matière de politique commerciale. En admettant que l'on puisse toujours retirer des avantages marqués de tout commerce avec le Royaume-Uni, ce qui est fort improbable, il est certes plus logique de le favoriser par des tarifs préférentiels. Mais, pour le moment, notre voisinage avec les États-Unis, dont le chiffre de la population est si imposant, nous oblige à voir dans ce pays un marché tout trouvé, aux possibilités presque illimitées.

Le traité de réciprocité qui vient d'être conclu avec Washington contribuera à redonner un regain d'activité à notre industrie, mille fois plus que ne l'aurait fait une augmentation quelconque de nos exportations en Angleterre. Si, dans la tendance générale du commerce canadien, il y a une proportion d'échanges avec le Royaume-Uni plus forte qu'avec toute autre contrée, c'est dû aux conférences impériales qui n'ont d'autre but que de nous lier étroitement à l'Angleterre. Pourtant les débouchés anglais pour les produits de nos industries sont assez limités. Les États-Unis, qui ont toujours été, avec l'Angleterre, nos meilleurs clients, nous offrent quelque chose de mieux. Au lieu de faire que nos exportations aux États-Unis représentent le tiers seulement de nos exportations totales, lesquelles s'élevaient en 1933 à \$480,713,797, la nouvelle politique tarifaire de M. King assurera au Canada une augmentation du volume de ses échanges avec le pays voisin.

Dans les limites de l'Empire britannique, le commerce sera au reste toujours difficile à établir à cause des complications devenues traditionnelles lorsque les représentants de Downing Street confèrent avec les délégués canadiens. Il est rare qu'il ne survienne pas d'esclandre au cours de ces discussions, qu'on ne se mette à crier à la mauvaise foi des « autres ». Du côté des Anglais a même pris naissance le préjugé suivant lequel la malfacon est une pratique courante dans nos industries. En fait d'obstacles à vaincre dans un programme d'extension des échanges commerciaux, c'en est un d'importance. Et je ne parle pas de la diminution de notre crédit national à Londres. Pourquoi alors ne pas approuver le gouvernement canadien lorsqu'il se prévaut de son autonomie pour conclure les traités de commerce qui l'avantagent, et avec les pays qu'il lui plaît ? Sans retard, M. King s'est appliqué à cette tâche avec succès. Pour lui reprocher cette saine initiative, il n'y aura que les fanatiques du « loyalisme », constamment prêts à sacrifier les intérêts du Canada quand la Grande-Bretagne semble pouvoir en retirer profit.

Jean-Marie NADEAU

L'industrie du tabac dans l'Ontario

Les huit millions de dollars auxquels les experts évaluent la récolte ontarienne de tabac traité par la chaleur semblent devoir être dépassés par le chiffre des achats effectués ces jours derniers par les manufacturiers canadiens et anglais. Il n'y a encore que quelques années, la culture du tabac se restreignait à vrai dire aux récoltes de quelques fermiers qui ne cultivaient que pour leur usage personnel ou pour un marché local forcément restreint. Actuellement, environ 30.000 acres de la meilleure terre du sud de l'Ontario sont exclusivement consacrés à la culture scientifique du tabac. La récolte de cette année atteint 35.000.000 de livres et représente une valeur marchande de \$3.000.000 plus élevée que celle de l'année 1934. Le tabac utilisé dans la fabrication des meilleurs cigares, cigarettes, etc., est en

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

Une déclaration extraordinaire

Le marché des valeurs mobilières du continent nord-américain n'a pas manqué d'être influencé par les déclarations, au moins inattendues, de M. Eccles, président du conseil d'administration de la Banque fédérale de réserve des États-Unis. A la fin de la semaine dernière, M. Eccles a invité le public à revenir sur le marché des valeurs mobilières et à spéculer de nouveau, afin de contribuer à la renaissance de la confiance et à la reprise des affaires. Le président du conseil d'administration de la Banque fédérale a même ajouté que le gouvernement actuel, qui a maintenant la haute main sur le système de la Réserve, ne freinerait pas le mouvement spéculatif du public.

C'est là ce qui peut s'appeler une déclaration unique, en ce sens qu'elle est presque officielle et qu'elle indique la politique qu'entend suivre le gouvernement. L'appel est d'autant plus intéressant qu'il montre la victoire des financiers orthodoxes sur les professeurs, partisans de l'économie dirigée. La spéculation encouragée par le gouvernement, c'est une chose qui n'est pas nouvelle, mais jusqu'à ce jour elle n'avait pas été officiellement proclamée. Devant l'échec des théories du Brain Trust, il n'y avait plus qu'une chose à faire : revenir à l'ancienne méthode, après avoir introduit quelques réformes et quelques restrictions.

La hausse en perspective

Il est à craindre que la dure leçon de 1929 ne soit oubliée et que l'on assiste de nouveau à une spéculation effrénée dans tous les domaines. Cependant, on peut encore conserver l'espoir que la Banque de réserve, maintenant entièrement dominée par le gouvernement, sache restreindre dans de justes proportions le mouvement de hausse qui a suivi la déclaration Eccles. En effet, il ne faut pas oublier que le mouvement d'avance que l'on constate depuis le mois de mars est dû en très grande partie aux achats au comptant venant de l'étranger, en particulier de l'Europe, ce qui explique que le mouvement n'a pas été financé outre mesure par les banques et qu'il a un aspect plutôt professionnel.

C'est pourquoi il est bon de faire preuve d'une certaine prudence dans les transactions et de ne pas attendre des merveilles de la hausse que l'on constate actuellement.

Les spéculateurs modérés doivent toutefois suivre avec attention la grande partie de provenance canadienne, contrairement à ce qui se faisait autrefois, alors qu'on utilisait du tabac de provenance étrangère, américain ou autre, cependant que le tabac canadien était l'objet d'une demande considérable sur le marché britannique.

C'est à l'Imperial Tobacco Company Limited, laquelle achète une grande partie de la récolte canadienne, que l'on doit en grande partie les progrès réalisés dans les centres de culture de tabac canadiens, car cette compagnie a toujours suivi la ligne de conduite qu'elle s'est tracée et qui consiste à encourager la production indigène.

Toutefois, il fallait d'abord apprendre aux cultivateurs quoi cultiver et quelles méthodes suivre pour satisfaire les goûts du public, habitué aux tabacs étrangers. C'est à ses propres frais que la Compagnie a fait venir des experts de l'étranger, qu'elle a importé des plants, qu'elle a fait des études chimiques du sol touchant l'humidité et les autres facteurs susceptibles d'améliorer la qualité de notre tabac, qu'elle a fait l'éducation technique du cultivateur sur sa propre terre en créant des champs d'expérimentation et en l'intéressant par divers moyens à améliorer et à augmenter sa récolte pour les besoins du marché canadien. On lui démontra aussi les procédés particuliers par lesquels on peut développer avec profit le marché local. Cette initiative, ajoutée aux recherches des experts du gouvernement, a largement contribué à l'avènement de la situation présente et à l'accroissement énorme des récoltes, autrefois insignifiantes, récoltes qu'on évalue aujourd'hui à plus de \$8.000.000 par année.

marché, très variable, qui peut leur fournir des occasions souvent intéressantes. En raison de l'influence du marché américain sur les places canadiennes, on peut attendre un raffermissement des positions en bourse locale, mais un choix judicieux s'impose avant l'achat d'un titre, même de tout repos.

Les valeurs canadiennes offrent sur les actions américaines l'avantage de n'avoir pas progressé aussi vite et, par suite, permettent de plus sûres réalisations de bénéfices. D'autre part, les rendements sont plus en accord avec les niveaux actuels.

La seule chose utile que l'on puisse espérer des déclarations de M. Eccles est un mouvement modéré de spéculation, juste suffisant pour contribuer à ramener la confiance qui fait encore défaut. Mais il ne faut pas oublier que la situation internationale est encore sombre et qu'une dévaluation du franc pourrait profondément altérer la physionomie du marché de New-York.

AUGUR

Questions et réponses

Nous répondrons gratuitement dans cette colonne à toute demande de renseignements économiques et financiers de nos abonnés et lecteurs, à condition toutefois de recevoir des lettres portant la signature et l'adresse de nos correspondants ainsi qu'un chiffre ou un lettre de référence. Etant donné le temps que peuvent nécessiter certaines recherches, nous ne nous engageons pas à répondre immédiatement à ces demandes de renseignements.

G. S. nous écrit : J'ai constaté ces temps derniers une activité considérable sur Power Corporation et j'ai l'intention de liquider mes C.P.R. pour acheter quelques-uns des titres en question. Me conseillez-vous la transaction ?

Réponse : Du point de vue d'une spéculation à longue échéance nous vous conseillons de liquider vos C.P.R. pour acheter des Power Corporation, parce que cette dernière compagnie fait partie d'une industrie appelée à se développer dans l'avenir, tandis que les chemins de fer ont certainement

passé par leur maximum. De plus Power Corporation se trouve dans une situation meilleure que l'an dernier — tandis que le C.P.R. piétine — et la structure financière de la compagnie permet d'attendre une appréciation des titres dans un avenir pas trop éloigné.

M. L. nous écrit : Je cherche depuis quelque temps un titre bas-côté sur lequel je pourrais réaliser un bénéfice appréciable, mais pas immédiat. Que pensez-vous des Claude Neon, actuellement à 45 cents ?

Réponse : Avant de discuter des mérites mêmes de cette valeur, nous vous ferons remarquer que des titres qui se vendent à des prix aussi bas ne peuvent guère être considérés comme des valeurs de placement et qu'il ne faut les acheter qu'en pleine connaissance des risques que l'on court. Ceci établi, nous ne critiquons pas votre choix, car à plus d'un point de vue Claude Neon est une action spéculative recommandable. Premièrement, la déflation a passé sur le titre et la compagnie a fait des efforts louables pour mettre de l'ordre dans ses affaires, qui laissent à un peu à désirer. Au début de l'année, la direction a fait savoir que tous les emprunts contractés auprès des banques avaient été liquidés. Ces emprunts avaient atteint en 1930 la somme de \$817.000. L'examen de la situation de la compagnie permet de voir qu'en décembre 1934 les disponibilités étaient de plus de \$200.000 contre \$68.000 en 1930, ce qui est certainement une sensible amélioration financière. Il semble aussi qu'il n'y ait plus de risques d'une liquidation forcée de la compagnie et d'une mise sous séquestre, mais il reste toujours une grosse surcapitalisation qui n'est pas très favorable.

La compagnie a une dette obligataire de \$2.500.000, sur laquelle elle a payé régulièrement les intérêts, et pour \$2.360.000 d'actions privilégiées, sur lesquelles elle n'a servi aucun dividende depuis 1932. Jusqu'à cette dernière date, les possibilités étaient considérables. Les recettes devraient facilement atteindre un niveau intéressant avec une reprise des affaires quelque peu soutenue.

L'action s'est vendue jusqu'à \$1.60 en 1933, alors que la situation financière était certainement moins brillante qu'elle ne l'est aujourd'hui.

AUGUR

Tél. BELair 1474
Jean-Marie Nadeau
AVOCAT
266 ouest, rue St-Jacques

Venez vous récréer
dans le
jardin d'hiver
DU CANADA

Billets à prix réduit pour VANCOUVER, VICTORIA et SEATTLE

Cette année, passez vos vacances d'hiver dans ce grand jardin qu'est la côte canadienne du Pacifique. Sous un climat enchanteur jouez au tennis et au golf, faites de l'auto, visitez des coins admirables.

Billets de première classe, à prix réduit, du 1er déc. au 15 fév. avec retour jusqu'au 30 avril 1936. Privilège d'arrêt. Prix spéciaux aux hôtels.

ATTRACTION SPÉCIALE: Tournoi de Golf à Victoria du 17 au 22 fév. 1936.

Renseignements auprès des agents du

M-3111

PACIFIQUE CANADIEN • CANADIEN NATIONAL



OUTRE nos services ordinaires de courtage, nous offrons à nos clients l'avantage de faire examiner leur portefeuille par nos statisticiens, qui leur donneront des conseils touchant la conservation ou l'abandon des titres qu'ils détiennent.

Nous serons flattés de votre demande de renseignements

GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE
IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.
Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market
Canadian Commodity Exchange Inc.

SUR DEMANDE, NOUS VOUS FOURNIRONS
DES RENSEIGNEMENTS ET DES INDICATIONS
TOUCHANT LES VALEURS
MINIÈRES ET INDUSTRIELLES
Écrivez ou téléphonez à
BURKE, DANSEREAU & CO. Enr.
Membres de la Bourse de Toronto
222 ouest, rue Notre-Dame — 1180, Square Phillips — Montréal — T.L. 1434



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.

POPULATIONS et CAPITALES

L'Afrique australe

Peu de contrées, si l'on excepte les Indes britanniques, offrent autant de diversité de races que l'Afrique australe. Il est nécessaire d'avoir au moins un aperçu ethnographique du pays si l'on veut aborder la question noire, qui est à la base des problèmes de l'avenir. On ne saurait trancher toutes les difficultés en déplaçant seulement les tribus ou en promulguant un étroit code noir, analogue à ceux qui furent en honneur jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il faudra, bon gré, mal gré, trouver une formule répondant aux besoins élémentaires et aux intérêts bien compris des populations blanches comme des peuples de couleur. Il faudra tenir compte des particularités des races bantoues, les deux autres groupes



ethniques n'ayant aucune importance au point de vue social ou économique, et n'offrant même pas un intérêt de curiosité.

Une chose frappe le voyageur un peu averti qui traverse les différentes contrées de l'Afrique du Sud. Au contraire de certains pays où la population fait presque partie du paysage, il n'y a pas dans la partie méridionale du continent ce que l'on pourrait appeler l'action de la nature sur l'individu, comme cela est si visible au Japon, en Insulinde ou dans certaines régions de l'Asie. Le Bantou ne jure peut-être pas dans le paysage, mais il ne le complète pas. Dans ce pays noir pour hommes blancs, le nègre fait presque figure d'intrus.

Pourtant il est bien là et, comme on ne peut le supprimer d'un trait de plume, ni même à coups de fusil comme le faisaient si bien les Allemands dans leurs possessions du Sud-Ouest africain, il ne reste plus qu'à chercher un accommodement.

Reconnaissons que jusqu'ici on n'a pas fait grand-chose dans cet ordre d'idées. On en est encore à la conception un peu primitive du code noir et de l'homme de couleur est un demi-serf, pas trop bien traité. Quant aux métis — et ils sont nombreux, les premiers colons ne se souciaient guère du racisme intégral — leur sort est encore moins enviable. Honnis par les blancs, ils sont rejetés par les noirs purs. Leur condition sociale est pénible; ce sont les parias de l'Afrique australe. Pas plus là qu'ailleurs, le mulâtre n'est intéressant. Il n'est pas susceptible de

s'élever socialement, et encore moins moralement ou intellectuellement. Il représente un poids mort. Mais à tout prendre le problème du métis est secondaire, si on le compare à celui de l'indigène bantou.

Le voyageur n'a pas besoin d'être un spécialiste pour constater, après quelques pérégrinations dans les territoires de l'Union, que les peuplades qui l'habitent représentent un curieux conglomérat de races très diverses allant du type absolument primitif (le Ma-Sarwa) au type relativement très évolué et doué d'une intelligence surprenante pour un nègre.

À titre de curiosité, nous dirons que les populations de couleur qui habitent l'Afrique australe appartiennent à trois grands groupes ethniques : les peuples chasseurs, à toute petite stature, au visage triangulaire, au teint d'un brun jaunâtre : les Ma-Sarwa, communément appelés Bushmen; et les Hottentots, pasteurs, plus grands et un tout petit peu moins bas dans l'échelle des êtres; et enfin les populations à peau très noire et de grande taille : les Bantous.

Les premiers sont probablement aborigènes. Traqués par les autres populations, ces semi-pygmes ont presque disparu; ils sont d'ailleurs totalement incapables de civilisation. Leurs mœurs animales les relèguent au niveau des races australiennes, c'est-à-dire au-dessous des anthropophages ou des chasseurs de têtes.

Les Hottentots, eux, semblent avoir des affiliations avec les peuples hamitiques qui habitèrent le sud de l'Europe à l'époque néolithique et qui vivent encore dans le nord de l'Afrique. La race est en pleine dégénérescence. Déjà, du temps des premiers colonisateurs, il ne restait pas grand-chose des tribus hottentotes, presque aussi nudistes que les Bushmen. Depuis, elles en sont arrivées à oublier leur langue nationale et à ne plus parler que l'afrikaans... ce qui ne fait pas vendre plus de bibles pour cela. Enfin, la masse des peuples de couleur se compose de Bantous.

C'est dans ces tribus que l'on observe les mœurs et les coutumes les plus intéressantes. Ethnographes et linguistes se sont donné la peine d'étudier leurs caractéristiques et d'approfondir leurs idiomes. Ce sera au sociologue à déterminer la formule définitive suivant laquelle les peuples bantous devront être traités afin que soit résolu le mieux possible le problème noir, qui devient de plus en plus angoissant en Afrique du Sud.

Les Bantous se subdivisent en deux groupes ethniques parents : les Suto-Chuana et les Abu-Mbo, ces derniers, mieux connus sous le nom de Zoulous. L'appellation de Cafre est simplement générique et vient de l'arabe *Cafara* qui signifie infidèles. Quant au terme *bantou*, il a un sens aussi général que le mot « européen », si facilement appliqué à toute la race blanche. Les races bantoues sont très variées et n'ont de point réellement commun que la langue, parlée par quelque sept millions et demi d'individus.

Si certaines langues bantoues étonnent les philologues, elles étonnent encore bien davantage les gens qui les entendent pour la première fois. En effet, le Zoulou-

Xosa, une des branches de la famille bantoue, possède des voyelles et des consonnes « claquantes » qui produisent un effet très curieux sur une oreille non avertie et qui constituent un fait linguistique unique, la structure des idiomes bantous étant essentiellement agglutinante et n'ayant rien de commun avec le monosyllabisme à inflexions sonores du chinois, de l'esquimaux ou du tibétain. Quoi qu'il en soit, un Européen a de la difficulté à prononcer ces « claquantes » et les massacre la plupart du temps, ce qui le rend incompréhensible aux indigènes.

Au point de vue ethnologique, le Bantou est un homme de grande taille, bien découpé, intelligent, susceptible de civilisation et beaucoup plus adaptable à la vie moderne qu'un nègre américain. Bien que les tribus, dans leur ensemble, aient conservé la plupart de leurs us et coutumes, elles ont été très influencées par la civilisation blanche. Les mœurs ont cependant peu évolué : la circoncision reste en honneur, comme chez tous les peuples de civilisation héliolithique, ainsi que le *lobola*.

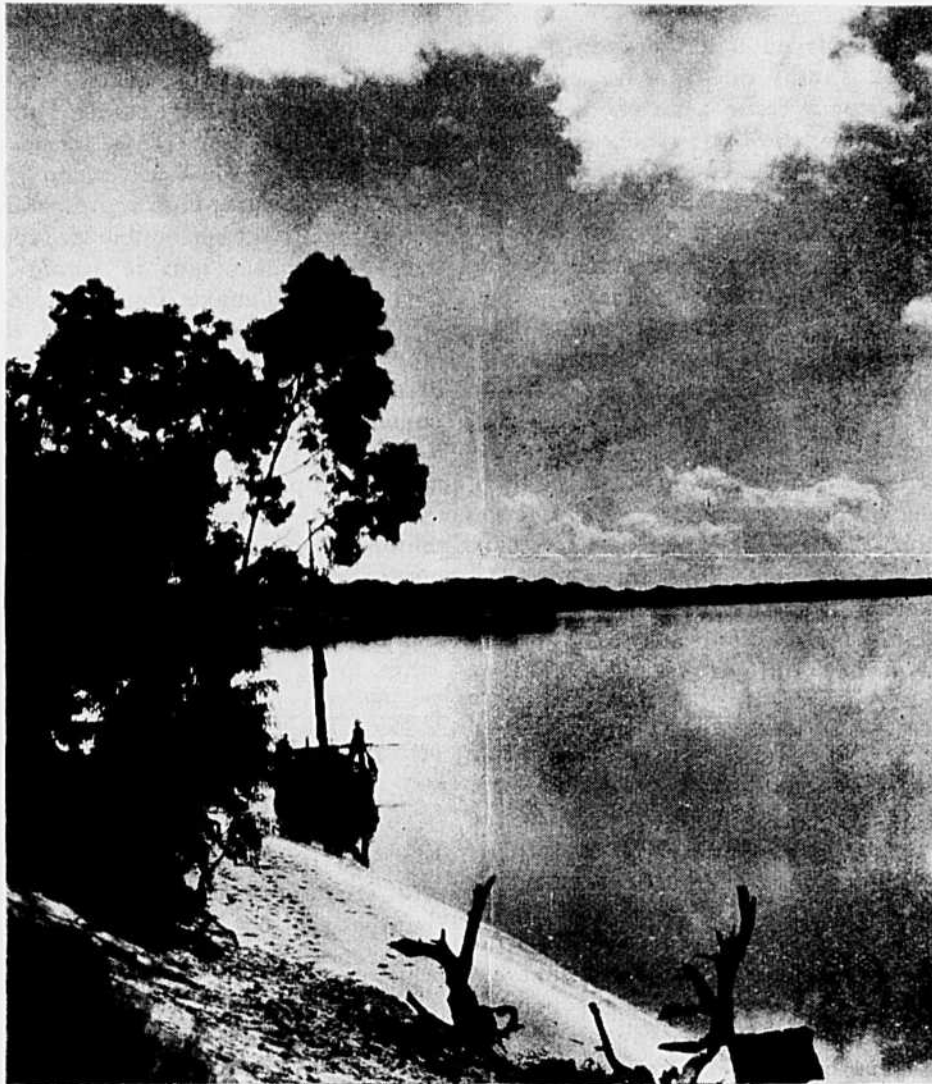
Du point de vue social, il n'y a que quelques différences de détail entre les différentes tribus. La

jaillir l'homme de la terre, et possède aussi une tradition de la chute de l'homme, dans laquelle le serpent classique est remplacé par le *ntulo*, une sorte de lézard sud-africain.

Une des plus curieuses pratiques religieuses est celle de l'*abakweta*, initiation qui a lieu à l'époque de la puberté et au cours de laquelle les jeunes bantous, badigeonnés de cendre, tachetés de rouge, vêtus d'un accoutrement extraordinaire, dansent et sont ensuite circoncis. Quelques mois plus tard, ces mêmes jeunes gens sont « mis en liberté » et dispensés pendant un certain temps de toutes les restrictions sociales, même les plus élémentaires. Et l'on peut être certain qu'ils ne se privent pas d'en profiter... À noter que la circoncision se pratique parfois sur la dernière phalange du petit doigt ou sur le lobe de l'oreille gauche, ou droite, suivant les tribus.

Ces pratiques ne doivent pas faire supposer un niveau intellectuel inférieur. Le Bantou est évidemment un primitif, mais d'une catégorie supérieure, et rien ne dit qu'il n'a pas été relativement civilisé à une époque plus reculée, contemporaine des édifices, maintenant ruinés, de Zimbabwe, et

Quoi qu'il en soit, le Bantou, et



Vue de l'Incomati, l'un des grands fleuves de l'est de l'Afrique australe, et l'une des voies de pénétration les plus utiles vers l'intérieur du continent. L'Incomati est navigable sur plus de cent milles et traverse des régions pittoresques, surtout dans le haut pays.

Photo des Chemins de fer sud-africains

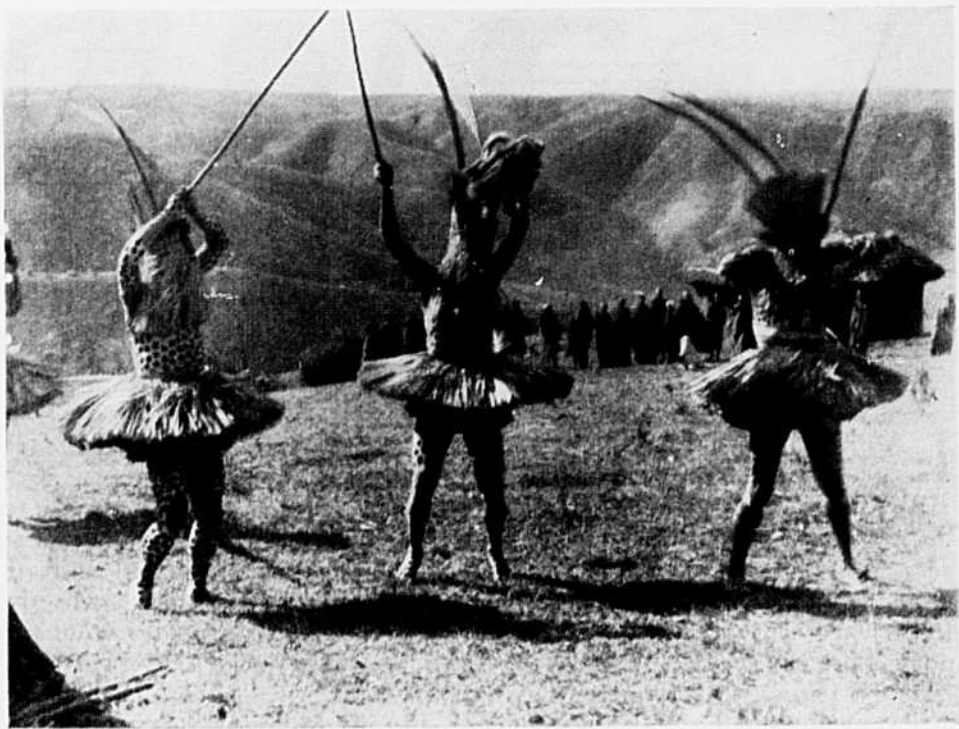
forme de la société est patriarcale, avec des clans, qui existent dans le cadre plus grand de la tribu. Chaque unité politique est sous la domination d'un chef, qui détient tous les pouvoirs, mais qui suit les conseils des principaux membres de la tribu. Les enfants restent toujours sous la tutelle du père. Après le mariage, la femme passe sous la domination de la famille de son époux, mais elle a toujours le droit de revenir au foyer paternel si sa famille d'adoption la maltraite. Dans ce cas, le mari perd et sa femme et la dot qu'il a dû payer et qui porte le nom de *lobola*, ce qui revient à dire que l'on échange avec la plus grande facilité des bestiaux pour une femme ou une femme pour des bestiaux. La polygamie est très largement pratiquée. Le mari habite une hutte avec sa première femme, sa deuxième femme ayant droit à une case placée à droite de la précédente et chaque concubine a une case située à gauche. La polygamie est donc fonction de la fortune personnelle de l'indigène, laquelle peut être évaluée d'un seul coup d'œil.

Comme la plupart des noirs de l'Afrique, le Bantou est animiste, encrouté dans les superstitions les plus extraordinaires, mais qui se doublent cependant de pratiques de sorcellerie médicale d'une efficacité parfois surprenante. Selon la croyance, l'âme des ancêtres revient dans l'enveloppe de certains animaux, d'où la vénération professée pour certains d'entre eux. Le Bantou croit à un Être suprême, le *Nkulunkulu*, qui fit

tout particulièrement le Zoulou, est parfaitement capable d'assimiler une bonne dose de culture européenne sans être pour cela condamné à disparaître. Il en a déjà absorbé sans s'en trouver plus mal. Il se christianise lentement, mais sûrement. À la conversion progressive correspond la disparition, progressive aussi, de la sorcellerie et de la superstition. On peut prévoir l'époque où les tribus noires de l'Afrique du Sud seront suffisamment « fixées » pour participer à la vie normale du pays. Mais pour cela il faudra que les blancs fassent certaines concessions, après avoir éduqué l'indigène selon la norme indigène. Rien ne serait plus stérile que d'essayer de transformer tous ces

En outre, un téléférique, qui doit être maintenant terminé, transportera 600 tonnes quotidiennement.

Mais ce rendement, dès le cours de l'été, aurait été insuffisant. Il a donc fallu recourir largement aux transports automobiles, sans pour cela, d'ailleurs, cesser d'employer chameaux, mulets et bœufs. On a donc construit pendant l'été, en Erythrée, 814 kilomètres de bonnes routes, sans parler des pistes. La route Massauah-Asmara a été empierrée, goudronnée, dotée de ponts en béton. Dans la partie montagneuse, la circulation se fait alternativement dans chaque sens, en



Indigènes dansant l'Abakweta, danse par laquelle on célèbre l'avènement de l'enfant à l'âge d'homme.

Photo des chemins de fer sud-africains

Comment les Italiens ont préparé l'expédition d'Abyssinie

LES opérations militaires des Italiens en Afrique orientale dépendent, pour une large part, de la manière dont seront satisfaits les besoins de tout genre des troupes. Il est donc important de se rendre compte des efforts faits pour assurer le ravitaillement de celles-ci et le fonctionnement des grands services. Nous allons donc résumer les renseignements recueillis à ce sujet et montrer les résultats obtenus.

Presque tout le ravitaillement dépend de la mer.

Massauah, qui dessert l'Erythrée, est le meilleur port de la mer Rouge, mais la température y est, en été, de 45 degrés à l'ombre et ne descend pas la nuit au-dessous de 30 degrés. Naguère, il ne permettait pas de décharger plus de 5,000 tonnes par mois. Grâce à l'allongement et à l'aménagement de ses quais et à la création de deux annexes à Archico et à Dachilia, on en débarque maintenant 3,000 par jour. Quinze bateaux peuvent être déchargés à la fois. On y a vu, cet été, jusqu'à quarante-trois vapeurs simultanément.

En Somalie, les Italiens ont aménagé sur la côte nord, près de la frontière anglaise, un bon port à Bender Kassim.

Pour disposer du tonnage nécessaire, les lignes italiennes de la mer Noire ont été supprimées et presque tout le fret italien est utilisé pour l'Afrique orientale. En outre, près de 50,000 tonnes ont été affrétées au Norddeutscher Lloyd et des bateaux ont été achetés en Angleterre, en Grèce et en Amérique.

Mais il ne suffit pas d'amener des hommes et du matériel; il faut en assurer l'évacuation vers l'intérieur pour ne pas embouteiller le port. Cela a exigé des travaux considérables.

Pour réaliser ces travaux, on a amené une armée d'ouvriers recrutés, non seulement sur place et quelque peu en Egypte, mais aussi en Italie.

Des précautions hygiéniques les entourent; le travail se fait de bonne heure le matin et à la fin de l'après-midi ou de nuit; au milieu de la journée, le repos est obligatoire.

Le chemin de fer est à voie de 0m,95 avec des courbes très raides. Il n'était parcouru autrefois que par quatre trains par semaine, transportant environ 500 tonnes en tout. Grâce à l'amélioration de la voie et à l'afflux du matériel roulant, la ligne reçoit maintenant sept trains par jour dans chaque sens, avec un rendement de 2,000 tonnes par jour.

En outre, un téléférique, qui doit être maintenant terminé, transportera 600 tonnes quotidiennement.

Mais ce rendement, dès le cours de l'été, aurait été insuffisant. Il a donc fallu recourir largement aux transports automobiles, sans pour cela, d'ailleurs, cesser d'employer chameaux, mulets et bœufs. On a donc construit pendant l'été, en Erythrée, 814 kilomètres de bonnes routes, sans parler des pistes. La route Massauah-Asmara a été empierrée, goudronnée, dotée de ponts en béton. Dans la partie montagneuse, la circulation se fait alternativement dans chaque sens, en

utilisant de grands garages aux points d'étape. On a pu ainsi transporter, par camions, de 1,000 à 1,300 tonnes par jour et ce rendement doit, maintenant, être porté à 3,000 tonnes.

Il a été créé, en outre, quatre routes parallèles, orientées du nord au sud, de la zone de concentration jusqu'à la frontière, sur le Mareb, avec deux routes de roades parallèles à celles-ci. On a pu voir, dans les dépêches, que ces routes sont fiévreusement prolongées pour amener les ravitaillements jusqu'aux troupes qui se sont portées en avant.

Les troupes italiennes, outre les ressources locales, disposent de 10,000 camions et de 95,000 chevaux et mulets, sans parler de nombreuses entreprises de transport privées.

Une grande usine électrique a été installée à Massauah, ce qui a porté la production à 3,000 kilowatts par jour.

De grands dépôts de charbon, une puissante station de radio, une grande fabrique de glace y ont été créés et deux autres fabriques de glace ont été installées dans la zone de concentration. De nombreuses stations radio-fixes ont été installées dans toute la zone italienne, en plus de celles que possèdent les troupes.

Quatre navires ont été spécialement aménagés pour le transport des avions et quarante terrains créés en Erythrée. Le principal se trouve à Asmara.

Le long des routes existent des ateliers de réparation pour le matériel automobile.

Tous les besoins ont été largement prévus : 17,000 lits sont préparés en Erythrée avec 1,500 places dans une clinique chirurgicale et 3,000 lits en Somalie. Des dépôts pour les convalescents ont été organisés à Rhodes.

Prévoyant la possibilité de sanctions économiques, l'Italie a pris depuis longtemps ses précautions. De gros achats de fer, d'acier, de pétrole ont été effectués aux Etats-Unis, qui ont également fourni 200,000 balles de coton. L'asphalte est venu d'Egypte. L'eau a fait défaut et, l'été dernier, il en a été amené (eau distillée) par bateaux d'Aden et de Port-Soudan. Depuis une usine a été créée à Massauah pour en distiller.

Tout cela a exigé de très grandes dépenses. La solde de la troupe a été portée à 5 livres par jour pour le soldat, 6 livres pour le caporal, 7 livres pour le sergent (1 lire de plus en Somalie). Les ouvriers ordinaires sont payés de 25 à 30 livres par jour dans la montagne, les ouvriers spécialisés de 40 à 50 livres et de 50 à 60 livres pour les travaux sur le port de Massauah. Mais des sommes importantes, plusieurs millions par mois, sont renvoyées aux familles, en Italie.

Général A. NIESSEL...

Tous droits réservés par l'A.L.I. Reproduction, même partielle, interdite.



Même en Afrique il y a de ces réserves destinées à protéger la flore et surtout la faune d'un pays, que l'on appelle « parcs nationaux ». Voici une lionne, reposant paisiblement dans le Kruger National Park, de l'Union sud-africaine.

Photo des chemins de fer sud-africains



VINS SUD-AFRICAINS

PORT PAARL TAWNY

SHERRY SEC

75^c

le bouteille de 26 onces

A. R. B.

APERÇUS SCIENTIFIQUES

PASTEUR

Une histoire d'amour

LA critique théâtrale ou cinématographique est un genre de littérature auquel il ne nous a pas été donné jusqu'à présent de nous exercer. Aussi bien, n'est-ce pas sans une certaine appréhension que nous entreprenons aujourd'hui de parler d'un film d'une rare beauté, d'un film qui nous a infiniment plu parce qu'il fait revivre la vie d'un homme dont on croit avoir tout dit lorsqu'on l'appelle le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Non pas qu'un profane ne puisse traiter intelligemment, et intelligiblement, d'un sujet étranger à ses préoccupations ordinaires, qu'il doive fatalement perdre tout moyen d'expression s'il aborde un thème qui ne lui est pas familier; mais la seule pensée de disséquer une chose que l'on aime, d'en exprimer le jus précieusement (à la manière des précieuses s'entend), de la faire passer par le tamis de l'analyse pour ensuite la couler dans les petites fioles qui conviennent et qui fleurissent l'eau de rose, cela suffirait pour empêcher toute incursion de notre part dans le domaine des arts.

Notre critique de *Pasteur*, le film, sera partielle, bienveillante à l'excès, aveugle (mais fermer les yeux n'est-ce pas mieux voir, mieux sentir?) autant que notre culte pour Pasteur, l'homme, à cette lucidité que seule peut donner une notion précise de ses géniales découvertes.

Pasteur est plus qu'un film documentaire. En le voyant, on est ému, étonné, bouleversé, hissé en quelque sorte à des hauteurs où l'on a rarement accès, emporté par une vague de fond à laquelle rien ne résiste. *Pasteur*, c'est plutôt une belle histoire d'amour, l'amour d'un homme pour le travail, pour les siens, pour son pays, pour l'humanité tout entière!

L'amour du travail a dominé la vie de Pasteur. En 1840 — il avait dix-sept ans à peine — élève au collège de Besançon, il écrivait à ses parents: «Une fois que l'on est fait au travail, on ne peut plus vivre sans lui. D'ailleurs c'est de là que dépend tout dans ce monde. Avec de la science on s'élève au-dessus de tous les autres...» Et il ajoutait: «Ces trois choses, la volonté, le travail, le succès, se partagent toute l'existence humaine. La volonté ouvre la porte aux carrières brillantes et heureuses; le travail les franchit, et une fois arrivé au terme du voyage, le succès vient couronner l'œuvre.» Son père, inquiet pour sa santé, recommandait incessamment à un ami: «Dites bien à Louis de ne pas tant travailler. Il n'est pas bon d'avoir toujours l'esprit tendu.» Ce à quoi Pasteur répondait par ces simples mots: «Travailler, il n'y a que cela qui amuse.»

Il en voulait à la vie d'être trop brève, à la maladie de lui ravir un temps dont toutes les minutes étaient comptées. Son œuvre, il ne voulait l'abandonner qu'à la fin, sur son lit de mort, et ne la transmettre aux autres que lorsqu'il fut assuré de sa perfection. Mais déjà elle était universellement connue, déjà elle rendait des services signalés au praticien, aux hôpitaux, ainsi qu'au perfectionnement de l'art ménager, de l'agriculture et de l'industrie. Il n'est pas un pays sur terre qui ne soit aujourd'hui plus riche et plus heureux à cause de lui.

Pasteur avait conscience de la puissance de son génie et de l'importance de ses découvertes. Les honneurs, il ne les accepte pour lui-même que parce qu'il est Français et que le prestige de «sa chère patrie» en sera grandi. Son amour passionné pour la France n'a d'égal que sa haine pour l'envahisseur. Du jour où la botte allemande foule le sol de son pays, Pasteur n'a plus qu'une pensée: «Chacun de mes travaux jusqu'à mon dernier jour portera pour épigraphe: Haine à la Prusse. Vengeance, vengeance...» Au lendemain de la trahison de Bazaine, dans la honte et la douleur

de la défaite, il pleure: «Ne faut-il pas s'écrier: Heureux les morts!» Et dorénavant, tous ses efforts tendront à donner à son pays, à ses vins, à sa bière, à ses bestiaux, à son capital humain, une supériorité dont «on» sera bien forcé de reconnaître, un jour, l'évidence, de l'autre côté du Rhin.

On ne voit pas de femmes dans le film. C'est reposant. C'est l'histoire d'un grand homme dont on n'écrit jamais «La vie amoureuse». Et cependant, la douce présence d'une femme, la compagne de sa vie, se fait sentir à tous les instants. «Madame Pasteur», que de tendresse infinie on retrouve dans ces simples mots; la voix d'or de Sacha Guitry se liquéfie, fond, se brise chaque fois qu'il les prononce. A ses parents, par ailleurs, Pasteur avait voué un amour et une vénération sans bornes; dans un discours qu'il fit à Dôle, il disait à ses concitoyens qui avaient voulu honorer l'humble maison où il était né: «Votre sympathie a réuni sur cette plaque commémorative les deux grandes choses qui ont fait à la fois la passion et le charme de ma vie: l'amour de la science et le culte du foyer paternel. (...) Oh! mon père et ma mère! oh! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout!...»

L'affection que Pasteur porte aux enfants, et particulièrement à ses petits inoculés, révèle un des traits les plus charmants de son caractère. «Quand j'approche d'un enfant, dit-il, il m'inspire deux sentiments: celui de la tendresse pour le présent, celui du respect pour ce qu'il peut être un jour.» Et la scène la plus touchante du film, à notre avis, est celle dans laquelle le petit Alsacien, Joseph Meister, qu'il a sauvé d'une mort horrible en lui inoculant pour la première fois son sérum contre la rage, vient rendre visite à «son cher monsieur Pasteur». Le grand homme prend la tête du gosse entre des mains qui tremblent d'émotion, son regard plonge dans ces prunelles rieuses où le soleil se joue, son œil s'arrondit d'émerveillement devant cette chose admirable que son génie a rendue possible: le miracle de la vie...

Que dire de l'interprétation sinon qu'elle est parfaite, que Sacha Guitry, parce qu'il aime Pasteur, a su incarner (le terme ne peut être plus juste) son personnage d'une façon idéale. Nous lui en voulons même, en nous enveloppant du charme prenant de sa voix, de diviser une attention que nous aurions voulu consacrer tout entière au texte parlé. Son art consommé, sa ressemblance physique étonnante avec Pasteur, la justesse et la sobriété de sa composition, tout dans le film nous a ravi.

Le film a quitté l'affiche depuis quinze jours, mais il reviendra. Il ne peut pas ne pas revenir. Car il est une chose dont nous avons besoin, dont notre jeunesse surtout ne peut se passer à une époque où les valeurs spirituelles ont une tendance malheureuse à baisser, c'est le culte des belles choses, le culte des grands hommes. Ah! les grands hommes! il faut voir à quelles fins indignes on les fait parfois servir chez nous; des loques lamentables et sans défense que l'on hisse sur des tréteaux, dans l'atmosphère qui pue la mauvaise éloquence et le parti pris; des noms dont la seule mention donne le signal aux serviles acclamations ou aux basses injures! Non, c'est tout au fond de son cœur qu'il faut conserver le culte des grands hommes, qu'il faut garder intacte la flamme qui réchauffe et qui éclaire la route vers des destinées heureuses!

Le corps du grand homme repose dans la chapelle de l'Institut Pasteur. Sur les murs sont inscrits les noms de ses grandes découvertes. Au-dessus de sa tombe, quatre grands anges déploient leurs ailes blanches: la Foi, l'Espérance, la Charité et la Science. De temps à autre, la messe est dite dans cette chapelle, sur un autel de marbre blanc... à la douce mémoire du fils d'un tanneur qui, le 28 septembre 1895, rendait sa belle âme à Dieu. D'une main il tenait la main de «Madame Pasteur», et de l'autre un crucifix. Il s'en était allé «là où, disait-il au petit Alsacien, je n'ai pas voulu que tu ailles».

Une belle histoire d'amour!...

Docteur G. A. SEGUIN



— Avec votre main de tout porter à votre bouche, vous avez encore avalé mes microbes de la fièvre jaune!...

(Dessin et légende de Soro dans MARIANNE)

La vie des libellules

Héritier d'un nom célèbre et lourd à soutenir, M. Jean Rostand, fils de l'auteur de *Cyrano*, n'a pas voulu rimier comme son père, ni chanter les héros plus ou moins grands de l'histoire. Tandis que son frère Maurice s'efforce à écrire des comédies invraisemblables, il observe le monde animal et se crée une réputation enviable de biologiste. Travailleur isolé, loin de la science officielle, il se fait connaître par des ouvrages intéressants sur l'hérédité et la théorie chromosomique. Les lecteurs de l'ORDRE ont déjà eu l'occasion de lire une de ses chroniques où il expose avec clarté un sujet qui, pour le profane, est un terriblement besoin. Ceux qui s'intéressent aux sciences naturelles ont sans doute lu son livre sur *La vie des crapauds* paru dans la collection des *Libres de Nature* que dirige M. André Demaison. C'est dans cette même intéressante collection qu'a paru récemment une autre œuvre de Jean Rostand: *La Vie des Libellules*.

Le livre porte en épigraphe une phrase du naturaliste Swammerdam: «La libellule est à tous les égards une créature prodigieuse.» La lecture de chaque chapitre justifie amplement cette assertion. La forme, l'organisation, les mœurs de ces insectes, leurs amours et leur reproduction sont autant de sujets d'étonnement pour le lecteur moyen. Outre l'avantage qu'il y a de mieux connaître les merveilles dont la nature est remplie, ce n'est pas un profit négligeable que d'enrichir son vocabulaire de termes précis et colorés. Aussi ne saurions-nous trop conseiller la lecture de tels ouvrages à tous ceux qui tiennent à sortir de la banalité de notre parler quotidien. Ce n'est pas que le livre M. Rostand soit toujours un exemple de style châtié. Berthelot Brunet y trouverait des «beautés», nous y avons nous-même relevé plusieurs passages où l'auteur aurait pu se surveiller davantage. Mais ce ne sont là que des futilités. Du point de vue scientifique, faisons encore quelques réserves. Si la plupart des chapitres sont de lecture facile et attrayante, notre biologiste n'a pas toujours su éviter la sécheresse et la monotonie. On dirait parfois un déballeur où le fichier a été vidé de son contenu. M. Rostand possède une vaste érudition, comme en témoigne l'importante bibliographie qui termine le volume. Tout y passe: paléontologie, biologie générale, génétique, travaux anciens et modernes. Mais au lieu de rendre tout cela vivant, il accumule les notes sur chaque espèce et ne nous fait grâce d'aucun détail. Cela a peut-être son importance pour le naturaliste professionnel, le profane se lasse vite d'une telle accumulation, surtout si chaque note est rédigée à peu près toujours de la même manière. Un exemple: en cinq pages, on relève huit paragraphes commençant par «chez le» suivi du nom latin de l'espèce. Sans compter le nombre de fois où la même préposition revient à l'intérieur des phrases. Il serait curieux de faire une statistique qui porterait sur l'ensemble du livre.

On voit déjà que le procédé de Jean Rostand diffère notablement de celui de J.-H. Fabre, conteur merveilleux, et de celui de Maeterlinck, philosophe plus que scientifique.

J'ai suffisamment noté l'intérêt de

On voit déjà que le procédé de Jean Rostand diffère notablement de celui de J.-H. Fabre, conteur merveilleux, et de celui de Maeterlinck, philosophe plus que scientifique.

1. A la librairie Stock.

Bactériologie

Le froid qui conserve

SUITE ET FIN

UN CAS INTÉRESSANT et qui a suscité de nombreuses études et de savantes recherches est celui de la conservation du poisson. Les poissons sont des animaux à sang froid et dont quelques-uns contiennent des graisses ou des huiles facilement oxydables. La température du corps d'un poisson est d'environ un degré plus élevée que celle de l'eau dans laquelle il évolue. Ainsi le flétan, la morue, la merluche ou haddock, vivent dans des eaux dont la température est légèrement supérieure à celle de la fusion de la glace. C'est un avantage, si l'on veut, qu'ont les poissons de ne pas avoir à ingérer de grandes quantités d'aliments pour maintenir leur corps à un degré de chaleur plus élevé, mais par contre les enzymes qui doivent assurer la digestion de leur nourriture doivent être d'un genre particulier, acclimatées au froid et très puissantes, pour permettre l'assimilation dans ces conditions. De plus, lorsque l'eau devient encore plus froide, le poisson s'engourdit et d'autres diastases doivent le faire vivre à même sa propre substance. Le facteur température est ici, plus qu'ailleurs, prédominant.

Ces enzymes sont donc extraordinairement actives et c'est pourquoi le poisson, même maintenu dans la glace fondante, se gâte si rapidement. C'est que ces enzymes spéciales, actives encore après la mort du poisson, continuent leur œuvre, qui devient destructrice, et produisent cette odeur spéciale de marée que ne possède pas le poisson frais. De plus, sous l'action de l'air, les graisses rancissent et donnent ce mauvais goût que l'on trouve parfois au saumon, au flétan, et en particulier au maquereau. Il est donc évident que la glace fondante n'est pas un moyen efficace de conserver le poisson. Il faut un froid plus intense. C'est pour cela qu'on a créé les procédés récents pour la réfrigération rapide et à cœur.

Cette pratique a sur le refroidissement lent les avantages suivants: les cristaux de glace sont plus petits parce que plus nombreux et causent par là moins de dommage aux cellules, que brisent d'habitude les gros cristaux obtenus par la réfrigération au ralenti. La congélation étant plus subtile, les sucres n'ont pas le temps de se décomposer en sel et en eau, décomposition qui provoquait, dans les anciens procédés, une déshydratation nuisible au bon aspect et à la comestibilité des produits. Un autre avantage résulte du fait que les microbes, les moisissures, les levures, les enzymes sont paralysés plus tôt et ne peuvent exercer leurs fonctions pendant la durée du refroidissement. La fraîcheur du produit a ainsi d'autant plus de chances d'être conservée. Ainsi il fallait quatre jours pour congeler un mouton, sept pour une épaule de bœuf et de dix à onze pour les cuisses de bœuf. Même avec des températures plus basses il fallait encore deux ou trois jours pour congeler un quartier de bœuf. La congélation rapide se fait en quelques minutes sur la viande taillée, parée et pesée. Le consommateur l'achète telle quelle. Il va sans dire que la température des chambres est extrêmement basse et que les employés qui y travaillent risquent de se geler les oreilles au milieu de l'hiver. J'ai pu voir et goûter, il y a quelques années, toute une collection de poissons, de viandes, de fruits et de légumes congelés en quelques minutes et durs comme pierre. Une fois ramenés à la température ordinaire ces aliments ne se distinguaient en rien des aliments frais. Leur goût n'était nullement modifié. De plus, les vitamines, si nécessaires au bon fonctionnement de notre organisme, sont toutes retenues par la réfrigération tandis que la plupart des autres procédés de conservation, la salaison par exemple, les détruisent presque toutes.

Il me reste enfin à mentionner quelques autres réfrigérants utilisés depuis quelques années, en particulier le gaz carbonique liquide ou solidifié. On se sert du premier à bord des bateaux, de préférence à l'ammoniac, et le second est devenu très populaire depuis une dizaine d'années sous le nom de *glace sèche*. Seul son prix de revient, qui est assez élevé, l'empêche de servir à tous les usages auxquels il est propre. Il ne laisse aucun résidu en fondant, il est sans odeur et sans goût, ce qui est un grand avantage. Le fait qu'il est un gaz inerte peut être mis à profit pour la conservation des matières facilement oxydables. Il produit une température plus basse que celle que l'on obtient par l'ammoniac.

On n'est encore qu'au début d'une ère où la réfrigération scientifique opérera des merveilles. Des corps que l'on considérait comme des curiosités de laboratoire, deviennent d'usage courant pour l'obtention du froid, tels ces composés fluorés découverts par le chimiste belge Fred. Swarts, au début du siècle, et qui sont en passe de devenir d'un usage courant dans l'industrie frigorifique. Ce que l'on cherche avant tout, c'est un gaz qu'on puisse se procurer à bon marché, en grande quantité, et qui ne soit pas dangereux à respirer ou à manipuler. L'ammoniac présente l'inconvénient d'être un gaz d'odeur forte et irritante et par là de manutention assez difficile. On s'en servira longtemps encore, mais l'attention des chercheurs est dirigée vers ces autres gaz qui offrent moins de danger et qui sont sans doute appelés à remplacer ce serviteur fidèle mais d'humeur un peu vive, qui lui-même cherche à faire disparaître ce personnage bien connu: l'homme de la glace.

Léon LORTIE

Est-ce la fin du méridien de Greenwich?

Dans les milieux scientifiques anglais, on a soulevé la question du déplacement de l'observatoire de Greenwich. A Londres comme dans beaucoup de grandes capitales, les fumées rendent en effet de plus en plus difficiles les observations astronomiques. Mais le transfert du vieil observatoire, qui, techniquement est très réalisable, soulève des objections graves, car il faudrait par là même déplacer la ligne conventionnelle à partir de laquelle on compte les méridiens. Il est intéressant de rappeler que la proposition d'adopter le méridien de Greenwich comme méridien international a été posée pour la première fois il y a cinquante ans. Après avoir soulevé des objections, plus patriotiques que scientifiques, elle a été finalement acceptée tant par les astronomes que par les géographes. Serait-on obligé de modifier bientôt les cartes?

Il convient de rappeler aussi que l'acceptation de ce méridien était conditionnelle et qu'en retour les pays anglo-saxons s'engageaient à adopter le système métrique, ce qu'ils se sont bien gardés de faire. Si l'on adoptait le méridien de Paris...

Entomologie

L'étude de l'entomologie est importante surtout au point de vue économique. Les dommages causés à l'agriculture, chaque année, par les insectes sont incroyables. Et que dire des maladies transmises par ces mêmes insectes?

L'Université de Montréal a cru combler une lacune en inaugurant, il y a quelques années, un cours d'entomologie ouvert au public. Cette année, ce cours a commencé mardi, le 29 octobre, sous la direction de M. Gustave Chagnon, du département de Biologie de la Faculté des Sciences. Il comprend des leçons théoriques et des travaux de laboratoire. L'anatomie, la physiologie et la systématique des insectes forment la partie principale du programme; mais on y tient compte, à l'occasion, du point de vue économique.

Les cours ont lieu deux fois la semaine, le mardi et le vendredi.

Les renseignements sur les droits d'inscription s'obtiennent au Secrétariat de la Faculté des Sciences, 1265, rue Saint-Denis. Le laboratoire de Biologie fournira les renseignements supplémentaires concernant les programmes et les horaires.

J.-E. FOURNIER

Limitée

Manufacturiers de valises et d'articles de voyages

17-25, Ouest, rue Notre-Dame

931 rue St-Laurent,

Succursales:

287 est, rue Ste-Catherine,

1011 est, rue Mont-Royal,

4222 rue Wellington, Verdun,

861 ouest, rue Notre-Dame.



Prenez de vos yeux le soin nécessaire

en faisant ajuster votre monture périodiquement

Carrière & Sénecal

LIMITÉE

271 EST, rue STE-CATHERINE

Tél.: LAncester 7070

Optométristes - Opticiens

A L'HOTEL-DIEU

(Ajustement des yeux artificiels)